NAZ.
le III

LIV
B
72

L. 108 21.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
B
72
NAPOLI

ESTAT PRESENT DES AFFAIRES D'ALLEMAGNE,

AVEC

Les Interests & les Genealogies des Princes de l'Empire.

ET

LA RELATION DE CE QVI s'est passé dans la Campagne de M. le Vicomte de Turenne és années 1674. & 1675.

Par Brumeau

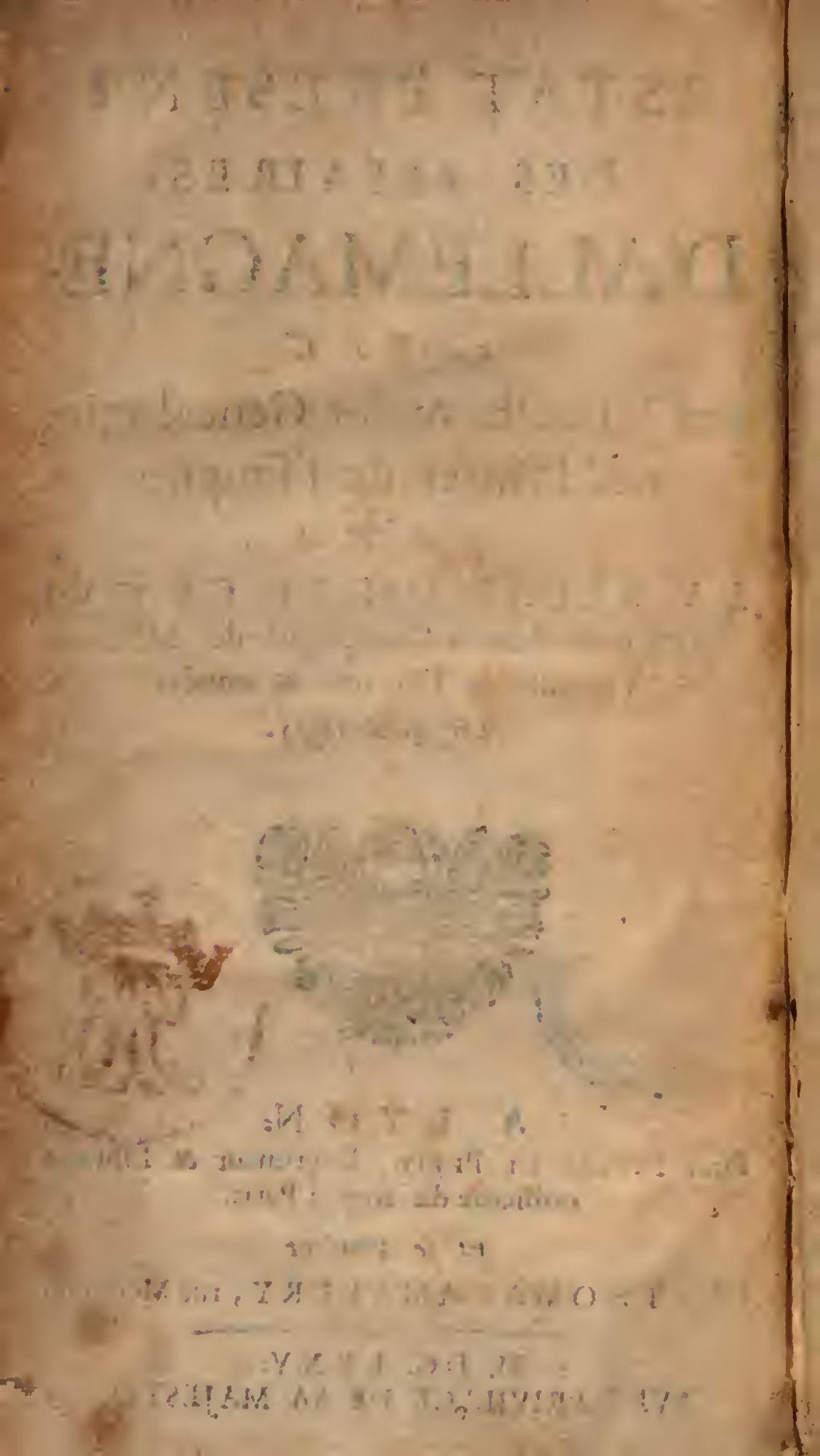
BIBLIOTECA EMANUELE III

A LYON.
Pour PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy à Paris.

Et se Vendent

Chez THOMAS AMAVLRY, ruë Merciere.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Privilege de ſa Majeſté en date du 21. jour de Mars 1675. ſigné DESVIEVX ; il eſt permis à PIERRE LE PETIT Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy ; d'imprimer, vendre & debiter pendant le temps de quinze années un livre intitulé : *L'Eſtat preſent des affaires d'Allemagne, avec les intereſts & les Genealogies des Princes de l'Empire : Et la Relation de tout ce qui s'eſt paſſé dans la derniere Campagne de M. le Vicomte de Turenne.* Et défenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de contrefaire, imprimer, vendre, ny debiter ledit livre contrefait, à peine de mille livres d'amende, de confiſcation des exemplaires, & de tous dépens, dommages, & intereſts ; comme il eſt plus au long porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. May 1675. Signé, THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer le 15. May 1675.

Ledit Sieur Pierre le Petit à permis, à Thomas Amaulry, de faire imprimer ledit Livre, ſuivant l'accord fait entre-eux.

ESTAT PRESENT DE L'ALLEMAGNE.

IL n'eſt pas neceſſaire de remonter bien avant dans l'hîtoire pour faire voir que l'Allemagne a eſté autrefois vn corps fort regulier, également temperé entre l'excés d'vne puiſſance trop abſoluë, & la foibleſſe d'vne autorité languiſſante. Cet avantage ſe ſeroit peut-eſtre conſervé, ſi la Confeſſion d'Auſbourg n'euſt pas jetté les fondemens de la diverſité de religions qui y ſubſiſte encore aujourd'huy, & n'euſt pas contribué aux dangereuſes factions qui éclaterent, quelque temps aprés en de cruelles & de faſcheuſes guerres.

Charles-Quint Prince également heureux, puiſſant, & éclairé, enviſagea d'abord ces mouvemens d'vne

religion naissante, comme vn specieux pretexte pour colorer les entrepriſes qu'il meditoit depuis pluſieurs années contre la liberté Germanique. Ce fut dans cette veuë qu'il porta generalement la confuſion & la guerre dans toutes les parties de l'Allemagne ; & qu'enfin les commencemens de projet furent ſi heureux, que l'indépendance de tous les Princes de l'Empire ſe trouva ſur le bord du précipice, aprés la bataille de Mulberg, où l'Electeur Iean Frederic de Saxe fut pris, & dépoüillé de l'Electorat, & de ſes Eſtats. Les Princes eſtonnez de voir que leur abaiſſement n'avoit produit autre choſe que l'élevation formidable de Charles-Quint, s'vnirent étroitement à Henry II. & avec la force & la reputation de ſes armes, obligerent enfin l'Empereur au fameux Traité de Paſſau.

La Maiſon d'Autriche qui ſoûpire depuis tant d'années pour la Monarchie Chreſtienne, n'a jamais pû abandonner des deſſeins, qui flattoient ſi agreablement ſon ambition, puis qu'elles ne s'eſt conſolée de les voir interrompus, que dans l'eſperance de les reprendre avec

plus d'avantage dans les conjonctures favorables.

La Cour de Vienne eſt bien perſuadée depuis long-temps que le prétexte de la religion n'eſt plus qu'vn vain famtôme duquel tous les Princes de l'Europe ont eſté rebattus l'eſpace de plus d'un ſiecle ; & elle a bien jugé qu'il luy ſeroit impoſſible de venir à ſa fin par des voyes ſi connuës, & tant de fois repriſes inutilement.

La défence de l'Empire, que le Roy n'a jamais eu deſſein d'attaquer, a paru à l'Empereur vn moyen plus imperceptible, & ſans comparaiſon plus avantageux, puis qu'il met non ſeulement toute la puiſſance de l'Allemagne entre ſes mains, mais meſme qu'il autoriſe ſon pouvoir pour la reduire ſous ſon entiere dépendance, en épuiſant les principales forces de cet Eſtat pour ſes intereſts & pour ſa propre grandeur. Cette conduite eſt aſſeurément l'effet d'vne tres ſage politique, & fait heureuſement triompher la Maiſon d'Autriche de tous les ſoins, & de toutes les précautions, que l'intereſt des Princes avoit ſi ſagement introduit depuis ſi long temps.

Les Docteurs d'Allemagne ont toûjours disputé avec beaucoup de chaleur sur la forme de leur gouvernement. Les vns ont crû que c'estoit vn Estat veritablement Aristocratique, qui se formoit naturellement par le suffrage des Princes dans l'assemblée des Estats. Les autres ont soûtenu que ce pouvoit estre vn Estat Democratique, par le concours des villes Imperiales qui representent le peuple ou la bourgeoisie de l'Empire. D'autres ont voulu persuader que c'estoit vn Estat parfaitement Monarchique, par l'obligation qu'on tous les membres de demander l'investiture à l'Empereur, & de luy prester le serment de fidelité. Si la puissance de l'Empire, qui n'a jamais esté indivisiblement entre les mains des Princes, a esté une assez forte raison pour dissuader ceux qui ont creu que c'estoit vn Estat Aristocratique ; la conjoncture presente des affaires les doit bien convaincre plus fortement, puis que leur liberté & leur independance sont comme aneanties par leur malheureux engagement à la guerre contre la France. C'est encore moins vn Estat

Democratique, puis que toutes les villes Imperiales qui repreſentent le peuple, ne conſervent plus que l'ombre de la liberté qui les faiſoit autrefois fleurir, & conſiderer par toute l'Europe.

Il reſte donc à dire que c'eſt vn Eſtat Monarchique, non pas par la raiſon qui oblige les Princes à l'inveſtiture, & au ſerment de fidelité, puis qu'avant les mouvemens de la guerre preſente, c'eſtoit plûtoſt vne eſpece de bien-ſeance, ou de formalité, qu'vne action de vaſſaux ou de dépendans. Mais aujourd'huy que l'Empereur eſt devenu le Monarque ſouverain de l'Empire, & que la continuation de la guerre affermit manifeſtement ſon autorité, ce ſeroit combattre l'experience que de diſputer, ſçavoir ſi c'eſt vn Eſtat Monarchique, la ſouveraineté n'eſtant autre choſe que la puiſſance de mouvoir vn Eſtat au gré de ſes volontez, & de ſes intereſts.

La diverſité de religions qui rempliſſoit l'eſprit des Princes de ſoupçons continuels contre les deſſeins de la Maiſon d'Autriche, ſemble aujourd'huy contri-

buer à rendre leur perte irreparable, puis qu'elle ne les empeſche pas d'oublier les precautions continuelles dans leſquelles ils vivoient auparavant, & que la ſeureté qu'ils ſe ſont figurée au milieu de l'abondance, les emporte inſenſiblement dans vn aſſoupiſſement dangereux. La Cour de Vienne tire tous les avantages imaginables d'vne conduite ſi favorable au ſuccés de ſes grands projets, & étend tous les jours ſa puiſſance Imperiale, qui eſtoit il n'y a pas long-temps reduite à des bornes legitimes.

Tous ceux qui ne veulent pas s'élever par vn boulverſement vniverſel de leur patrie, regarderont avec vn ſenſible déplaiſir la diſpoſition preſente de l'Allemagne, & on ſera ſurpris que quelques ſeditieux pour ſatisfaire à leur ambition ayent allumé dans toutes les parties d'un ſi vaſte & ſi puiſſant Eſtat, vn embraſement ſi funeſte. Il ne leur ſuffiſoit pas d'avoir empeſché la paix que la france offroit de bonne foy aux Provinces Vnies; ils ont voulu eſtre eux-meſmes les ſpectateurs d'vne guerre qu'ils ont attirée dans l'Empire.

La frayeur que les Eſpagnols conceu-

rent du ſuccés des armes du Roy dans la guerre contre les Hollandois, a beaucoup avancé tous ces deſordres ; & par vn effet ordinaire des artifices & de la politique d'Eſpagne, on a vû en meſme temps de broüillons qui ont répandu des terreurs paniques dans l'eſprit de tous les Princes ; & qui n'ont pas eu honte d'abuſer de la bonne foy & de l'autorité de leur miniſtere, pour engager dans vne guerre ruineuſe & injuſte, tous ceux qui ont voulu ſe laiſſer ſurprendre, ou par des apprehenſions mal fondées, ou par de faſtueuſes promeſſes ſans aucun effet.

Sans s'étendre ſur ce qui s'eſt paſſé du temps de nos peres, la moindre reflexion ſur l'eſtat & ſur les mouvemens preſens de l'Allemagne, ſuffira pour convaincre de quatre veritez inconteſtables les plus opiniaſtres & les plus prévenus.

La premiere, que les Princes confederez agiſſent non ſeulement contre leurs veritables intereſts, mais meſme qu'ils hazardent tout ce qu'ils ont de plus cher, ſans eſperance de rien gagner, non pas meſme d'eſtre effecti-

vement ſecourus ou reſtablis aprés leurs pertes.

La ſeconde, que la continuation de la guerre, autoriſe non ſeulement l'infraction manifeſte des Traitez de Veſtphalie, & des loix fondamentales de l'Empire : mais meſme qu'elle ruine ſans reſſource la liberté & l'indépendance de tous les membres, tant en general qu'en particulier.

La troiſiéme, que la meſintelligence de l'Empire avec la France, la confuſion inévitable d'vne guerre ruineuſe, & mal reglée, la lenteur & l'irregularité de tous ces mouvemens, rendent inutiles, & accablent par leur ſeul poids toutes les forces de l'Allemagne.

La quatriéme, que l'Empereur ſeul a intereſt dans la continuation de la guerre, puis qu'il n'y a que luy ſeul qui en profite, & que la France ſe relâche de beaucoup de juſtes pretentions pour le bien de la paix, à laquelle elle témoigne toutes les diſpoſitions que tous les Princes de l'Europe ne peuvent ignorer.

Perſonne ne peut diſconvenir que les veritables intereſts des Princes de l'Em-

pire, ne roulent sur deux principaux fondemens. Le premier consiste à balancer les forces de l'Empereur de telle sorte, que son autorité ne leur donne jamais lieu d'apprehender de nouvelles entrepriſes, parce que c'eſt vne maxime vniverſellement receuë, que l'ambition eſt rarement retenuë par les bornes legitimes, lors qu'elle eſt accompagnée de puiſſance. Les Princes confederez agiſſent évidemment contre cette regle, puis qu'ils conſpirent non ſeulement à la grandeur de la Maiſon d'Autriche, mais meſme qu'il l'affermiſſent ſolidement par les deſordres continuels, & par les grands efforts auſquels ils ſont obligez pour l'entretien de la guerre.

Ces meſmes intereſts les obligent à ménager leurs Alliez & leurs protecteurs ordinaires, deſquels ils ont depuis long-temps ſenti l'aſſiſtance dans leurs perſecutions & dans leurs neceſſitez; parce qu'il n'y a rien de plus fort pour mettre vn Prince en ſeureté contre les vſurpations & les violences de ſes ennemis, qu'vne ſage alliance, ou vne étroite vnion avec vne puiſſance

conſiderable. Les Princes confederez prennent encore le contrepied de cette conduite, puis qu'ils s'engagent malheureuſement contre la France, qui a toûjours eſté l'aſyle, non moins des Princes opprimez en Allemagne, que dans les autres parties de l'Europe, Il eſt aiſé de croire que les ſuites de cet engagement ne dureront pas long-temps, & que dans peu d'années les meſmes Princes s'eſtimeront bien heureux d'implorer & d'obtenir le ſecours du Roy, dont il ſe déclarent aujourd'huy les ennemis. Et ſi ils veulent juger ſans preoccupation de l'empreſſement, qu'ils témoignent pour la guerre contre la France, ils tomberont d'accord qu'ils ne pouvoient pas donner dans vn piege plus dangereux.

Ils ne peuvent pas nier qu'ils ne hazardent entierement leurs Eſtats, & leur Souveraineté meſme. Ceux dont le païs eſt ſitué ſur les frontieres ſe voyent accablez avant qu'ils ayent le temps de ſe reconnoiſtre, & ſont également pillez par leurs amis & par leurs ennemis. Lors qu'vn Prince eſt épuiſé, il eſt difficile qu'il puiſſe conſer-

ver ſon indépendance, parce que ſa pauvreté & ſon accablement l'obligent de s'attacher à toutes ſortes de partis, & de recevoir la loy du plus puiſſant, ne pouvant plus ſubſiſter de luy meſme. S'il eſtoit beſoin d'autoriſer vne verité ſi évidente, les malheurs de la guerre preſente, ne donnent que trop le moyen d'en faire vne juſte application.

Les Princes confederez s'expoſent encore à ſe voir abandonnez de leurs plus riches & de leurs plus fidelles ſujets, qui aprés avoir payé cherement aux dépens de leurs bien & de leur ſang, les peines d'une ſi malheureuſe guerre, tranſportent dans les lieux de ſeureté les triſtes debris de leur fortune. Ces gens jugent avec aſſez de raiſon, qu'vn Prince eſt rarement retenu par les loix de l'équité, lors qu'il ſe voit ſur le bord du précipice; & ainſi les Princes ſont les ſpectateurs de la miſere de leurs ſujets & de leurs Eſtats, ſans y pouvoir apporter aucun remede. C'eſt pour lors en vain qu'ils ſe plaignent d'eſtre abandonnez de leurs Alliez, puis que la perfidie eſt l'effet ordinaire des guerres injuſtes & mal conduites.

Ils perdent évidemment l'élite de leurs troupes, qui par vne myſterieuſe politique ſont tous les jours ſacrifiées dans les occaſions les plus fatiguantes & les plus dangereuſes ; en meſme temps qu'on voit celles de l'Empereur, revenir heureuſement des batailles pour prendre indifferemment de bons quartiers chez tous les membres de l'Empire, pendant que celles des confederez ou ſont entierement défaites, ou periſſent par toutes ſortes de neceſſitez, ou ſont enfin obligées de revenir en petit nomble conſumer le reſte de leur païs.

Les Princes peuvent donc juger des avantages qu'ils remportent d'vne guerre qui oblige leurs plus riches ſujets à deſerter, qui fait perir leurs meilleures troupes, & qui enfin donne des atteintes ſi eſſentielles à leur Souveraineté. Il eſt difficile de prouver qu'ils ayent quelque choſe de plus cher à perdre, & il n'eſt que trop facile de juſtifier ces veritez par des applications & par des exemples ſenſibles.

Il n'y auroit pas tout-à-fait lieu d'eſtre ſurpris; de ce que les Princes confederez

ſe fuſſent embarquez dans vne guerre ſi ruineuſe, s'ils avoient pû fixer leurs eſperances à quelque avantage ſolide & effectif: mais peut on croire qu'ils ſe ſoient flattez de faire des conqueſtes conſiderables avec des troupes & des chefs ſi des-vnis? Perſonne ne diſconvient de la bravoure des Allemans; cette nation qui a ſi bien défendu ſa liberté contre la valeur & contre les artifices des Romains, n'a pas diminué de reputation depuis tant de ſiecles: mais tout le monde ſçait bien auſſi qu'il eſt preſque impoſſible que de grandes armées ſubſiſtent long-temps en Allemagne ſans deſordres. Cette ſeule conſideration eſt ſuffiſante pour deſabuſer tous ceux qui pourroient s'eſtre laiſſé aller à des eſperances de conqueſtes imaginaires.

Mais quand meſme les armes des Confederez auroient réuſſi au delà de leurs pensée, les Princes peuvent-ils s'imaginer de bonne foy que leur condition en euſt eſté bien meilleure? Ils ſont trop éclairez pour ne pas ſçavoir parfaitement, que le droit de ſequeſtre donne moyen à l'Empereur de tenir

la poſſeſſion des places, dans les affaires les plus claires & les plus inconteſtables. Le Conſeil de Vienne qui a vn intereſt ſi eſſentiel dans l'abaiſſement des Pinces de l'Empire, ne s'eſt pas oublié juſques à ce point de donner d'abord aux Confederez de Villes & des Eſtats conquis. Si les Princes ne ſont pas ſecourus dans leurs accablemens, ou ſi les ſecours qu'ils reçoivent de l'Empereur, ou de l'Empire ne les défendent pas d'vne ruine ſans reſſource, comment peuvent-ils eſperer qu'on leur faſſe part des conqueſtes ? Il n'eſt pas croyable qu'il y ait aucun Prince dans l'Empire ſi peu intelligent, que de s'attendre à profiter de la priſe de Priſac, que l'armée des conferez avoit publié par toute l'Europe ſi facile & ſi aſſeurée.

Il ſeroit à ſouhaitter pour les Princes confederez, qu'on n'employaſt que de ſimples raiſons pour les deſabuſer des fauſſes veuës qu'is ont euës dans leur engagement : mais malheureuſement pour eux ils voyent & reſſentent eux-meſmes les effets d'vne erreur ſi funeſte, & les raiſons ſont inutiles à ceux qui ſont les témoins oculaires, & les principaux intereſſez.

Non seulement les Princes engagez n'ont pas lieu d'esperer aucun avantage de la guerre presente : mais mesme ils ne se peuvent flatter d'estre effectivement secourus, & encore moins d'estre indemnisez des pertes considerables qu'ils ont faites & qu'ils font continuellement. Tout le secours qu'ils peuvent attendre ne leur peut venir que de l'Empereur, ou de l'Empire, ou des Espagnols, ou des Hollandois.

Quand à l'Empereur, la vaste étenduë de ses Estats luy donne moyen de secourir ses Alliez d'vn nombre de troupes assez considerables : mais l'étroite alliances qu'il a contractée avec l'Espagne ruine toutes ces esperances, puis que les Espagnols en ont si grand besoin pour la défense des Païs-bas ; les Princes confederez n'en doivent pas attendre beaucoup, si ce n'est en tant qu'elles y seront necessaires pour faire agir ou plûtost pour entretenir celles de l'Empire dans la diversion qu'elles font du costé du Rhein.

Quoy que l'Electeur de Treves soit vn des principaux membres de l'Empire, & qu'estant chassé depuis l'ong-

temps de sa capitale ; il soit reduit aujourd'huy à la seule possession du sterile rocher d'Ermstein ; quoy qu'enfin il se voye dans cet accablement, pour avoir voulu estre vne des premieres victimes de la grandeur & des interests de la Maison d'Autriche ; ce Prince n'a neanmoins pû obtenir qu'on fist aucun effort pour son restablissement, qui paroist si privilegié. Il a bien vû passer & repasser les troupes Imperiales auprés d'Ermstein, mais c'estoit pour prendre Bonn, & ruiner l'Electeur de Cologne, & non pas pour le secourir. Il a vû l'élite des trouppes d'Allemagne reduite dans le Païs bas à la necessité d'vne bataille pour le service des Espagnols. Il a vû vne armée de plus de cinquante mille hommes former le blocus de Brisac ; & il a enfin vû toutes les troupes des Confederez dans le Palatinat proches de sa Capitale, sans qu'on ait seulement pensé à le restablir, quelques instances qu'il en ait pû faire à l'Empereur & à l'Empire mesme.

Les princes peuvent aisément juger par l'Exemple de l'Electeur de Treves, du secours qu'ils doivent attendre de l'Empereur

l'Empereur, lors que les malheurs de la guerre les auront reduits au meſme état. La Maiſon d'Autriche aura de la peine à prouver que la guerre où on veut intereſſer toute l'Allemagne, ſe faſſe ſimplement pour l'honneur & pour les intereſts de l'Empire, puis que l'Electeur de Treves qui s'eſt embarqué de bonne foy, en reçoit ſi peu d'aſſiſtance. Il faloit du moins ſauver de foibles apparences, & témoigner quelque reſſentiment pour la perte d'vn Prince qui eſt vniverſellement reconnu pour n'eſtre pas ambitieux. Soit que cet Electeur attribuë ſon malheur à ſon attachement pour la Maiſon d'Autriche, ſoit qu'il ait eſté ſurpris par de fauſſes veuës, ce luy doit eſtre vn déplaiſir tres-ſenſible de ſe voir ſi honteuſement abandonné.

Il ſemble que ce ſeroit vne choſe monſtrueuſe d'attendre de grands ſecours d'argent de l'Empereur, puis que ceux qui l'ont engagé dans cette guerre, luy ont fait voir l'execution de grands deſſeins, aux dépens des Hollandois, des Eſpagnols, & de l'Empire meſme. Mais quoy que la Cour de

Vienne euſt la meilleure intention du monde, il luy ſeroit toûjours difficile, & peut eſtre impoſſible, de trouver des fonds ſuffiſans pour des dépenſes ſi exceſſives. La pluſpart des Eſtats de l'Empereur qui dans les temps les plus tranquilles & les plus reglez, ne fournit que des ſommes modiques, ne pourroit jamais ſubvenir à de ſi grands frais. Il faudroit faire des violences inouïes en Boheme pour en tirer quatre millions d'argent effectif; & que peut on eſperer du Royaume d'Hongrie qui eſt continuellement agité par les deſordres de la rebellion, puis que outre l'interruption du commerce, les courſes des rebelles obligent encore le Conſeil de Vienne d'en renforcer les garniſons?

Pour les Eſtats d'Autriche, qui ſont la reſſource ordinaire des Miniſtres de l'Empereur, il ſont plus qu'accablez, & on prevoit qu'on n'en pourra tirer que des ſommes tres-modiques pour la campagne prochaines. Il ſe plaignent publiquement, que pendant qu'on tranſporte la guerre à leurs dépens juſques dans l'extremité de l'Alle-

magne, eux qui ſont les fidelles ſujet de la Maiſon d'Autriche, ſe voyent tous les jours inſultez, & meſme entierement ruinez par les courſes des rebelles d'Hongrie. Quoy que ces peuples ayent toûjours témoigné vne obeiſſance aveugle, & vne tendre affection pour leurs Princes, on eſt neanmoins ſurpris à Vienne de les voir publier leur déplaiſir d'vne maniere ſi extraordinaire.

C'eſt preſentement en vain que les Princes confederez ſe flattent de recevoir de grands ſecours de troupes & d'argent de l'Empereur, qui a beſoin de l'vn & de l'autre pour la conduite de ſes deſſeins, & pour l'aſſiſtance des Eſpagnols, qui ne fondent le ſalut de leurs affaires dans les Païs-bas, que ſur l'eſperance qu'ils ont de voir les meilleures troupes d'Allemagne employées en Flandres pour leur ſervice. Cependant les Princes de l'Empire ſouffrent toutes ſortes de diſgraces, & ne voyent aucune apparence pour remonter à leur premiere grandeur Perſonne ne diſconvient que le ſecours de l'Empire ne puiſſe eſtre ſuffiſant pour défendre

les Princes intereſſez : ceux qui ſe ſont laiſſez prendre par des apparences faſtueuſes, ont d'abord enviſagé la vaſte étenduë de l'Allemagne, ſa nobleſſe floriſſante, & le nombre ſurprenant de ſes peuples propres aux armes, comme des forces capables de donner la loy à toute l'Europe: mais ils n'ont pas fait reflexion, que tous ces avantages ſont traverſez par des obſtacles preſque invincibles, puis que les ſecours de l'Empire ſont en effet beaucoup plus onereux qu'avantageux aux Princes confederez; & que la conjoncture des affaires eſt telle qu'ils n'en doivent, & qu'ils n'en peuvent attendre aucun avantage réel & effectif.

C'eſt avec juſte raiſon qu'un Prince ſe plaint de l'aſſiſtance qu'on luy donne, lors qu'elle ne met pas ſes Eſtats à couvert d'vne deſolation vniverſelle. Ceux dont le païs eſt ſitué ſur la frontiere, n'ont que trop connu cette verité par vne faſcheuſe experience. L'Electeur Palatin qui avoit porté l'Empire à vn armement conſiderable en ſa faveur, a vû dans vn meſme temps le Bas Palatinat mangé par l'armée de

France & par celle des Confederez, ſans que ſes Alliez ayent voulu tenter le hazard d'vne bataille pour le délivrer du ſejour de l'armée du Roy.

On peut jûger ſi ce Prince a eſté effectivement ſecouru, puis que ſon païs a eſté ruiné d'vn coſté par ſes ennemis, & épuiſé de l'autre par ſes amis, qui n'en ſont ſortis qu'à la derniere neceſſité, n'y trouvant plus dequoy ſubſiſter. Si l'Electeur Palatin qui eſt vn Prince éclairé, a eſté autant ruiné par les ſéjours & les campemens inutiles de l'armée des Confederez, que par les hoſtilitez de l'armée françoiſe, on ne voit pas comment les autres Princes ſe peuvent flatter de l'aſſiſtance de l'Empire, puis qu'ils doivent pour le moins en attendre vn auſſi malheureux ſuccés.

On ne voit que trop que la conjoncture des affaires eſt telle, que les principales forces de l'Empire ſont employées pour les deſſeins, & pour les intereſts de la maiſon d'Autriche. Les Princes confederez s'abuſent infiniment, lors qu'ils s'imaginent eſtre ſecourus, & ils ne peuvent rejetter la cauſe de ces malheurs, que ſur leur condui-

te, qui les porte à servir d'instrument à l'élevation de l'Empereur, en hazardant leurs biens, leurs forces, leurs personnes, & leur honneur, pour venir de deux cens lieuës former le siege de Brisac ; pouvoit-on s'imaginer que le succés de cette entrepriſe, dûſt avoir quelque rapport à la défenſe de l'Empire, qui eſt le ſeul pretexte, dont on s'eſt ſervy pour porter la guerre dans toutes les parties de l'Allemagne ?

Si les Princes perſiſte dans des ſentimens ſi oppoſez à leurs intereſts, ils ſe plaindront injuſtement de ſe voir abandonnez par l'Empire dans leur accablement, puis qu'ils autoriſent eux-meſmes par leur exemple des maximes ſi dangereuſes. Si on euſt vû l'armée des Confederez employée au reſtabliſſement de l'Electeur de Treves, il y auroit lieu de croire que la guerre ſe fait pour l'honneur de l'Empire ; & que les Princes peuvent eſperer d'en eſtre ſecourus dans leurs neceſſitez : mais de voir que les conqueſtes & les entrepriſes d'vn armement ſi formidable ſe bornent à l'eſperance de prendre Briſac, qui ne regarde nullement les intereſts

de l'Empire, mais ſeulement de l'Empereur, à cauſe de ſon païs de Briſgau, il faudroit également combattre la raiſon & l'experience pour ne pas tomber d'accord que cette guerre ſe fait manifeſtement pour la ruine de l'Empire, & que c'eſt en vain que les Princes intereſſez ſe flattent d'eſtre ſecourus.

Quoy que l'Electeur Palatin ait intereſſé la meilleure partie de l'Allemagne dans ſa querelle ; quoy qu'il ait fait humainement tout ce qui paroiſſoit poſſible pour profiter du ſecours de l'Empire ; on voit neanmoins qu'ils n'en a tiré aucun avantage, & que cette aſſiſtance a achevé de l'épuiſer. Si ce Prince a malheureuſement ſuccombé dans l'eſperance du ſecours qu'il attendoit dans vn temps auquel les forces de l'Empire eſtoient encore entieres & en reputation ? les autres membres peuvent juger de ce qu'ils en peuvent attendre, preſentement qu'elles ſont diſperſées & en deſordre.

Les Princes ne ſe ſont pas moins trompez s'ils ont pris les eſperances & les promeſſes de l'Eſpagne pour des effets, & s'ils ont creu en tirer des ſecours

considerables, puis qu'ils n'en doivent attendre aucune assistance, & qu'elle n'a n'y la volonté ny le pouvoir de les secourir.

Les Espagnols qui ont consideré l'embrasement qu'ils ont excité dans l'Empire comme leur derniere ressource, ont fait quelques efforts au commencement pour y affermir leur credit par des apparences éclatantes; si-tost qu'ils ont vû que la partie estoit si bien liée, qu'il n'estoit plus au pouvoir des Princes engagez de s'en retirer, ils ont creu qu'il suffisoit pour entretenir cette guerre de continuer tous leurs artifices. On sçait bien que le Conseil de Madrid n'a point eu d'autre motif que de rejetter le fardeau de cette guerre sur l'Empire, & on ne doit pas croire qu'il ait dessein de faire de grande avances pour le secours des Princes accablez, qui ne connoissent que trop le peu de part qu'on prend dans leur ruine & dans leur anneantissement.

Mais quand bien mesme l'Espagne voudroit effectivement secourir les Princes de l'Empire, elle ne le pourroit faire, ny de troupes, ny d'argent; les

les Eſpagnols ont eu bien de la peine la campagne paſſée, à garnir les frontieres de Catalogne, de tout ce qu'ils ont pû ramaſſer de tous leurs Eſtats, encore ont-ils eſté obligez de meſler des milices parmy leurs troupes. La principale partie de l'armée qu'ils avoient en Flandre, eſtoit composée des troupes de leurs Alliez. Il n'eſt pas croyable que dans le temps qu'ils ont ſi grand beſoin de monde pour la défenſe de la Flandre, & de la Catalogne, ils en envoyent ſur les frontieres d'Allemagne. La revolte de Meſſine leur rompt encore leurs meſures du coſté d'Italie, & fait qu'ils n'en peuvent rien tirer. Pour l'argent, il en vient preſentement de Madrid ſi modiquement, que les troupes de Flandre, & de Catalogne ne ſont preſque plus payées. Peut-on donc s'imaginer que les Eſpagnols envoyent de l'argent en Allemagne, dans le temps qu'ils courent riſque à tous momens, de voir leurs troupes mutinées, & de perdre meſme vn Royaume conſiderable, où ils ne peuvent agir que foiblement faute de ce ſecours ?

Les Princes confederez qui ſe ſont

imaginez pouvoir thesauriser à la faveur de cette guerre, connoissent presentement combien ils se sont mépris. Ils ont crû que dans le temps qu'ils tireroient des sommes considerables d'Espagne, ils ne manqueroient pas des troupes du costé de l'Empire : mais malheureusement pour eux, ils n'ont ny l'argent d'Espagne, qu'on leur avoit fait esperer, ny les troupes de l'Empire sur lesquelles ils avoient compté, quoy qu'ils ayent en effet la pauvreté dans leurs Estats, & qu'ils voyent l'esperance de leur restablissement bien éloignée, & mesme presque desesperée.

Que peuvent-ils esperer de la part des Estats Generaux des Provinces Vnies, qui n'ont plus aucun interest dans la guerre presente, & qui sont entierement épuisez par les effroyables dépenses, qu'ils soustiennent depuis si long-temps, & par la cessation du commerce ?

Il n'y a personne aussi qui ne s'apperçoive que la guerre que les Hollandois font, & entretiennent aujourd'huy, n'est plus que l'effet d'vne simple complaisance, ou plûtost de l'autorité du Prince d'Orange, qui affermit merveil-

leuſement ſa puiſſance, par la continuation d'vne guerre qui luy met en main toutes les forces de l'Eſtat, & qui luy prepare enfin inſenſiblement le chemin à vne nouvelle Monarchie. Il n'y a point de Hollandois quelque peu éclairé qu'il puiſſe eſtre, qui ne voye manifeſtement que les artifices avec leſquels ont fait traîner vne guerre ſi ruineuſe, tendent directement à l'oppreſſion de la liberté commune, qui ne peut ſe remettre que par vne ſolide paix.

Puis que les Eſtats Generaux ſont bien perſuadez, que la continuation de la guerre preſente eſt tout-à-fait oppoſée à leurs intereſts, il ſemble qu'il y auroit de l'injuſtice, ſi les Princes de l'Empire vouloient les obliger à faire des efforts extraordinaires pour l'entretenir, connoiſſant qu'elle leur eſt ſi ruineuſe; & le Conſeil du Prince d'Orange eſt trop éclairé, pour vouloir employer ſon autorité dans cette occaſion. Car enfin il importe peu à ce Prince, aux dépens de qui la guerre ſe continuë, pourveu qu'il en tire des avantages conſiderables, & qu'il ſe rende

l'arbitre ſouverain des Eſtats Generaux.

Mais encore que le Prince d'Orange vouluſt ſe ſervir de ſon pouvoir, & que ſans ſe mettre en peine d'irriter les Hollandois, il pretendiſt les obliger à des contributions exceſſives en faveur des Princes d'Allemagne ; il luy ſeroit toûjours difficile & peut-eſtre meſme impoſſible, d'en venir à bout, puis que les Provinces Vnies ne peuvent plus fournir meſme aux charges les plus preſſantes, & les plus neceſſaires de l'Eſtat, qu'aprés des peines & des inventions extraordinaires. Cette impuiſſance effective des Eſtats Generaux, eſt vn obſtacle invincible à l'eſperance des Princes.

Et en effet ils n'ont pas lieu de ſe plaindre des Hollandois, qui outre leur foibleſſe, ſouffrent toûjours beaucoup par la ceſſation preſente de leur commerce, qui eſt l'vnique moyen pour faire ſubſiſter vn païs ſi reſſerré, & ſi peuplé ; il faudroit eſtre tout-à-fait injuſte, pour vouloir exiger d'eux des ſommes conſiderables, dans le temps qu'ils voyent leurs voiſins, profiter de

leur meſintelligence avec la France, s'enrichir pendant qu'eux s'appauvriſſent; & enfin ſe rendre inſenſiblement les maiſtres du commerce, pendant que les Eſtats Generaux perſiſtent ſous de vains pretextes, dans la continuation d'vne guerre, dans laquelle ils n'ont plus aucun intereſt.

On ne doit pas trouver étrange, que le Prince d'Orange ſuive les traces de ſes anceſtres, avec plus de bonheur que n'a fait ſon pere. Il croit avec juſtice pouvoir ſe ſervir de l'occaſion, pour étendre vne autorité qu'on a voulu limiter avec tant de precautions, pendant le temps de ſa minorité : Mais c'eſt toûjours vne choſe faſcheuſe, de voir vn nombre infiny de bonnes familles reduites a la derniere mendicité, par la continuation de la guerre, quoy qu'elle établiſſe ſi ſouverainement l'autorité de ce Prince.

Quelque bonne opinion que les Princes confederez puiſſent avoir pour les ſuites de cette guerre, ils ne trouveront iamais le moyen de recouvrer les pertes effectives qu'ils ont faites, & qu'ils font encore tous les jours. Il ne leur

reſte que deux moyens pour cela : qui ſont, ou le Traité de la paix vniuerſelle, ou les conqueſtes que pourra faire leur armée.

La memoire de ce qui s'eſt paſſé dans les Traitez de Veſtphalie, n'eſt pas encore éteinte, & pluſieurs Princes qui en ont eſté les témoins oculaires, tomberont d'accord que les eſperances des Princes confederez ſur cet article, ſont ſujettes à de grandes incertitudes, puis qu'il pourra arriver, que ceux qui ont eſté les plus mal traitez pendant la guerre, s'eſtimeront bienheureux de conſerver par le Traité de paix le débris de leurs Eſtats. C'eſt vouloir s'abuſer manifeſtement que de croire que dans les conferences de la paix, la Maiſon d'Autriche s'interreſſe avec beaucoup de chaleur, pour l'honneur de l'Empire, pour qui elle témoigne tant d'indifference, au milieu d'vne guerre qui ne ſe fait que pour les intereſts de l'Empereur.

Les conqueſtes de l'armée des Confederez ſont auſſi peu ſolides, que les eſperances des Princes dans le Traité de paix. La maniere peu glorieuſe avec

laquelle les troupes de l'Empire, ont nouvellement repassé le Rhein, ne permet pas de croire qu'elles soient si-tost en estat de faire des entrepriſes conſiderables : la pluſpart aprés avoir extremement ſouffert de toutes façons, s'eſt veuë obligée de traverſer toute l'Allemagne, par vne marche penible, & faſcheuſe; & on ſe trouvera reduit à de grandes difficultez, lors qu'on les voudra tirer des quartiers, où elles ont accouſtumé de vivre à diſcretion.

Les Princes par leur engagement à la guerre preſente, ont inſenſiblement autorisé l'infraction des Traitez de Veſtphalie, & ils voyent preſentement que cette démarche emporte des conſequences bien plus conſiderables qu'ils n'ont crû, puis qu'ils ont ébranlé eux-meſmes, ſans y penſer, les plus ſolides fondemens de leur indépendance : mais c'eſt l'étoile des guerres injuſtes, de boulverſer les diſpoſitions les mieux digerées, & de ne reconnoiſtre point d'autre loy que la force, aprés avoir violé ce qu'il y a de plus ſacré dans la ſocieté humaine. Les Princes d'Allemagne tomberont d'accord du preju-

dice qu'ils ſe ſont fait, en concourant à l'infraction du Traité de Munſter, lors qu'ils conſidereront, qu'il retenoit l'Empereur dans les bornes, & qu'il portoit, leur ſouveraineté au plus haut point, où ils la pouvoient legitimement ſouhaiter.

Pendant que tous les membres de l'Empire ſe ſont attachez de bonne foy à l'obſervation des Traitez generaux, on a vû l'Allemagne joüir heureuſement de la paix, & de l'abondance; les villes Imperiales ont fleury par leur beau commerce, qu'elles ont porté dans toutes les parties de l'Europe, & enfin les Princes n'ont point eu d'autre fin que l'honneur, & la gloire de l'Empire: mais ſi-toſt qu'on s'eſt éloigné de ces bonnes maximes, on a vû que chacun s'appliquoit à faire valoir des pretentions vieilles, & injuſtes, que tous les membres eſtoient remplis de ſoupçons, & de jalouſies les vns contre les autres, & qu'enfin cette veritable vnion ſi neceſſaire au repos, & au ſalut de l'Empire ne ſe rencontroit plus.

L'Empereur, dont la puiſſance n'eſt iamais ſi reverée que dans ces temps

embroüillez, en ſçait bien menager tous les momens ; & on voit que le nombre infiny d'incidens, qui eſt comme inévitable pendant toutes ces agitations, le rend l'arbitre ſouverain de l'Empire. Les Princes peuvent juger, que ſi la puiſſance de l'Empereur eſt redoutable dans ce temps, où les diviſions ne paſſent pas plus loin que les jalouſies, & les ſoupçons, elle doit bien eſtre plus abſoluë, lors que le pretexte de la guerre rompt les liens qui le retenoient pendant la calme.

Ils doivent s'aſſeurer qu'au meſme temps que leur puiſſance, & leurs forces s'affoibliſſent, celles de l'Empereur s'augmentent. Cette raiſon leur fait connoiſtre qu'ils ne ſçauroient trop ſe plaindre de l'aneantiſſement du Traité de Munſter, qui ayant preſcrit des loix également vtiles au chef, & aux membres, conſervoit le reſpect qui eſt deu à l'Empereur, & affermiſſoit leur ſouveraineté, & leur indépendance.

Pendant que les Traitez de Veſtphalie ont ſubſiſté, la liberté & les privileges des Princes ont monté à vn ſi

haut point, que leur condition estoit plûtost d'Alliez inégaux en forces, que de vassaux de l'Empereur. On ne disoit point en ce temps-là, qu'on ne vouloit plus que les Princes abusassent de la liberté de faire des ligues. On n'attaquoit pas leur souveraineté par des explications en l'air. On n'en éludoit pas par des interpretations artificieuses, les articles les plus clairs, & les plus importans; & enfin on ne condamnoit pas la neutralité dans l'Empire, comme vn crime d'Estat.

Personne ne peut disconvenir que ces Traitez ne permettent librement aux Princes de faire des ligues avec qui bon leur semble, pourveu que ce ne soit point avec les ennemis de l'Empereur, ou de l'Empire: neanmoins cet article s'explique de telle façon, qu'il est rendu tout-à-fait inutile aux Princes, par vne vaine distinction des ligues offensives, & défensives. On leur permet les ligues défensives, mais on leur défend les offensives; parce qu'on dit qu'il y va de l'interest de l'Empire, de permettre aux Princes qu'ils y attirent des armes étrangeres; ainsi ce

bel avantage de faire des ligues, qui estoit pendant la paix la baze de la souveraineté des Princes, se reduit pendant la guerre à vne chimere par vne distinction sans fondement.

Quelque éloquens que puissent estre ces innovateurs, il leur sera difficile de persuader à toute l'Europe que cette conduite conspire à la grandeur & aux interests de l'Empire. Lors qu'vn Prince sera insulté par ses ennemis ou dépoüillé de ses Estats, s'il est assez malheureux pour ne pouvoir attendre de secours de l'Empereur, il ne luy reste plus d'autre party à prendre, que de souffrir honteusement l'vsurpation ou l'insulte. S'il n'est pas assez fort pour en tirer raison par ses armes propres, il ne pourra plus avoir recours à vne puissance étrangere, parce que cette alliance pourroit attirer des armes étrangeres dans l'Empire, ce qui est presentement défendu sous peine d'vne ruine sans ressource. Cette verité est encore tirée des tristes exemples de la guerre presente.

L'Electeur de Cologne qui est connu pour vn Prince tres-pacifique,

aprés avoir en vain demandé du secours a l'Empereur,& à l'Empire, s'estant ligué il y a quelques années avec la France, pour le recouvrement de la ville de Rimberg, qui luy avoit esté vsurpée par les Hollandois ; vit quelque-temps aprés deux armées considerables fondre dans ses Estats, piller & saccager le plat-païs, forcer sa residence, & enfin luy-mesme reduit à n'avoir plus d'autres mouvemens que ceux que la force, ou l'injustice luy prescrivoient. L'exemple qui a éclaté dans la personne de ce Prince, emporte des consequences tout-à-fait fascheuses pour les autres membres.

On ne peut pas douter que les Traitez de Vestphalie n'ayent esté violez à l'égard de cet l'Electeur, dans toutes les circonstances qui peuvent rendre vne entrepriſe odieuse, & injuste. On ne peut pas dire que ce Prince y ait contrevenu : puis que dans le temps qu'ils s'est ligué avec la France, le pretexte de la défense de l'Empire n'estoit pas encore estably, & le Roy, & l'Empereur ne songeoient pas à se déclarer la guerre. On ne peut

pas non plus dire, que cette ligue ait eſté contre les intereſts de l'Empire, puis qu'elle ſe faiſoit dans la veuë de vanger vn affront fait à vn des principaux membres de l'Empire. Que ſi les Princes ne peuvent repouſſer le inſultes qu'on leur fait, ſans abuſer de la liberté de faire des ligues, ils ont lieu de ſe plaindre du Traité de Munſter, qui en paroiſſant aſſeurer leur indépendance a donné lieu à des chicanes qui leur coûtent vn peu trop cher; puis que la violence de cette conduite les fait malheureuſement ſuccomber ſous le pretexte d'vne diſtinction également injuſte, & frivole.

Il faut avoüer que le pretexte de la défenſe de l'Empire, produit tous les jours des effets bien plus ſurprenans, que n'a fait celuy de la religion. Pendans les plus cruelle guerres civiles, & étrangeres qui ayent jamais agité l'Allemagne on n'a point oüy dire que la neutralité fuſt vn crime dans l'Empire. Les principaux intereſſez ont effectivement fait ce qu'ils ont pû pour attirer à leur party, ceux qu'ils voyoint dans les ſentimens de conſerver la neu-

tralité : mais on n'a jamais vû qu'on forçaſt ouvertement les Princes, & qu'on les menaçaſt publiquement de les priver de leur rãg, & de leurs Eſtats.

Il n'y auroit pas tout-à-fait lieu d'eſtre ſurpris de ce changement dans l'Empire, s'il eſtoit arrivé inſenſiblement, & par vne longue ſuite d'années : mais de dire que dans moins de deux ans de guerre, les Princes ont perdu leur charactere, & leur grandeur : c'eſt vne choſe qui ne ſeroit pas croyable, ſi on ne la voyoit, & ſi on ne la reſſentoit pas meſme tous les jours. Des Princes qui ont droit de vie, & de mort ſur leurs ſujets, la puiſſance de faire battre monnoye à leur coin, & toutes les autres marques de ſouveraineté, qui les faiſoient preſque marcher de pair avec les teſtes couronnées ont perdu la liberté de demeurer neutres.

Quoy que la neutralité ne puiſſe eſtre que tres-onereuſe, à ceux qui la veulent conſerver au milieu de tant d'agitations : neanmoins comme c'eſt vne des marques des plus eſſentielles de l'indépendance des Princes, il n'y en a point qui ne la doive preferer à toutes

les alarmes qu'on fait ſonner ſi haut par tout l'Empire. Il faut tomber d'accord que tous les Princes ne ſont pas en eſtat de la ſoûtenir avec honneur, & avec fermeté ; parce que la foibleſſe en oblige pluſieurs à ſuivre la loy du plus fort mais pour ceux que la fortune a fait naître avec des forces, & avec des lumieres ſuffiſantes, ils ont intereſt de ne pas ſouffrir vne atteinte ſi prejudiciable à leur indépendance, puis qu'ils s'expoſent par là à ſe voir tous les jours ſacrifiez à de nouvelles entrepriſes, qui ne manquent pas d'eſtre paillée de ſpecieux pretextes.

On tombe d'accord que la violence de la guerre preſente, rend la neutralité fort incommode, & que les grands efforts & les extraordinaires dépenſes auſquelles elle oblige les Princes, égalent preſque les frais, & les hazards d'vne guerre déclarée ; parce que pour éviter les inſultes que l'injuſtice de la guerre preſente autoriſe par toute l'Allemagne, les Princes ſont obligez d'entretenir des troupes nombreuſes, & meſme ſouvent au delà de leurs forces : mais la conſideration de leur

honneur, & de leur intereſt eſt tout-à-fait preferable à toutes les raiſons qu'on leur pourroit alleguer.

La défenſe de la neutralité dans l'Empire, eſt aſſurément l'effet d'vne politique bien raffinée, & d'vne paſſion extraordinaire pour la ruine generale de tous les Princes, puis que cette conduite cache des artifices qu'il eſt difficile de penetrer, & de prevenir à moins de s'y attacher avec beaucoup d'application ; elle donne inſenſiblement les moyens d'accabler les membres de l'Empire, avec les forces de l'Empire meſme, & découvre enfin tous les myſteres de la gnerre qui ſe fait aujourd'huy.

Le pretexte de la défenſe de l'Empire ayant porté la puiſſance de l'Empereur au plus haut point où elle pouvoit aller, en le faiſant Monarque ſouverain de l'Allemagne ; elle l'a diſpenſé des loix qui ne ſon établies que pour les autres Princes. Cette conduite ſuit les regles d'vne juſte Monarchie, & fait qu'on n'eſt point ſurpris que la neutralité ſoit vn crime pour tous les Princes, dans le meſme temps

que

que la cour de Vienne s'en ſert pour la conſervation de ſon païs de Briſgau ; & certainement le peu de conſequence d'vn Eſtat ſi limité, fait bien paroiſtre la puiſſance de la maiſon d'Autriche qui a raiſon de ne vouloir pas perdre la moindre choſe, pendant que tous les Princes hazardent, & perdent effectivement tout pour les ſeuls interefts, & pour ſa propre grandeur. Cet exemple apprend aux membres de l'Empire, que leur ſouveraineté eſtant aneantie, ce n'eſt plus à eux à faire comparaiſon avec l'Empereur, comme il faiſoient il n'y a pas encore trois ans.

La violence de la guerre ayant autoriſé l'infraction des Traitez de Veſtphalie, ce deſordre a eſté auſſi-toſt ſuivy du boulverſement des loix fondamentales de l'Empire. C'eſt l'ordinaire des Eſtats qui vont en décadence, de reſſentir tous les jours de nouveaux enchaînemens de malheurs. Ce qui fait auſſi deſeſperer de voir ſitoſt ceſſer le cours de cette confuſion ; c'eſt que ceux qui la pourroient arreſter par leur autorité, la ſouffrent, & la

fomentent meſme manifeſtement, dans l'eſperance d'en tirer des avantages conſidera bles.

Les loix fondamentales ne tirent pas ſeulement leur origine des Traitez generaux, que l'Empereur,& l'Empire ont fait avec des puiſſances eſtrangeres. Les reſolutions des Dietes, & les maximes eſtablies & approuvées par vn long vſage, ont encore la meſme force. La Diete qui eſtoit autrefois l'écueil ordinaire de la puiſſance Imperiale, & qui regloit toutes les affaires avec beaucoup d'authorité pour le gouvernement, & pour le repos de l'Empire, n'a preſque plus de pouvoir ſi ce n'eſt pour obliger tous les Prince d'Allemagne, à contribuer aux frais d'vne guerre injuſte.

C'eſt preſentement en vain que l'aſſemblée de Ratisbonne a reſolu de mettre vn corps d'armée ſur pied, pour agir ſeparément d'avec celle de l'Empereur, pour le ſeuls intereſt, & pour la ſeule défenſe de l'Empire. C'eſt inutilement qu'elle a nommé pour Generaux de cette armée des Princes également illuſtres par leur merite, & par

leur naiſſance, puis que juſques à preſent ils n'en ont encore fait aucune fonction, & qu'il ſemble meſme qu'on les veüille manifeſtement exclure d'vn employ, qui leur a eſté vniverſellement accordé par le conſentement de tous les Eſtats.

Avant que l'Empereur ſe fuſt rendu Souverain dans l'Empire ; les troupes des Cercles agiſſoient independemment de ſes Generaux, ſous le commandement de ceux qui eſtoient nommez par la Diete, & tous les Princes contribuoient de bonne foy à l'entretien d'vne guerre, où il croyoient effectivement qu'il s'agiſſoit de l'honneur, & du ſalut de l'Empire. On n'entendoit point ces bruits odieux, qui défendent l'vſage des ligues, & de la neutralité. Il n'eſtoit point neceſſaire d'intimider les Princes par des menaces mal fondées, ou de les ſurprendre par des artifices pour les attirer dans vn engagement qu'ils croyoient commun à tout le monde. Les troupes de l'Empereur ne prenoient pas indifferemment des quartiers dans les terres de l'Empire ; & enfin on n'entendoit point

de plaintes pour la contination d'vne guerre, que tous les membres jugeoint neceſſaire.

Quoy que la guerre d'Hongrie ne regardaſt pas principalement l'Empire, mais ſeulement l'Empereur, dont les Eſtats eſtoient vigoureuſement attaquez par les Turcs. Quoy que les Princes d'Allemagne allaſſent meſme au devant des demandes de la maiſon d'Autriche, qui imploroit vniverſellement le ſecours de toutes les puiſſances de la Chreſtienté : Neantmoins la Diete ne voulut jamais conſentir, que les troupes de l'Empire fuſſent ſoûmiſes aux Generaux de l'Empereur ; & ainſi ceux qu'elle avoit nommez exercerent de bonne foy les fonctions de leur employ.

On peut voir preſentement, combien la face des affaires eſt changées. Non ſeulement l'armée deſtinée pour la pretenduë défenſe de l'Empire n'a point fait de corps ſeparée ; non ſeulement les Officier nommez par la Diete n'ont fait aucune fonction de leurs emplois : mais meſme les troupes des Cercles n'ont agy que par les ordres des Generaux, & pour les ſeuls intereſt de

l'Empereur. Cette conduite porte les moins éclairez à faire vne ſerieuſe reflexion ſur les mouvemens preſens, & fait enfin découvrir que la défenſe de l'Empire n'eſt qu'vne pure chimere, quoy que neanmoins elle donne lieu à des Malheurs fort effectifs, & fort évidens, puis qu'ils cauſent veritablement la ruine de l'Empire. On aura de la peine à trouver dans l'hiſtoire de l'ancienne Rome, des exemples d'vne politique ſi ſubtile, qui apprend a porter le coup dans le cœur de celuy qu'on feint vouloir défendre d'vn ennemy imaginaire, qu'on luy a mis en teſte.

Le Marquis de Dourlak qui a eſté nommé par la Diete Generaliſſime de l'armée de l'Empire, a non ſeulement eu le déplaiſir de ſe voir dans l'armée des Confederez dans vn poſte infiniment au deſſous de ſa qualité, & de l'intention de l'aſſemblée de Ratisbonne: mais meſme il a vû ſon païs entierement ruiné par les continuels paſſages des troupes des Cercles. Il importe extremement à la maiſon d'Autriche, qu'on ne découvre pas les veritables ennemis de l'Empire; & il ne luy im-

porte pas moins, que les forces d'Allemagne ne faſſent pas vn corps ſeparé ſous le commandement d'vn Prince, qui jugeant par luy meſme de l'eſtat preſent des affaires, pourroit prendre le contrepied de ce qui ſe fait preſentement, quoy qu'on ne puiſſe ſoupçonner ſon zele & ſon attachement aux intereſts de l'Empire.

On ne peut pas diſconvenir que les reſolutions de la Diete, établies par vn conſentement vniverſel, ne ſoient des loix fondamentales, qui ont eſté introduites par le long vſage que l'Allemagne a ſuivy depuis tant d'années. Mais toutes ces raiſons ſont inutiles, puis que l'aſſemblée de Ratisbonne n'a plus de pouvoir, que pour ſervir de pretexte aux violence que les Princes ſouffrent, en conſideration de la neutralité, qu'on ne leur veut plus permettre. C'eſt vne injuſtice bien extraordinaire, que la Diete ait aſſez de pouvoir pour contraindre les plus puiſſants Princes d'Allemagne de renoncer à la neutralité, quoy que inſeparablement attachée à leur Souveraineté, au meſme temps que ſes veritables pré-

cautions pour la seureté de l'Empire, & la nomination des Officiers generaux, destinez pour le commandement de l'armée des Cercles, se reduisent à vne chimere. On laisse à penser aux Princes si leur indépendance est affermie par cette conduite, & si c'est l'honneur, & la défense de l'Empire, pour qui on témoigne tant d'empressement dans la continuation de cette guerre.

Tout le monde voit clairement que la liberté ou l'indépendance des Princes roule sur trois principaux points, qui tirent presque également leurs forces de l'observation des Traittez de Vestphalie. Le premier consiste dans l'avantage de faire des ligues justes, avec des puissances étrangeres. Le second dans la liberté de conserver la neutralité au milieu des mouvemens, & des desordre d'une guerre injuste; & le dernier dans la puissance, & dans l'autorité de la Diete, ou assemblée des Estats.

S'il n'est plus permis aux Princes de l'Empire de chercher de la protection, & de l'appuy hors de l'Allemagne; ils

ne peuvent plus se dire indépendans, puis qu'ils se voyent Manifestement reduits sous l'entiere dépendance de l'Empereur, qui les empeschant d'avoir d'autre ressource, que la Cour de Vienne, se met insensiblement en estat de leur prescrire des loix, qu'ils seront obligez par la suite de suivre aveuglément. Ce projet est adroit, & élevé, puis qu'il contribuë si heureusement à faire valoir la qualité de ce chef de l'Empire.

Il y a long temps que l'indépendance des Princes seroit entierement aneantie, si dés l'Empire de Charles-Quint ont leur avoit pû défendre l'vsage des ligues avec des Puissances étrangeres; la distinction des défensives, & offensives seroit également inutile, parce que le temps, & l'autorité de la maison d'Autriche, auroient accoûtumé les Princes à vne parfaite obeïssance: mais il y a lieu d'estre surpris, que des Princes qui pouvoient il n'y a pas trois ans traiter avec l'Empereur comme égaux en souveraineté, soient presentement reduits aux termes & à la qualité de simples sujets. C'est ainsi qu'on en vse dans les Monarchies

Monarchies bien reglées ou les Rois empeſchent avec raiſon leurs vaſſaux & leurs ſujets d'avoir recours à des puiſſances étrangeres, afin que la tranquillité de l'Eſtat ne depende pas du caprice de quelques particuliers. L'Allemagne eſtant devenuë depuis deux ans vn Eſtat abſolument Monarchique, on a raiſon d'y défendre l'vſage des ligues, puis qu'on n'y connoiſt plus l'indépendance des Princes.

La neutralité eſt encore vne marque eſſentielle de la Souveraineté, & elle doit eſtre d'autant plus permiſe qu'elle ne tend qu'à conſerver la tranquillité au milieu des mouvemens d'vne guerre injuſte ; cependant c'eſt aujourd'huy vn crime ſi irremiſſible, que par vn bouleverſement vniverſel on employe l'autorité, les loix, & les armes meſmes de l'Empire pour le punir. C'eſt preſentement en vain que les Princes contens de leur fortune preſente, témoignent de l'averſion & de l'horreur pour les violences d'vne guerre ſi ruineuſe ; & c'eſt inutilement qu'ils pretendent ſe mettre à couvert de tant de hazards & de tant de deſordres par le moyen d'vne ſincere neutralité.

Quoy qu'aprés l'heureux ſuccés de la bataille de Prague, Ferdinand ſecond ſe penſaſt effectivement le maiſtre abſolu des forces & de la liberté d'Allemagne : neanmoins il ne crut jamais devoir obliger par la force ouverte les Princes de l'Empire à ſe déclarer pour luy: il ſe contenta d'y apporter les ſoins & les moyens que ſes lumieres & ſes intereſts luy inſpiroient, & laiſſa joüir de la neutralité ceux qui y voulurent perſiſter ; quoy qu'en effet la violence de la guerre ne la rendiſt pas plus avantageuſe qu'vn engagement déclaré. Le pretexte de la religion affligeoit en ce temps l'Allemagne, aujourd'huy c'eſt celuy de la défenſe de l'Empire ; avec cette difference, que dans la premiere guerre la neutralité n'eſtoit point violentée ouvertement, & qu'aujourd'huy c'eſt vn crime d'Eſtat, quoy qu'elle ne ſoit pas moins onereuſe qu'elle le pouvoit eſtre dàns le premier temps.

Mais les deſordres eſtant montez au point où ils ſont, on ne doit pas trouver eſtrange que les precautiõs de ceux qui ſe veulent conſerver, ſoient enviſagées comme criminelles, puis que cette

conduite eſt directement opposée aux deſſeins de ceux qui ont excité vn embraſement ſi vniuerſel. La neutralité met les Princes à couvert des hazards de la guerre, & contribuë à la conſervation de leur indépendance & de leur ſouveraineté. Voilà la ſeule raiſon qui la rend criminelle, & qui fait qu'on pretend armer toute l'Allemagne contre ceux qui s'y veulent attacher : mais il eſt à croire que la Diete qui donne lieu à toutes ces injuſtes entrepriſes, n'aura pas plus de pouvoir dans la défenſe de la neutralité, que dans la nomination des Officiers Generaux, deſtinez pour commander l'armée de l'Empire.

La Diete qui repreſente le Conſeil ſouverain de l'Empire, conſervoit il n'y a pas encore long-temps, le pouvoir de preſcrire également des loix à l'Empereur & aux Princes. C'eſtoit cette aſſemblée ſolemnelle des Eſtats, qui affermiſſoit & faiſoit éclater la ſouveraineté des Membres, & moderoit heureuſement la puiſſance du Chef par des bornes legitimes : mais depuis que les malheurs de la guerre l'ont aſſujettie à

des nouveautez dangereuſes, on a vû auſſi-toſt des changemens inoüis; & enfin l'aſſemblée de Ratisbonne, qui eſtoit il n'y a que deux ans l'aſyle & l'Ange tutelaire de la liberté & de l'indépendance des Princes, eſt devenuë tout d'vn coup l'inſtrument de leurs perſecutions & de leurs accablemens.

La poſterité aura de la peine à croire que la défenſe imaginaire de l'Empire ait cauſé des boulverſemens ſi eſtranges, & que la Diete ſe ſoit oubliée juſques au point d'autoriſer par ſes decrets la défenſe de la neutralité pour l'entretien d'vne guerre qui tend évidemment à la ruine vniverſelle de l'Allemagne. Aprés des raiſons ſi claires tirées d'vne ſenſible experience, les Princes peuvent-ils douter que la continuation de cette guerre ne ruine abſolument leur indépendance, puis qu'elle attaque & qu'elle confond l'aſſemblée de Ratisbonne qui tient en depoſt les forces & la liberté de l'Empire, puis qu'elle rend inutiles les precautions des Traitez de Veſtphalie, & qu'elle contribuë enfin à la deſtruction des loix fondamentales de l'Empire.

Ceux à qui les forces & la grandeur de l'Empire déplaiſoient, ont eu juſte raiſon de rompre ſa bonne intelligence avec la France. Toute l'Allemagne ſe peut reſſouvenir des avantages qu'elle a receu de cette vnion, par vne experience de plus de cent cinquante ans & il faut croire qu'au milieu des mouvemens de la guerre, les Princes recõnoiſſent infiniment mieux qu'ils n'ont fait pendant la paix, le prejudice qu'ils ſe ſont fait par leur meſintelligence avec vn Eſtat qui eſtoit leur ſupport ordinaire. On s'eſt ſervy principalement de deux moyens pour rendre cette diviſion plus plauſible: on a voulu perſuader aux Princes que le Roy avoit de grands deſſeins contre la liberté de l'Empire, & on a obligé pluſieurs de ſes Miniſtres à ſe retirer.

Il faloit aſſeurement faire de grands efforts, & trouver des pretextes bien ſpecieux pour détacher les Princes de leurs veritables intereſts, & pour les engager contre la France, puis qu'ils eſtoient convaincus que leur liaiſon avec cette couronne faiſoit le plus ſolide affermiſſement de leur Souveraine-

tés:il ne suffisoit pas que le succés des armes du Roy dans la guerre des Provinces Vnies,donnast lieu à vn nombre infiny de suppositions. Les Princes regardoient cette conduite dans les commencemens, comme les preludes du dangereux embrasement qu'on vouloit attirer dans l'Empire ; & ils ne pouvoient douter que les artifices qu'on employoit à soûlever l'Allemagne, ne deussent produire des effets tres-funestes à leurs privileges,& à leur liberté.

Tant que les Princes ont persisté dans ces sentimens, ils ont joüy de l'abondance,& n'ont point vû leur Souveraineté ébranlée par des chicanes indignes de la qualité de membres de l'Empire : mais si-tost qu'ils ont écouté les artifices,& qu'ils ont pris le pretexte de la défense de l'Empire pour quelque chose de réel, ils ont commencé dés ce moment à forger eux-mesmes les fers de leur servitude, & ont donné dans des pieges effectifs, en voulant éviter les alarmes supposées qu'on leur faisoit apprehender du costé de la France.

Le Roy par vn loüable motif de conserver l'amitié hereditaire qu'il a

contractée avec les Princes d'Allemagne, n'a jamais épargné ny ses soins ny la dépense pour entretenir vne vnion si necessaire au repos de la Chrestienté & au salut de l'Empire: C'est dans cette veuë qu'il a toûjours eu des Ministres auprés des Princes, & qu'il leur a témoigné dans les occasions le veritable desir qu'il avoit de bien vivre avec eux.

Pendant que les Ministres du Roy estoient auprés des Princes, les artifices & les terreurs mal fondées estoient également inutiles, les pieges estoient aussi-tost découverts, & aussi-tost traversez, & les Princes ne couroient pas risque de se voir embarquez contre leurs interests dans vne guerre injuste. Cette verité est aisée à prouver, puis que dans ce temps l'Allemagne joüissoit d'vne profonde tranquillité, & que l'abondance & les richesses se trouvoient indifferemment par tout.

Si les Princes veulent tomber d'accord de l'avantage que l'Empire recevoit de la presence des Ministres de France, ils avoüeront qu'elle dissipoit les soupçõs & les jalousies qui ne sont

que trop communes en Allemagne; que les desunions & les querelles estoient souvent appaisées par la mediation du Roy, que ses Ministres exerçoient ; & qu'enfin il y avoit vne parfaite harmonie parmy tous les membres de l'Empire, puis qu'avant que cette guerre éclatast ; les Princes s'attachoient tous vnanimement à joüir des douceurs de la paix; leurs pretentions se trouvoient moderées par des traitez que la bonne foy & le salut de l'Empire inspiroient; ils ne se trouvoient point embarrassez dans des guerres intestines, & ils ne souffroient pas que leur Souveraineté receust les moindres atteintes.

On ne doit pas estre surpris qu'vne guerre entreprise par des motifs si injustes,& conduite avec des violences si extraordinaires, produise vne estrange confusiõ,tant dans les affaires de la paix que dans celle de la guerre, puis qu'il y a tant de seditieux qui s'appliquent incessamment à profiter de ces agitations, & à élever leur fortune sur les ruines de leur patrie. Ce mal s'augmente par la suite & devient irremediable par la tolerance ou plûtost par l'autorité de

ceux qui pourroient l'arreſter.

Les Magiſtrats, dont les fonctions aboutiſſent à diſſiper les deſordres que les malheurs de la guerre font naiſtre inceſſamment, ne peuvent plus retenir les peuples dans l'obeïſſance, & la pauvreté reduiſant tous les jours vn nombre infiny de monde au deſeſpoir, ils voyent les loix impunément violées, & l'injuſtice revoltée contre leur tribunal; il n'y a point de remede à ces malheurs, & chacun voyant l'autorité des Magiſtrats méprisée, ne reconnoiſt plus que la force ouverte.

Les Directeurs des Cercles, qui ſont comme les gouverneurs nez des Provinces, n'ont pas de moindres obſtacles à ſurmonter dans les Dietes provinciales; & ils ſe trouvent accablez par le nombre infiny d'incidens, que la confuſion preſente fait naiſtre à tous momens, quoy qu'ordinairement ce ſoient des Princes conſiderables par leur naiſſance & par leurs forces; quoy qu'ils ayent l'entiere direction des affaires de la paix auſſi-bien que de celles de la guerre, l'exemple de ce qui ſe paſſe dans les Villes autoriſant les deſordres dans

le plat-pays, les Directeurs voyent leurs ordres sans execution ; & chacun alleguant ou de nouvelles pretentions ou de nouvelles plaintes ; ils se trouvent obligez ou à des violences tout-à-fait odieuses, ou à renoncer à leur autorité.

Les villes Imperiales, qui au milieu ce tant de Princes & de tãt d'agitations, conservent encore les tristes restes de la liberté Germanique, ne sont plus qu'vne ombre de ce qu'elles estoient il y a deux ans. Elles voyent leurs territoires ruinez par les longs sejours des troupes des Confederez ; leurs moissons consumées avant le temps, leur commerce entierement aneanty : elles voyent enfin, que non seulement elles sont obligées à des contributions excessives, mais mesme que leur liberté flotte sans cesse au gré des évenemens de la guerre.

Il est difficile que ces Villes qui sont les victimes ordinaires de la violence & de l'injustice, ne succombent enfin sous le fais de tant d'embarras; elles n'ont aucuns Princes pour protecteurs ou pour amis, & elles cõnoissent & ressentẽt que tous ceux qui ont la force à la main sõt leurs ennemis irreconciliables. On laisse

à iuger du ſcrupule que peut avoir vn General d'extorquer vne ſomme conſiderable à vne ville Imperiale, lors qu'il eſt à ſes portes avec vne armée nombreuſe. Rien ne peut eſtre ſi opposé aux intereſts & à la conſeruation de ces Villes, que la continuation de la guerre qui ſe répand dans toutes les parties de l'Allemagne. Pendant la paix elles vivent dans l'abondance, elles fleuriſſent par le beau commerce qu'elles entretiennent par toute l'Europe, & elles affermiſſent enfin heureuſement leur liberté. Quoy qu'elles ne ſoient pas la partie la plus puiſſante de l'Empire, elles en ſont neanmoins la plus vtile, puis qu'elles y attirent les richeſſes par le trafic & par les arts qu'elles cultiuent avec tant de ſoin.

On ne doit pas trouver étrange que les villes Imperiales ſe plaignent hautement des deſordres de la guerre preſente, puis qu'elles en ſont maltraitées. Toutes leurs plaintes neanmoins leur ſont inutiles, & c'eſt en vain qu'elles ſoûtiennent que cette guerre eſt également opposée aux intereſts & à l'honneur de l'Empire, & qu'elle ne tend

évidemment qu'à ruiner toutes les forces de l'Allemagne. Les Princes qui se voyent épuisez par leur funeste engagement, regardent sans peine l'estat déplorable de ces Villes qu'ils voyent reduites aux mesmes malheurs.

Les Ecclesiastiques qui ont toûjours trouvé des protecteur pendant les guerres sanglantes que le pretexte de la religion a si souvent renouvellées en Allemagne, se voyent aujourd'huy sans appuy, exposez aux outrages & aux violences; ils ont non seulement le déplaisir de voir des troupes vivre chez eux comme dans vn pays ennemy, ils se voyent encore obligez au payement de sommes excessives, & mesme au delà de leurs forces; ils ont beau alleguer leurs privileges & les prerogatives de leurs dignitez, ils n'en sont pas plus écoutez, & c'est inutilement qu'ils soûtiennent que la continuation de cette guerre ruine également la religion & l'Empire.

Les malheurs que souffrent effectivement les Ecclesiastiques, font voir jusques à quel point peut aller la confusion presente. Puis qu'on témoigne ne

prendre aucune part aux insultes que la guerre autorise, on doit croire qu'on veut que les desordres se répandent dans toutes les parties de l'Empire. Ce n'est pas que pendant les temps de guerre il soit fort facile en Allemagne d'y faire observer vn grand ordre dans la direction des affaires, puis que pendant vne profonde tranquillité la confusion y est comme inévitable: mais presentement on y voit des injustices si inoüies, que les particuliers en plusieurs endroits sont obligez d'abandonner leurs biens & leurs maisons.

La Noblesse libre qui ne reconnoist point d'autre Souverain que l'Empire, en a autant qu'il y a de Princes armez; & on ne se contente pas de ruiner les terres des Gentilshommes, on en exige encore de grosses contributions qu'on leur demande sous de vains pretextes. Cette conduite fait voir qu'on ne ménage personne, & qu'on pratique exactement toutes les manieres ordinaires de faire la guerre en Allemagne, qui sont de ne point reconnoistre d'autres ordres que la force; & ainsi vn Gentilhomme qui se trouve incommodé par

la dépense qu'il est obligé de faire dans les armées de l'Empire en servant de sa personne, se voit ruiné de l'autre costé par la subsistance des troupes qui se trouvent auprés de chez luy.

La confusion dans la direction des affaires de la guerre paroist encore dauantage; les fonds destinez pour la subsistance des troupes sont souvent fort incertains, & fort mal employez : cela fait que le pain & l'argent manquent presque toûjours dans les armées d'Allemagne ; les soldats se trouvent ainsi comme obligez de déclarer la guerre à tout le monde, & de piller indifferemment les amis & les ennemis. Ce desordre est suiuy de beaucoup d'autres, & fait que les Officiers ne peuvent plus retenir leurs troupes sous la discipline militaire, tout cela cause des desertions & des diminutions considerables dans les armées de l'Empire.

Ces mouvemens tant dans les affaires de la paix que dãs celles de la guerre, se font encore avec beaucoup de lenteur ; le peu d'argent & de troupes qui se peuuent tirer des Cercles n'arrive

au corps d'armée qu'aprés de longs delais & d'ennuyeuſes ſollicitations. Les Dietes provinciales où ces ſortes d'affaires ſe moderent ordinairement, ne finiſſent la pluſpart qu'aprés de longues & d'aigres conteſtations, & les plaintes meſmes de pluſieurs particuliers en font avorter les reſolutions ou differer les executions. Il n'eſt pas facile de remedier à ces deſordres, & ceux qui tenteroient d'autres voyes, trouveroient encore de plus grandes difficultez, & s'expoſeroient à de dangereux ſoûlevemens. Cependant l'armée des Confederez ne peut rien entreprendre de conſiderable, & elle ſe voit meſme attaquée & battuë avant la jonction de toutes les troupes deſtinées pour faire vn corps : ou enfin elle ſe trouve obligée à ſe retirer, & épuiſe ainſi les membres de l'Empire, non ſeulement par les longs ſejours & par les campemens inutiles: mais encore elle attire l'armée de ſes ennemis fort avant dans l'Allemagne, & cauſe ainſi vne ruine & vne deſolation vniverſelle, par le deſordre de ſes troupes affamées, & par les hoſtilitez des armes de la France.

Cette lenteur eſt encore plus nuiſible dans les executions de la guerre, & produit la déroute & la ruine des affaires, qui periſſent évidemment par la deſunion & par la jalouſie des Chefs. Cela paroiſt tout-à-fait puis que les armées de l'Empire executent avec beaucoup de peine dans vn mois, ce que les autres finiſſent heureuſement dans quatre & cinq jours.

La deſunion & la jalouſie des Chefs, ſont les maux les plus grands & les plus irremediables. La pluſpart des conſeils de guerre ſe paſſent dans des conteſtations remplies d'aigreurs, & aboutiſſent ſouvent à des inimitiez déclarées. La grande confuſion des Chefs & la grande inégalité de pouvoir & de qualité, nourriſſent & augmentent ces diviſiõs, ſoit dans les deliberations, ſoit dans les executions. Il eſt aiſé de juger du cas que peut faire vn Prince conſiderable, par exemple l'Electeur de Brandebourg, d'vn Chef dont le merite & la naiſſance luy ſont ſouvent également inconnus. Les Princes ſe differencient avec beaucoup de faſte des autres Chefs, qui ne peuvent ſouffrir vne conduite qui leur paroiſt

paroiſt ſi odieuſe. Cette haine produit de dangereuſes factiõs parmy les Chefs, & ruine tous les jours les reſolutions les plus avantageuſes & les plus importantes. Cependant Monſieur de Turenne s'avance, force des paſſages mal gardez, ſurprend des quartiers entiers, & enfin avec des troupes mediocres oblige vne armée également nombreuſe & formidable à repaſſer le Rhin avec vne perte conſiderable d'honneur & de troupes.

La deſobeiſſance des ſoldats qui mépriſent ſouvent les ordres de leurs Officiers, retarde & nuit encore infiniment aux meilleures entrepriſes : les faſcheuſes neceſſitez qu'ils ſouffrent de toutes choſes les font revolter contre leurs Commandans ; & on voit ſouvent des regimens entiers ſe mutiner ſans que les Generaux meſmes puiſſent empeſcher ces deſordres.

Ceux qui avoient intereſt de voir les forces de l'Allemagne entierement aneanties, ne pouvoient prendre vn meilleur party qu'en la portant à de grands & de vains armemens contre ſes Alliez: cette conduite leur donne le plaiſir de voir la grandeur, la puiſſance & l'hon-

neur de l'Empire ſuccomber miſerablement ſous le poids de tant d'efforts mal reglez,& c'eſt où aboutiſſent ces grands exploits & ces conqueſtes ſurprenantes dont la ſeule reputation devoit faire trembler toute l'Europe. C'eſt ainſi qu'on defend preſentement le ſalut & la liberté de l'Empire que le Roy n'a jamais eu deſſein d'attaquer; & c'eſt ainſi que les Princes s'enrichiſſent des dépoüilles chimeriques qu'on leur avoit fait eſperer dans leur engagement contre la France. Mais malheureuſement pour eux, tous ces ſuccés imaginaires qu'on ne leur avoit fait voir qu'en idée, ſe reduiſent à vne pauvreté effective,qui ſe trouve vniverſellement dans leurs Eſtats.

Il eſt à craindre pour les Princes qu'ils n'ouvrent trop tard les yeux à des projets ſi funeſtes & ſi oppoſez à leur indépendance. Quelque forts que puiſſent eſtre leurs empreſſemens pour la continuation de la guerre, il n'eſt plus dans leur pouvoir d'ignorer la difference de l'eſtat preſent de l'Allemagne d'auec celuy auquel elle eſtoit il y a trois ans. La diſette,la confuſion, & la violence qui

ſont vniverſelles, font voir trop ſenſiblement ſon eſtat déplorable pour en douter; au lieu que pendant que l'Allemagne entretenoit vne bonne intelligence avec la France, on y voyoit fleurir également les richeſſes, l'abondance, la regle & la juſtice C'eſt preſentement en vain que les partiſans de la Maiſon d'Autriche ſe flatent d'oſter la connoiſſance de leur deſſeins à toute l'Europe, & de faire valoir le pretexte de la défenſe de l'Empire, puisque tout le monde ne voit que trop que ce n'eſt qu'vn pur fantoſme qui entraiſne dans le precipice tous ceux qui s'y veulent attacher. Les triſtes effets d'vne guerre qui n'a eſté allumée, & qui ne ſe continuë que pour la grandeur & pour les intereſts de l'Empereur, ſont plus forts que les déguiſemens & que les artifices. Tant de Princes accablez, tant de Villes ruinées ſans reſſource, & tant de familles reduites à la mendicité & au deſeſpoir, perſuadent bien mieux que les paroles, quelque éloquentes qu'elles puiſſent eſtre.

Il y a lieu de croire que cette guerre finira pas ſi-toſt, puis qu'elle ne ſe

fait qu'aux dépens & que pour la perte évidente de l'Empire, & ne se continuë que pour les seuls interests de l'Empereur. Il seroit à souhaitter pour l'Allemagne qu'on fust obligé d'inventer de specieuses raisons pour prouver ces deux points; mais on ne les tire que trop aisément d'vne recente & d'vne funeste experience.

Les Electeurs qui sont les principaux membres & les plus puissans sont reduits à vn estat duquel il seroit difficile de trouver vn exemple dans leur histoire. Quoy que celuy de Mayence se soit toûjours conservé dans vne sincere neutralité, il a neanmoins vû son païs ruiné & accablé par les passages, & par les longs sejours de l'armée des Confederez, & excepté qu'on ne luy a pas declaré la guerre ouvertement, il a souffert des ravages & des excés pareils à ceux qu'il auroit pû attendre de ses ennemis.

L'Electeur de Treves qui depuis si long-temps se trouue dépoüillé de sa Capitale; n'a pas encore vû que l'armée des Confederez ait fait le moindre effort pour son r'établissement, quoy qu'il se soit engagé dans cette guerre

pour la querelle pretenduë de l'Empire.

l'Electeur de Cologne pour avoir voulu vanger avec les armes de France vn affront qui avoit eſté fait non moins à l'Empire qu'à luy, ſe voit ruiné depuis long-temps ſans eſperance de ſe pouvoir rétablir, & meſme juſques à preſent il n'a pû rentrer en poſſeſſion de la Ville deſtinée pour ſa reſidence, quoy qu'il ſe ſoit ſoûmis de bonne foy à tout ce que l'Empereur a pû ſouhaiter de ſon obeïſſance.

Quoy que l'Electeur de Baviere ait conſerué ſon indépendance contre les violences de la guerre preſente, il ſe voit neanmoins depuis long-temps obligé à des efforts conſiderables pour la ſubſiſtance des troupes que ſon intereſt & ſa ſeureté le portent à entretenir. Ainſi il aime mieux conſeruer vne onereuſe neutralité pour le ſalut de ſon honneur & de ſes Eſtats, que de s'embarquer dãs vne guerre ruineuſe qui le reduiroit infailliblement dans la meſme dépendance que les autres Princes ſes voiſins.

L'Electeur de Saxe qui s'eſt contenté d'envoyer vn nombre raiſonnable de bõnes troupes à l'armée des Cõfederez,

ayant vû qu'elles periſſoient evidemment par la deſunion des chefs & par la confuſion continuelle, les a retirées fort à propos, quoy que notablement diminuées. Quoy que ce Prince qui eſt naturellement puiſſant, ne ſoit pas entierement ruiné parce qu'il ne s'eſt pas engagé au delà de ſes forces, il a neanmoins lieu de ſe plaindre de ce que ſes troupes qui eſtoient bonnes & bien entretenuës, ont eſté ſi peu ménagées.

La diſpoſition déprorable où ſe trouvent preſentement les Eſtats de Brandebourg, ne fait que trop voir le prejudice que cet Electeur s'eſt fait par ſon engagement à la guerre. Il a perdu la principale partie de ſes meilleures troupes pour venir faire la guerre en Alſace, pendant qu'il oblige les Suedois d'attaquer ſes Etats avec autant de ſuccés que de juſtice, & de ſe vanger de ſon injuſte engagement par la ruine de ſon païs, qui eſtoit déja preſque accablé par les grãds efforts auſquels l'avoit obligé le grand armement qu'il a fait pour le ſervice de l'Empereur. Ses ſujets qui ſouffrent infiniment de cette conduite & de ſon éloignement, ſont dans la der-

niere consternation de se voir exposez aux insultes de leurs ennemis, sans aucuns moyens de se défendre.

L'Electeur Palatin ne s'est pas vû plustost embarqué dans cette guerre qu'il a ressenti les funestes effets de son engagement. Les secours qu'il a receu de l'Empereur & de l'Empire ont plûtost servy à consumer le reste de son païs, par des sejours inutiles, qu'à le secourir effectivement, puis qu'ils n'ont pas défendu ses Etats d'vne ruine si surprenante & si vniuerselle qu'elle fait mesme pitié à ses ennemis.

Les Princes de Brunsvic & de Lunebourg qui sont des plus puissans d'Allemagne, ont encore juste raison de détester cette guerre, ou plustost ceux qui les y ont engagez. Ils ont fait de grands efforts pour seruir effectiuement l'Empereur de leur argent, de leurs meilleures troupes & de leurs personnes mesmes: pour reconnoissance de ces seruices importans ils ont esté eux-mesmes les spectateurs de la déroute de leurs troupes qu'ils ont vû sacrifiées dans les occasions les plus fatigantes & les plus dangereuses; & pour comble de tous ces

malheurs ils se trouvent obligez aprés avoir perdu leurs principales forces, de retourner chez eux pour rasseurer leurs Estats qui sont sur le point d'estre accablez par vne longue & sanglante guerre, qui menace non moins la Basse Saxe que tout le reste de l'Allemagne.

Quoy que le Duc d'Hannover qui est de la mesme Maisõ, ait toûjours persisté avec beaucoup d'honneur & de fermeté dans ses veritables interests, il éprouve neanmoins que la violence de la guerre presente rend la neutralité bien onereuse aux Princes mesme les plus puissans, puis qu'elle les oblige à entretenir des troupes nombreuses & au delà de leurs forces, s'ils se veulent mettre à couvert des insultes que la continuation d'vne guerre injuste autorise tous les jours.

Tous les autres Princes Ecclesiastiques & seculiers se trouvent également accablez, le Duc de Neubourg, l'Evesque de Munster, l'Evesque de Strasbourg, & le Prince Guillaume de Furstemberg son frere.

Le Duc de Neubourd a toûjours vécu dans vn grand respect pour l'Empereur, & d'vne maniere fort retenuë à

l'égard

l'égard de tous les autres Princes de l'Empire, il voit neanmoins son pays entierement ruiné par le passage continuel des armées, & par les quartiers que les troupes de l'Empereur & des Confederez prennent indifferemment dans ses Estats, où elles vivent à leur ordinaire: c'est assez dire pour persuader qu'elles y commettent autant de desordres & d'excés qu'elles pourroient faire dans vn païs ennemy.

Quoy que l'Evesque de Munster ait rendu des services considerables à l'Empereur & à l'Empire, tant dans les guerres d'Hongrie que dans les autres occasions, il a neanmoins vû son païs accablé par le sejour de trois armées dans vn mesme temps, & par les ravages que les troupes de l'Empereur y ont commis pendant qu'elles y ont pris des quartiers, & ce mal s'est étendu jusques à tous les autres Princes ses voisins, comme les Evesques de Paderborn & d'Osnabruc; le premier a eu le déplaisir de voir loger des troupes jusques dans sa residence & dans sa capitale, sans que les plaintes qu'il en a faites à l'Empereur & à l'Empire ayent esté considerées, bien

que l'ambition de ce Prince se termine à cultiver les belles lettres. Vne entreprise de cette nature auroit esté capable de faire soûlever toute l'Allemagne dans vn autre temps, mais les malheurs de la guerre rendent toutes sortes de nouvautez permises.

L'Evesque de Strasbourg pour avoir recherché la protection de la France par des voyes tout-à-fait legitimes, s'est vû & se voit encore aujourd'huy l'objet de toutes les persecutions que la vengeance & l'injustice peuvent inspirer: on luy oste impunément son rang & sa qualité de Prince de l'Empire; on luy ravit tous ses biens; on le condamne par des vains évocatoires, & enfin on bouleverse les loix fondamentales de l'Empire pour rendre sa perte irreparable.

Le Prince Guillaume son frere coupable du mesme crime, a éprouvé & éprouve encore tous les jours des effets d'vne violence bien plus surprenante, puis qu'on ne s'est pas contenté de violer dans sa personne le droit des gens au milieu des conferences de la Paix, & de l'insulter par vn attentat qui a peu d'exemples parmy les Turcs; on le re-

tient encore tous les jours indignement dans vne honteuſe priſon, également ſacrifié aux malheurs de l'injuſtice, de la violence & de la corruption, ſans que les plaintes de toute la Chreſtienté qui s'intereſſe avec raiſon dans ſa liberté, puiſſent ſeulement obtenir le moindre relâche des duretez qu'on luy fait ſouffrir.

Les villes Imperiales dont l'accablement eſt tel qu'elles n'ont preſque plus la force de reſpirer, ne publient que trop l'horreur qu'elles ont pour la continuation de la guerre. La ville de Cologne qui eſt vne des plus grandes, des plus anciennes, & des plus puiſſantes, ne connoiſt plus la liberté que par l'idée des avantages dont elle joüiſſoit auparavant la guerre : on ne s'eſt pas contenté d'en faire vn theatre ſanglant par vne infraction de la foy publique dans vne negotiation où il s'agiſſoit du repos de toute la Chreſtienté : on l'aneantit encore tous les jours par des contributions exceſſives, & enfin aprés avoir reduit tous ſes habitans au deſeſpoir, il y a lieu de craindre de la continuation de ces violences, qu'elle ne ſuccombe ſous

le poids de tant de desordres ausquels on ne voit aucuns remedes.

Francfort dont la belle situation & les prerogatives considerables, sembloient devoir la mettre à couvert des malheurs de la guerre, n'est pas mieux traitée; elle voit son commerce entierement ruiné, ses environs consumez & épuisez pour long-temps, & enfin sa liberté presque également aneantie.

Depuis que Strasbourg a fait vn champ de bataille de l'Alsace, en abandonnant son pont aux Imperiaux, elle a perdu infiniment de ses richesses & de sa liberté, & l'abondance dont elle joüissoit auparavant avec beaucoup de tranquillité; s'est convertie tout d'vn coup dans vne disette & dans vne pauvreté surprenante.

Hambourg quoy que sans contestation la plus riche & la plus florissante, commence déja à souffrir beaucoup, & les troupes nombreuses dont elle se voit environnée de tous costez luy donnent juste sujet d'apprehender de se voir bien-tost reduite au mesme estat que sont presentement les autres.

Pleust à Dieu que toutes ces raisons

tirées d'vne fascheuse experience, ne fussent point si veritables, l'Empire ne se trouveroit pas sur le bord du precipice. Il faut croire qu'il suit les traces des plus puissantes Monarchies de l'Vnivers, qui aprés estre montées au plus haut point de grandeur où la fortune les avoit déterminées, se sont enfin ruinées par leurs propres forces, puis que c'est l'ordinaire de tous les Estats qui vont en décadence, de courir avec precipitation à leur aneantissement : c'est ce qui arrive aujourd'huy à l'Allemagne, qui se trouve accablée au dehors & au dedans par des mouvemens également injustes & mal concertez.

On ne doit plus douter que la continuation de la guerre presente ne soit tout-à fait ruineuse pour l'Empire; il est pareillement facile de faire voir qu'il n'y a que l'Empereur qui en puisse profiter.

Le plus grand progrés que puisse faire vn Prince, est lors qu'il affermit son autorité par des voyes imperceptibles à ceux qu'il veut s'assujettir. Outre que la force ouverte est odieuse & qu'elle irrite les Princes les plus mo-

derez, les portant à tous les moyens que la défenſe naturelle, l'intereſt & l'honneur inſpirent pour repouſſer les injuſtes entrepriſes ; elle eſt encore ſujette aux bizarreries de la fortune, faiſant quelquefois honteuſement échoüer les puiſſances les plus redoutables contre des Princes à qui la foibleſſe donnoit lieu de tout apprehender.

L'Empereur a ſagement jugé que ſi toutes les forces de la Maiſon d'Autriche ou plûtoſt de toute l'Europe qui ſe trouvoient heureuſement vnies dans la perſonne de Charles-Quint, ont effectivement ſuccombé dans les deſſeins qu'il avoit contre la liberté de l'Empire, quoy que les commencemens en paruſſent ſi heureux & ſi ſurprenans que les Princes euſſent lieu de ſe deſeſperer ; Il luy ſeroit impoſſible d'en venir à bout par la force ouverte, dans vn temps où la puiſſance de l'Empire eſtoit montée au plus haut point, & où la moindre nouveauté eſtoit capable de ſoulever tous les Princes, dont l'eſprit eſtoit remply de ſoupçons & de jalouſies contre les projets de la Cour de Vienne.

Il faut donc avoüer que ç'a eſté vn

tour d'une politique consommée, qui a porté le Conseil de Vienne à faire vne guerre insensible à l'Empire, en luy suscitant pour ennemy vne couronne que la bonne intelligence depuis tant d'années avoit fait son support ordinaire. Cette conduite donne moyen à l'Empereur d'affermir sa puissance sur les ruines de l'Allemagne, de hazarder des batailles, & d'entreprendre des conquestes aux dépens de l'Empire.

Sans estre beaucoup éclairé on peut bien juger que les Princes estant entierement ruinez par la continuation de la guerre, il ne leur reste plus ny credit ny forces pour conserver leur independance, & ils ont le déplaisir de voir & de ressentir par vn soudain changement, que la paix qui les faisoit considerer de l'Empereur comme ses Alliez, les reduit tout d'vn coup sous son entiere dépendance par la continuation d'une guerre, à laquelle ils ont bien voulu servir d'instrumens, en relevant la grandeur & l'éclat de la Cour de Vienne par leur propre aneantissement.

On ne peut pas douter qu'vn Prince

accablé ne ſoit obligé de s'attacher à toutes ſortes de partis, & ne pouvant plus rien entreprendre de luy-meſme, il ſe voit malheureuſement contraint à recourir à vne puiſſance conſiderable, ſous la protection de laquelle il traîne les débris de ſa fortune. Les Princes ruinez par leur engagement contre la France, ne s'imaginent pas d'avoir vne reſſource plus naturelle que la grandeur de la Maiſon d'Autriche, qui eſt la cauſe de leur déroute. On ne peut pas nier que ces conjonctures ne ſoient fort favorables à l'affermiſſement de l'autorité de l'Empereur, qui peut aiſément preſcrire à tous les membres de l'Empire des loix convenables au bien & à l'avancement de ſes affaires. Ainſi la Maiſon d'Autriche ſans rien hazarder s'aſſeure inſenſiblement le chemin à la Monarchie ſouveraine de l'Allemagne, voit ſes ordres preciſément executez, ſa puiſſance reverée & étenduë, & diſpoſe enfin à ſon gré des biens & des forces de ce puiſſant Eſtat.

Ces ſuccés animent le Conſeil de Vienne à tel point, qu'il ne croit pas qu'il ſuffiſe à la grandeur de ſes deſſeins

de les voir bornez par la longue étenduë du Danube & du Rhin, il faut encore faire des efforts extraordinaires pour porter les armes de l'Empire jusques dans l'Alsace, hazarder des batailles, entreprendre des conquestes, & enfin répandre de la terreur dans l'esprit de ceux qui se laissent aller à de foibles apparences. Si les troupes de l'Empire ont esté obligées de repasser le Rhin avec peu de gloire, l'Empereur se recompense merveilleusement bien de la perte mediocre qu'il y fait, par la déroute vniverselle de tous les Confederez, que ce desastre reduit generalement à n'avoir plus d'autres mouvemens que ceux qu'ils reçoivent de luy.

Voilà les conquestes réelles & effectives que fait la Maison d'Autriche, pendant que les Princes de l'Empire se ruinent en effet par des esperances imaginaires. Aprés cela on ne doit plus estre surpris si le Conseil de Vienne témoigne si peu de disposition à la paix, dans le temps que toutes les autres puissances de l'Europe semblent la souhaiter ardemment, que

le Roy se relasche de beaucoup de choses que les glorieux succés de ses armes luy accordent si publiquement : mais il aime mieux sacrifier ses interests au repos de la Chrestienté, que de profiter du desordre & de la foiblesse de ses ennemis, par la continuation de la guerre.

Estat present de l'Empereur ou de la Maison d'Autriche en Allemagne.

La Maison d'Autriche est obligée de sa grandeur à la vertu & à la bonne fortune de Rodolphe Comte de Hapsbourg, qui fut éleu & couronné en 1273. depuis ce temps sa puissance patrimoniale s'est fort accruë, elle & la longue possession de l'Empire, feront toûjours preferer les Princes de cette Maison à tous les autres Princes d'Allemagne, n'y en ayant point qui puisse aussi-bien soûtenir l'éclat & la Majesté Imperiale.

Les Estats de l'Empereur sont considerables, puis qu'ils contiennent les Royaumes de Hongrie & de Boheme, les Estats de Silesie, Moravie, Autriche, Stirie, Karintie, Tirol, Karniol,

Croatie, Istrie, & Esclavonie. Dans chaque Province il y a vne Ville principalement destinée pour la décision des affaires & des procés, dont les appellations ressortissent au conseil Aulique. La ville principale d'Hongrie pour la décision des procés est Presbourg ; en Boheme, Prague; en Silesie, Breslau ; en Moravie, Olmulz ; en Autriche, Vienne ; en Stirie, Gratz ; en Karintie, Klagenfort ; en Karniol, Laubak ; en Frioul, Gorz ; en Tirol, Inspruk ; en Istrie, Trieft.

La Hongrie est fort fertile & abondante en toutes choses pour la vie, mais particulierement en vins qui sont fort estimez : Dans la haute Hongrie il y a beaucoup de montagnes où se rencontrent quelques mines d'or, qui pourroient produire davantage à l'Empereur si on prenoit plus de soin pour les entretenir : Dans la basse il y a de belles plaines, avec de bons pasturages arrosez du Danube, qui pourroient estre plus avantageux si les Turcs estoient des voisins avec lesquel on pust entretenir vn commerce plus reglé. Depuis quelques années l'Empereur a fort af-

fermy ſon autorité en Hongrie, qui y eſtoit il n'y a pas long-temps reduite à des bornes fort legitimes, quoy qu'il y ait toûjours des rebelles & des mécontens dans ce Royaume; neanmoins ayant perdu leurs chefs les plus conſiderables, on ne voit pas qu'ils ſoient en eſtat de faire & de ſoûtenir de grandes entrepriſes.

La Boheme, la Moravie & la Sileſie ſont ordinairement jointes enſemble, elles contiennent vne étenduë aſſez conſiderable; le pays en eſt aſſez fertile & meſme peuplé en beaucoup d'endroits: le pretexte de la Religion a donné lieu à beaucoup de violences qui ont eſté commiſes dans ces Eſtats, & les Proteſtans s'y ſont vûs fort perſecutez; cette conduite en a obligé vne grande partie à deſerter; les mécontentemens n'y ſont pas encore tout-à-fait bien appaiſez, & on a raiſon d'y craindre des revolutions.

Sous le nom de Provinces hereditaires, on entendoit autrefois les Eſtats d'Autriche, Styrie, Karinthie, &c. mais aujourd'huy on y peut comprendre toute l'Allemagne, puis que l'Empire eſt

effectivement hereditaire à la Maiſon d'Autriche, & que l'élection eſt plûtoſt vne formalité pour conſerver les privileges des Electeurs qu'vne veritable aſſemblée pour élire l'Empereur. Les Eſtats d'Autriche ſont fort chargez d'impoſts, & leur abondance n'en fait pas les ſujets beaucoup plus riches.

Privileges & revenus de l'Empire.

Il n'a pas eſté difficile à la Maiſon d'Autriche qui ſe trouve depuis ſi long-temps la ſouveraine diſpenſatrice des graces, d'affermir ſa grandeur par des privileges éclatans. Charles Quint a commencé cette conduite qui a eſté ſuivie avec beaucoup de ſoin par ſes ſucceſſeur: Les Archiducs d'Autriche pretendent de grandes preéminences dans les aſſemblées des Eſtats, & ils ſoûtiennent ces pretentions par de beaux privileges. L'Archiduc d'Autriche eſt Conſeiller né de l'Empereur, & on ne peut regler aucune affaire d'importance ſans luy en demander ſon avis. Les Eſtats d'Autriche ne reconnoiſſent l'Empire que pour les grandes contributions qu'il en tirent dans la guerre

contre le Turc. L'Archiduc d'Autriche n'eſt pas obligé de demander l'inveſtiture de ſes Eſtats hors de chez luy, il peut recevoir tout les bannis de l'Empire à condition neanmoins de leur faire faire leurs procés ; il peut faire des Gentilshomme, des Barons, & meſme des Comtes, ce qui eſt reſervé à l'Empereur dans l'aſſemblée des Eſtats ; ceux d'Autriche paſſent aux femmes & s'il n'y en a point, le dernier poſſeſſeur en pourra diſpoſer comme bon luy ſemblera.

Les revenus de l'Empereur ſont ou ordinaires ou extraordinaires. Les ordinaires ne peuvent gueres paſſer plus de 25. millions de livres, quoy que ceux d'Hongrie & de Boheme ſemblent augmentez depuis quelque temps. Le Royaume de Boheme avec les provinces de Moravie & de Sileſie peut monter à douze ou treize millions au plus, dont vne bonne partie ſe paye en blez vins, avoines, & autres denrées. Cette raiſon fait qu'vne partie des Officiers de l'Empereur, tant d'épée que de robe, n'eſt payée qu'en blez & en vins. Les revenus d'Autriche & des autres Provin-

ces dépendantes, peuvent aller à ſix million; ceux d'Hongrie peuvent bien valoir autant.

Les revenus extraordinaires montent preſque auſſi haut que les ordinaires : on les exige ſous pretexte de guerre, d'Ambaſſade, ou de mariage ; vne bonne partie de ces revenus ſe conſume dans l'aſſemblée des Eſtats où on les regle : cette conduite eſt aſſeurément nuiſible aux affaires de la Maiſon d'Autriche, qui a beſoin d'vn revenu fixe & reglé pour l'exécution de ſes grands deſſeins, & pour ſoûtenir la Majeſté Imperiale. Ces ſortes d'aſſemblées ſont encore incommode à cauſe de la lenteur avec laquelle on y fait les affaires.

Miniſtres & autres principaux Officiers de l'Empereur.

La diſgrace du Prince de Lobkovitz ſurvenuë depuis quelque temps a cauſé du changement dans la maniere de traitter les affaires, & dans les projets ſur leſquels on avoit travaillé. Ce Prince a gouverné depuis pluſieurs ennées avec beaucoup d'autorité, mais

depuis peu, soit par la mauvaise fortune, soit par la puissance de ses ennemis il se trouve décheu des bonne graces de l'Empereur. Vn des principaux points de son affaire consiste dans les intelligence qu'on l'accuse d'avoir eu avec la France, mais jusque à present on ne voit pas qu'il ait esté convaincu. Il estoit Grand Maistre de la Maison de l'Empereur qui est l'employ ordinaire des favoris.

Les affaires de la guerre estant presentement les plus importantes de la Cour de viennent, le Comte Montecuculli qui est President du Conseil de guerre, & Generalissime des armées de l'Emperenr y est en grande consideration : la haute estime que son Maistre a conceu de sa conduite tant dans les affaries de la guerre que dans celles de la paix, luy donne beaucoup d'autorité, & en effet il est judicieux, penetrant, & a beaucoup d'experience. Il n'est pas d'vne santé bien robuste & bien asseurée : les Italiens profitent sagement de sa faveur, & on les voit à la Cour de Vienne dans des postes également avantageux dans les affaires de la guerre & dans

dans celles de la paix. Le Marquis de Grana, le Prince Pio, le Comte Caprara, & quantité d'autres prouvent assez cette verité. Quelque estime que puissent avoir les Allemands pour la prudence des Italiens, ils ne peuvent neanmoins voir sans vne extrême jalousie ces étranger qui bâtissent leur fortune chez eux & à leurs dépens. Les Italiens ne se rebuttent pas pour cela, & réüssissent presque tous les jours dans leurs desseins; tout cecy se passe assez tranquillement, & excepté quelques petites paroles qu'on entend dans les repas on ne voit aucune aigreur dans les deux partis.

Le Chancelier Hoxer a les affaires d'Estat en main. Ce Ministre est entreprenant, & ne se rebutte pas aisément pour le travail: il est intelligent & actif: il se mesle également des affaires du dehors & de celles du dedans: il negotie avec les Ministres des Princes étrangers, & il prend enfin presque connoissance de toutes choses. Il paroist attaché aux interests d'Espagne. Il y a encore d'autres gens de qualité & de merite, comme les Comtes de Schua

zembourg & de Koniſek.

Les Eſpagnols depuis quelques années s'eſtant imaginez qu'il y alloit abſolument de leur ſalut de s'vnir étroitement avec l'Empereur, la convenance des intereſts, & la conjoncture des affaires ont donné beaucoup d'avantage à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne dans cette Cour, & on y a vû inſenſiblement ce Miniſtre avoir part aux affaires les plus importantes. Quand bien meſme les Princes d'Allemagne ne ſeroient pas perſuadez par l'experience, qu'il doivent attendre peu de ſecours de l'Empereur tant que les Eſpagnols ſeront foibles dans le Pays-bas, cette étroite alliance de l'Eſpagne avec l'Empereur ſeroit capable de les en convaincre.

Les partiſans de la Maiſon d'Autriche la flatent de pluſieurs pretentions, mais comme elles ſont ou vieilles ou peu fondées, il ſeroit inutile de les repeter.

Tout le monde eſtant bien informé de la Genealogie de l'Empereur, il ſuffira de dire que Ferdinand II. mort en 1637. laiſſa deux enfans,

FERDINAND III. a eu deux Princes & trois Princesses. L'aisné estoit	Et
FERDINAND IV. couronné Roy des Romains du vivant de son pere mort en 1654. & le second est	LEOPOLD Archiduc d'Inspruk laissa trois Princes & deux Princesses,
IGNACE LEOPOLD d'Autriche Empereur d'aujourd'huy. Il a trois sœur, dont l'aisnée est Reine regente	FERDINAND,
d'Espagne, la seconde est veuve du feu Roy de Pologne, la troisiéme n'est pas encore mariée.	CHARLES IOSEPH,
	FRANÇOIS SIGISMOND.
	l'Imperatrice d'apresent née ne 1656. est sortie de l'aisnée de ces trois Princes.

Leopold d'Autriche est le nom de l'Empereur d'aujourd'huy. Ce Prince est dans sa trente-septiéme année. Il est peu robuste, comme ont esté plusieurs Princes de sa maison : il a de bonnes qualitez, il est devot & naturellement bienfaisant : il n'aime pas les Protestans, & leur fait souvent la guerre en Boheme & en Hongrie : il ne consent pas de bon cœur aux resolutions violentes & cruelles, quoy qu'il se soit passé des executions assez remarquables depuis quelque temps à Vienne. Ce Prince est plus éclairé & mieux entendu dans les affaires que quelques-vns n'ont cru ; depuis quelque temps ils témoigne s'y appliquer tout-à-fait, & on

peut dire qu'il eſt également ſage & heureux puis qu'il ſe voit ſur le point de triompher aiſément & ſans rien hazarder, de la grandeur & des precautions de toute l'Allemagne & qu'il fait ce que ſes anceſtres n'ont pû executer avec des efforts extraordinaires, & des armées formidables.

Eſtat des Electeurs en general.

Soit dans les aſſemblées des Eſtats, ſoit dans les autres affaires de l'Empire, les Electeurs ont toûjours eſté enviſagez des autres membres comme ceux qui y donnent la derniere fin: leurs preéminences & leurs puiſſances les font reſpecter des autres comme l'écueil ordinaire de la Majeſté Imperiale. Ce n'eſt pas que tous ces avantages ne ſouffrent beaucoup par les conjonctures de la guerre preſente, puis que la Diete pretend aujourd'huy les obliger a des engagemens manifeſtemẽt oppoſez à leurs intereſts & à leur indépendance; & on voit qu'eux qui eſtoient comme les Dieux tutelaires de la liberté Germanique, ſont reduits à la condition des autres membres, puis que pluſieurs

d'entre eux ont contribué par leur exemple & par leur propre abaissement à l'établissement d'vne maxime également funeste & dangereuse à tous les autres Princes de l'Empire.

Le Traité de Munster, en portant la souveraineté des Electeurs jusques au plus haut point où ils la pouvoient souhaiter, semble en mesme temps avoir donné lieu à la suite des affaires que nous voyons aujourd'huy, puis que les Electeurs aussi bien que les autres Princes ont crû que c'estoit vne loy fondamentale qui ne pouvoit estre aneantie, que par le boulversement de la grandeur & de la liberté de l'Empire. Ils se sont imaginez enfin que leur indépendance qui semb oit si solidement affermie, ne pouvoit recevoir aucune atteinte.

La seureté ou la stabilité que ces Princes se sont figurée au mi ieu de l'abondance & de la paix, les a portez à se relascher des precautions continuelles dans lesquelles la memoire de leurs dangers precedens les avoit fait vivre auparavant; & la fausse opinion qu'ils ont conceuë que la Maison d Autriche

devoit estre rebuté apres tant d'efforts également ruineux & inutiles, sont les veritables causes des malheureuses d'émarches où ils se trouvent presentement embarrassez; & ainsi ce qui avoit esté impossible aux soins : aux violences, & aux artifices de plus d'vn siecle, s'execute insensiblement par le pretexte de la défense de l'Empire, qui est veritablement attaqué, non pas par les forces de la France, comme on le veut persuader, mais par les siennes propres.

L'origine de l'établissement le plus certain des Electeurs se rapporte à la Bulle d'or que les Allemands regardent comme la loy fondamentale de leur Empire, dont l'Empereur Charles IV. fut l'auteur l'an 1356. & reduisit les Electeurs au nombres de sept: mais le Traité de Munster en a crée vn huitiéme, ce n'est pas dans cet article seul que la bulle d'or se trouve violée.

Le pere de l'Electeur Palatin d'aujourd'huy s'estant malheureusement engagé dans les factions de la couronne de Boheme, perdit effectivement aprés la bataille de Prague son nouveau Royaume avec ses Estats hereditaires,

& meſme le titre d'Electeur que Ferdinand II. donna à Maximilien de Baviere avec le haut Palatinat : Les Princes protecteurs de l'Electeur Palatin d'aujourd'huy ne voulurent point conſentir aux Traitez de Veſtphalie qu'il ne fuſt rétably au meſme eſtat qu'il eſtoit avant la guerre de Boheme. L'Empereur croyoit qu'il y alloit de ſon honneur & de ſon intereſt de proteger le Bavarois. Le temperament pour le bien de la paix fut qu'on crea vn huitiéme Electeur, ainſi le Duc de Baviere retint avec le titre d'Electeur le nouvel Eſtat qu'il avoit acquis. Il eſt difficile de prouver que la Maiſon Palatine ait oublié vn démembrement ſi conſiderable, & on ne doit pas neanmoins croire que l'Electeur Palatin ſe ſoit engagé à la guerre dans la veuë de ce recouvrement, quoy que quelques-vns ſe le ſoient imaginé. L'Electeur Palatin a encore vn autre ſujet de meſintelligence avec celuy de Baviere, qui n'eſt qu'vne ſuite des broüilleries precedétes. le premier pretend que la qualité de Vicaire pendant la vacance de l'Empire luy a eſté renduë au meſme temps qu'il

a esté rétably au nombre des Electeurs: le second soûtient qu'ayant succedé au titre de premier Electeur, il doit aussi succeder a celuy de Vicaire de l'Empire, & assure en avoir pris possession dans la derniere Election de l'Empereur. Dans la Maison de Saxe branche Ernestine qui est l'aisnée a à peu prés les mesmes sujets de plaintes contre la brãche Albertine qui est la cadette, dont descend l'Electeur d'apresent; mais la grande disproportion de puissance des Princes de Veimar qui sortent de la branche aisnée fait que cette pretention a peu de fondement.

Quoy que la confirmation du Pape soit necessaire aux Electeurs Ecclesiastiques pour la plusspart de leurs fonctions, elle n'est pas neanmoins necessaire pour assister à l'Election de l'Empereur: leurs Chapitres pendant la vacance du Siege peuvent exercer les fonctions Archiepiscopales, mais non pas les Electorales. Les Electeurs seculiers qui se trouvent mineurs dans le temps de l'élection, y peuvent assister accompagnez de leurs tuteurs qui sont ordinairemẽt leurs plus proches parens.

Cet

Cet incidét a autrefois causé de fâcheuſes diviſion entre les Maiſons de Neubourg & de Deux-Ponts à l'élection de l'Empereur Matthias, Frederic V. Electeur Palatin eſtant encore mineur. Les Electeurs Eccleſiaſtiques viennent à l'Electorat par la voye de leur Chapitres.

Eſtat preſent de l'Electorat de Mayence.

Frederic Lothaire de Meternik eſt aujourd'huy Electeur de Mayence. Ce Prince eſt venu à cette dignité par le moyen du feu Electeur nommé Schendeborn, qui le fit agréer de ſon vivant pour ſon Coadjuteur, n'eſtant pour lors qu'Eveſque de Spire.

Cet Electeur eſt honneſte homme & naturellement bienfaiſant, ennemy mortel des violences & des injuſtices: il eſt judicieux & ne s'éloigne pas aiſément de ſes veritables intereſts; ſon peu de ſanté qui le rend ſujet à de grandes & de frequentes maladies donne lieu à des brigues & à des cabales qui ſe font actuellement dans ſon Chapitre; le grand Treſorier qui porte ſon meſme

nom paroiſt avoir bonne part à l'Electorat aprés ſa mort, & il pourroit bien meſme eſtre ſon Coadjuteur. Le Chancelier Merz a la principale direction des affaires dans cette Cour. Ce Miniſtre ne manque n'y de lumiere ny de fidelité, ſa conduite dans vn temps auſſi difficile eſt fort loüable.

L'Electeur de Mayence precede tous les autres, & eſt Archichancelier de l'Empire pour l'Allemagne. Cette dignité eſt purement élective & dépendante du Chapitre qui conſiſte en 24. Chanoines qui ont voix, & s'appellent ordinairement Capitulaires. Il y en a d'autres qui n'ont ny voix ny revenus, quoy qu'ils ayent fait les preuves ordinaires de Nobleſſe, ils peuvent neanmoins ſucceder aux autres : la couſtume du pays n'y admet que des Gentilshommes aprés des preuves de ſeize dégrez.

Ce Prince outre l'Eveſché de Vormes vni à l'Electorat de Mayence, poſſede celuy de Spire qui eſt ſitué dans le milieu du Palatinat ; l'étenduë & le revenu en ſont preſque également limitez. Son pays eſt fertile en blé & en

vin, mais la guerre presente l'a fort ruiné, & le ruine encore tous les jours. Cet Electeur a vn vieux démeslé avec l'Electeur Palatin, qui semble se devoir renouveller bien tost. Mayence estoit autrefois vne ville Imperiale, mais elle est décheuë de ses privileges par l'assassinat d'Arnoul de Zellenoven son Archevesque. Les Estats de cet Archevesché consistent en 25. Bailliages, dont les revenus dans les bons temps peuvent aller à six cens mille écus par an. La seule ville de Mayence fait vne bonne partie des richesses de l'Electeur. Sa belle situation au conflans du Rhin & du Mein, les impostes qui s'y levent sur tous les batteaux qui y passent & sont obligez d'y décharger, & son Pont de batteaux sur le Rhin la rendent considerable. Il y a encore des fortifications qui ont cousté bien cher & ne sont gueres vtiles à cause du voisinage des montagnes qui en rendent l'approche tout-à-fait facile. Cet Electeur a quelques places pour couvrir sa capitale qui sont Hőkst, & Kőnigstein. Erfort est encore vn poste important pour

ſa ſituation au milieu de la Thuringe : cette ville eſt grãde & ſoûtenuë de deux citadelles. Le pays de l'Electeur de Mayence eſt arrosé de pluſieurs rivieres navigables qui ſont le Tauber, le Mein, le Nekre & le Rhin.

Eſtat preſent de l'Electeur de Treves.

Charles-Gaſpard de Leyen eſt le nom de l'Electeur d'aujourd'huy. Ce Prince qui auparavant la guerre s'attachoit entierement à gouverner tranquillement ſes Eſtats, reſſent preſentement le déplaiſir de ſon engagement, puis qu'il ſe trouve dépoüillé de ſa Reſidence & de la meilleure partie de ſon païs: il aime naturellement la paix, & on l'a aſſeurément ſurpris en le portant contre ſon inclination à vne guerre qui luy couſte ſi cher.

Cet Electeur eſt Archichancelier de l'Empire pour la France ; les pretentions qu'ont eu autrefois les Empereurs ſur le Royaume d'Arles, ont donné lieu à la creation de cette dignité. Le Chapitre de Treves ſuit la couſtume de celuy de Mayence, & n'admet que des

Gentils-hommes rarement des Comtes, & difficilement des Princes : il consiſte en ſeize Chanoines capitulaires.

L'Archeveſché de Treves eſt compoſé de 24. Bailliages, dont les revenus tant ordinaires qu'extraordinaires peuvent monter dans le bon temps à onze cens mille livres : le pays eſt petit & contient peu de places conſiderables, qui ſont Treves, Coblens & Ermſtein. Treves eſt ſituée ſur la Moſelle, ville aſſez grande mais peu forte : le Roy en eſt juſques à preſent le maiſtre ſans que les grandes armées de l'Empire ayent osé l'aſſieger. Il y a peu de places en Allemagne ſi fortes que Coblens & Ermſtein, la ſituation avantageuſe où elles ſe trouvent ſur le conflant du Rhein & de la Moſelle en rend le ſiege difficile : elles ſervent preſentement de reſidence ordinaire à l'Electeur qui n'en eſt pas tout-à-fait le maiſtre. Le Pont de batteaux ſemble neceſſaire pour la communication de ces deux places.

Depuis que les malheurs de la guerre ont entierement ruiné l'Electorat de Treves ; il n'y a plus aucune marque du gouvernement œconomique qui y

fleuriſſoit pendant la paix. Cet accident rend les ſoins & les lumieres des Miniſtres qui gouvernoient auparavant, preſque abſolument inutiles. Ceux qui avoient la principale part dans la conduite des affaires, eſtoient le Grand Prevoſt frere de l'Electeur, le Grand Doyen Borsbek, & Burkman. Ces meſmes deſordres traverſent encore infiniment les eſperances de ceux qui aſpiroient à la qualité de Coadjuteur, & on voit evidemment que les cabales qu'on pourroit faire pour ce ſujet dépendent des evenemens de la guerre. Cette puiſſante raiſon rompt les meſures des plus empreſſez, & ſuſpend tout-à-fait les eſperances des plus moderez, qui dans vne ſi grande incertitude ne s'imaginent pouvoir trouver aucun party ſolide ſur lequel ils ſe puiſſent fixer.

Eſtat preſent de l'Electorat de Cologne.

Ferdinand-Guillaume de Baviere eſt le nom de l'Electeur d'aujourd'huy. Ce Prince ne hait rien tant que les embarras & les tumultes de la guerre: les occupation les plus éclatantes ne luy

plaisent pas, & son ambition aboutit evidemment aux douceurs du repos & de la solitude. On ne voit pas qu'il soit attaché à l'interest, & on remarque dans ses actions beaucoup de disposition à faires du bien aux gens de merite. Ce Prince a le malheur de voir ses plus fidelles amis éloignez par la violence de la guerre, & dans la grande agitation où il se trouve il semble qu'il ne puisse rencontrer sa satisfaction dans quelque lieu qu'il la puisse chercher.

L'Electeur de Cologne est le dernier des Ecclesiastiques, & Archichancelier de l'Empire pour l'Italie. La Majesté Imperiale n'y estant plus reverée, cette charge aussi bien que celle de l'Electeur de Treves n'est plus rien. De tous les Chapitres d'Allemagne celuy de Cologne est sans contestation le plus consiberable. Il est composé de 24. Chanoines qui sont tous Princes, ou pour le moins Comtes, les simples Gentilshommes en sont exclus.

Il n'y a presque plus aucune forme de gouvernement reglé dans les Estats de Cologne, & tout y retentit des desordres qu'y commettent tous les jours

les trouppes des Confederez, qui depuis le commencement de cette guerre ſont en poſſeſſion d'y prendre des quartiers. La confuſion preſente qui eſt dans ce pays cõtribuë à en faire vn theatre de violences & d'injuſtice, & ſacrifie continuellement les triſtes reſtes de ces pauvres ſujets à l'avidité de pluſieurs ſangſuës qui élevent leur fortune ſur la ruine d'vn nombre infiny de miſerables. Il n'y a aucun remede à tous ces maux, & il n'eſt pas au pouvoir de l'Electeur de les arreſter.

On ne peut rien déterminer preſentement ſur les revenus de l'Electorat de Cologne, parce que tout ce qu'il y a de plus réel & de plus effectif ſe trouve abſorbé par vn boulverſement vniverſel, & l'Electeur meſme a encore le déplaiſir de ſe voir obligé à des contributions & à des troupes, dans le meſme temps qu'il voit la deſolation dans ſon pays qui dure depuis long-temps. Ses principales villes ſont Bonn, Andernak, Nuiz, & Kaiſervert. Il a encore outre cela les Eveſchez de Liege & d'Hildeſheim, avec l'Abbaye de Bergteſgaden dans les Eſtats de Baviere. Les revenus

de tout ce pays bien administrez & dans vn bon temps approchent de six cens mille écus. Les Echevefchez de Liege & de Hildesheim ſont preſque auſſi ruinez que le pays de Cologne.

L'Electeur a des pretentions ſur la ville de Cologne, mais le temps n'eſt pas favorable pour les faire valoir. La Ville eſt puiſſante par la conſideration de ceux qui pourroient prendre part dans ſa défenſe : elle a des privileges de plus de deux cens ans, & l'Electeur meſme eſt tout-à-fait épuisé.

Il n'y a pas lieu d'eſtre ſurpris que le Cardinal de Baden qui éclate par les graces de la maiſon d'Autriche, profite heureuſement de la conjoncture preſente des affaires pour établir ſa reputation dans les Chapitres de Cologne & de Liege. Il juge aſſez bien que la grande puiſſance de l'Empereur dans l'Empire luy ſert d'vn ſolide appuy pour luy aſſeurer ces deux belles dignitez : cette conduite fait croire que cette Eminence y a grand'part, puis qu'il importe extrêmement au Conſeil de Vienne de ne voir dans des poſtes de conſequence que des Princes qui puiſſent concourir à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

On peut remarquer en passant que tant les Electeurs que les autres Princes Ecclesiastiques, ont imité depuis quelques année les maximes de la Cour de Rome, puis que les biens de l'Eglise servent à plusieurs pour l'assistance de leurs parens.

Estat present de la Maison de Baviere.

Maximilien de Baviere pere de l'Electeur d'aujourd'huy ; sceut parfaitement bien profiter de la mauvaise fortune du Comte Palatin. Il y gagna le haut Palatinat, avec le titre de premier Electeur seculier ; & conserva l'vn & l'autre nonobstant les clameurs des Suedois & des Anglois au Traité de Munster

Les Estats de Baviere sont beaux, d'vne étenduë considerable, & arrosez de belles rivieres qui se vont perdre dans le Danube. La Noblesse & les payſans n'y sont pas les plus riches d'Allemagne. Ce n'est pas que presentement tout les autres pays semblent bien plus appauvris par les malheurs de la guerre. Le commerce y est fort limité ; cette raison fait que l'argent n'y est pas si commun que dans les autres endroits.

Munik eſt la reſidence ordinaire de l'Electeur. Cette Ville eſt ornée du plus beau chaſteau d'allemagne. Amberg eſt la principale du haut Palatinat. Ses places les plus fortes ſont Landshut, Ingolſtad ſituée ſur le Danube, Donavert & Vberlingen. Les revenus de cet Electeur peuvent monter à quatre millions de livres. Sa Cour eſt bien reglée, en partie à l'Allemande, en partie à l'Italienne, à cauſe de l'Electrice qui eſt ſœur du Duc de Savoye.

Genealogie de Baviere.

La Maiſon Palatine eſt ordinairement divisée en deux branches, ſçavoir la Rodolphine dont deſcend l'Electeur Palatin, & la Guillemine dont ſort celuy de Baviere.

Cette ſeconde branche a eſté divisée dans ces commencemens en trois autres, ſçavoir Ingolſtard, Landshut, & Munik. La premiere eſt manquée en 1447. La ſeconde en 1502. La troiſiéme ſubſiſte aujourd'huy.

Iean de Munik, mort en 1397. laiſſa
Guillaume, mort en 1436. laiſſa
Erneſt, mort en 1428. laiſſa

Albert le Debonnaire, mort en 1460. laiſſant trois enfans,

Iean, Sigiſmond, & Albert. Les deux prémiers gouvernerent enſemble & moururent ſans eſtre mariez. Le premier en 1473. Le ſecond en 1491. Albert le troiſiéme, mort en 1505. laiſſa

Guillaume mort en 1518. laiſſa

Albert né en 1528. mort en 1579. laiſſant deux enfans.

GVILLAVME né en 1548. mort en 1626. laiſſa trois enfans.	ERNEST Electeur de Cologne & Eveſque de Liege.

MAXIMILIEN né en 1573. mort en 1651. a laiſſé deux enfans.	FERDINAND Electeur de Cologne, mort en 1650.	Et ALBERT mort en 1660. a laiſſé deux enfans.

FERDINAND Marie, né en 1636. éleve preſẽtement vn Prince & vne Princeſſe.	Et PHILIPPE MAXIMILIEN, a épouſé vne Princeſſe de la Maiſon de Bouïllon, dont il a des enfans.	FERDINAND GVILLAVME Electeur de Cologne, vivant preſentement né en 1621.	Et MAXIMILIEN Eveſque de Friſſingen qui eſt vn Eveſché & Principauté au milieu des Eſtats de Baviere.

Ferdinand Marie Electeur de Baviere d'aujourd'huy, eſt vn Prince fort

moderé : il parle peu, & n'aime pas naturellement l'embarras des affaires : il eſt judicieux & bien inſtruit de ſes intereſts ; & il y a lieu de loüer ſa conduite & ſa fermeté qui le porte à ſoûtenir ſon indepandance avec honneur dans vn temp auquel tous les autres Princes forgent eux meſmes les fers de leur ſervitude. L'Electrice ſœur du Duc de Savoye, eſt vne Princeſſe d'eſprit & qui a du credit dans cette Cour. Le frere de l'Electeur qui eſt vn Prince de bon ſens, parle peu auſſi Depuis la mort du Prince de Furſtemberg on ne voit pas qu'il y ait encore de miniſtre deſtiné expreſſément pour occuper ſa place.

Eſtat preſent de la Maiſon de Saxe.

Il y a des Princes en Allemagne qui ont des Eſtats plus vaſtes & plus étendus que ceux de cette maiſon : mais il n'y en point qui en ait de plus conſiderables, par la quantité de la Nobleſſe des belles Villes, des places fortes, & du peuple. Ce pays eſt abondant en beaucoup de choſes, & la juſtice y eſt mieux adminiſtrée qu'en aucun autre

endroit de l'Allemagne, selon la coûtume ou le droit particulier de Saxe, sans appel à la Chambre Imperiale de Spire ou au Conseil Aulique de l'Empereur. Les revenus tant ordinaires qu'extraordinaires de cette Maison, montent à prés de huit millions de liv. qui sont assez bien employez au bien des affaires de l'Electeur & à l'entretien de sa Cour.

Les Estats de cette Maison sont situez au milieu de l'Allemagne, dans le voisinage du Royaume de Boheme & des Estats de Brandebourg. La ville de Dresde est la residence ordinaire de l'Electeur. La situation de cette Ville sur l'Elbe est assez avantageuse. Konigstein qui n'en est pas éloignée est vne place forte, située sur le haut d'vne montagne. Vittemberg est encore vne ville d'importance. Leipsic est vne ville riche & marchande, gardée par vne citadelle. Fridberg est encore vne Ville assez grande, destinée pour la sepulture des Electeurs. Par le Traité de Vestphalie il y a encore quatre Bailliages sequestrez de l'Archevesché de Magdebourg.

Cette Maison a l'avantage d'avoir

pris party dans la guerre presente de telle sorte qu'il luy reste toûjours le moyen de conserver son indépendance & sa grandeur ordinaire. On ne voit pas qu'elle ait dégarny ses places les plus importantes pour former vne armée considerable pour le service de l'Empereur ; & on ne peut pas dire qu'elle ait fait des efforts au delà de ses forces, & qu'elle ait porté ses sujets à la mendicité & au desespoir, par les exactions & par des duretez également peu judicieuses & tyranniques : elle s'est contentée de témoigner sa bonne volonté à la Maison d'Autriche, par vn armement raisonnable, & s'estant apperceuë qu'on faisoit perir évidemment ses troupes quoy qu'elles fussent tres-bonnes & tres-bien entretenuës, elle a jugé que l'Empire, & tous les plus puissans Princes d'Allemagne estoient bien plus effectivement attaquez que la France, à qui on faisoit vne querelle injuste sous le pretexte de la défense de la liberté commune. C'est dans cette veuë qu'elles a rappellé ses trouppes avant qu'elles fussent entierement ruinées ; & il est a croire que le Conseil de Vien-

ne n'en tirera que des ſecours tres-modiques, dans vn temps où l'Electeur de Saxe voit la guerre ſur le point d'eſtre cruellement allumée chez ſes voiſins ; puis que pendant qu'il voyoit ſes Eſtats aſſeurez & éloignez de ces malheurs & de ces deſordres, les troupes qu'il a envoyées à l'armée des confederez n'ont preſque pas excedé le nombre de douze cens hommes.

Genealogie de la Maiſon de Saxe.

L'antiquité de cette maiſon, qui tire ſon origine du fameux Vitikind, eſt aſſez incertaine, juſques à Frederic le Belliqueux, Landgrave de Thuringe & Marquis de Miſnie, qui fut fait l'an 1423. Duc & Electeur de Saxe par l'Empereur Sigiſmond, qui priva ceux de Saxe-Laüimbourg de cette dignité, pour ne luy en avoir pas demandé l'inveſtiture dans le temps preſcrit.

Frederic le Belliqueux laiſſa

Frederic le paiſible né en 1428. mort en 1464. laiſſant de Marguerite ſœur de l'Empereur Frederic troiſiéme.

Branche

Branche Erneſtine.

ERNEST laiſſa
FREDERIC LE SAGE, qui pouvant eſtre Empereur, conſentit à l'Election de Charles-Quint, qui ruina ſa branche 30. ans apres. Sous ce Prince le Lutheraniſme commença en Allemagne ; eſtant mort ſans enfans il laiſſa ſes Eſtats à ſon frere
IEAN LE CONSTANT, mort en 1532. laiſſa
IEAN FREDERIC né en 1503. fait priſonnier & dépoüillé de ſes Eſtats, & de la dignité Electorale, par Charles-Quint en 1547. qui en inveſtit MAVRICE de la meſme Maiſon, mais de la branche puiſnée.
IEAN GVILLAVME ſon troiſiéme fils, fut le ſeul de tous ſes enfans qui ſauva quelque choſe du débris de la fortune de ſon pere, né en 1530. laiſſa deux enfans, qui firent deux branches.

Brãche d'Altembourg.

FREDERIC GVILLAVME de Saxe, Duc d'Altembourg.

Branche de Veimar.

IEAN DE SAXE, Duc de Veimar.

Branche Albertine.

Et
ALBERT LE COVRAGEVX, mort en 1500. laiſſa
HENRY LE DEBONNAIRE, né en 1473. introduiſit la doctrine de Luther, & mourut en 1541. laiſſant
MAVRICE, qui fut Electeur en la place de IEAN FREDERIC, ayant eſté tué dans vn combat cõtre ALBERT, Marquis de Brãdebourg laiſſa l'Electorat & ſes Eſtats à ſõ frere.
AVGVSTE laiſſa trois enfans, les deux premiers moururẽt ſans ſucceſſeurs.
IEAN GEORGE, 3. filsd'Auguſte, né en 1583. mort en 1656. laiſſa quatre enfãs.
IEAN GEORGE Electeur d'aujourd'huy
AVGVSTE, Adminiſtrateur de Magdebourg.
CHRISTIAN, Adminiſtrateur de Mersbourg.
MAVRICE, Adminiſtrateur de Naüebourg.

Suite des branches d'Altembourg & de Veimar.

Branche d'Altembourg.	*Branche de Veimar.*	
	IEAN, Duc de Veimar né en 1570. mort en 1605. laissa quatre enfans, les deux premiers ont fait deux branches, les deux derniers sont morts sans enfans.	
FREDERIC GVILLAVME, né en 1562. mort en 1603. laissa FREDERIC GVILLAVME, mort en enfance ; Les biens de cette brãche sont passez dãs celle de Veimar & de Gottha.	*Branche de Veimar.* GVILLAVME DE VEIMAR né en 1598. mort en 1662. a laissé trois Princes, qui sont tous vivans.	*Branche de Gottha.* ERNEST DE SAXE, Duc de Gottha, né en 1601. vit encore, & éleve plusieurs enfans.

Iean & Bernard de Veimar sont morts sans enfans, le premier en 1644. le second a esté ce fameux General de l'armée Suedoise, mort en 1639.

Les trois Princes de Veimar se sont accommodez depuis quelques années avec leur oncle le Duc de Gottha, pour la succession des branches d'Altembourg, de Kobourg, & d'Eysenak. Le Duc de Gosta a donné quelque argent à ses neveux qui luy ont cedé tous leurs droits.

Iean George, Electeur de Saxe d'au-

jourd'huy, se trouve dans la conjoncture presente en estat de se faire considerer de tous les autres Princes d'Allemagne. Quoy que les forces & les Estats soient en quelque façon divisez entre les Princes de sa maison, il est toûjours neanmoins puissant par luy-mesme, & par l'vnion de ses parens qui se trouvent obligez de s'attacher à luy comme au chef & au protecteur ordinaire de tous ceux de sa Maison. L'âge de ce Prince passe soixante ans. Ceux qui ont le principal soin des affaires de cette Cour, sont les Barons Orkerad, Enregersdsorf, & Kanne.

L'Electeur a vn fils de son mesme nom, qui a le titre de Prince Electoral, & a épousé vne Princesse de la Maison de Dannemark. Les Estats dépendans de l'Electorat son la haute Saxe, le Marquisat de Misnie, & de la haute Lusace, quelques mines dargent & de fer. L'Electeur a encore outre cela le droit de superiorité sur tous les biens laissez à ses freres par le testament de son pere.

Auguste de Saxe, Administrateur de Magdebourg, ou autrement appellé

le Duc de Hall, a la meilleure partie des terres qui relevent de la Maiſon Electorale en Thuringe, avec trois autres Bailliages. Il a encore pendant ſa vie l'adminiſtration de l'Archeveſché de Magdebourg, qui doit retourner āprés ſa mort à l'Electeur de Brandebourg, comme il a eſté ſpecifié par les Traitez de Veſtphalie. Le titre d'Adminiſtrateur eſt en vſage en Allemagne depuis le temps que les guerre y ont donné moyen à plusieurs Princes proteſtans de s'emparer du bien de l'Egliſe, ſous le nom & ſous le titre d'Adminiſtrateurs. Ce Prince a de bonnes qualitez & s'attache tout-à-fait au chef de ſa maiſon.

Chriſtian Adminiſtrateur de Mersbourg, eſt le ſecond frere de l'Electeur: ce Prince poſſede cinq Bailliages avec la baſſe Luſace.

Maurice eſt le dernier, ce Prince eſt Adminiſtrateur de Naübourg, & poſſede avec les Eſtats de Naübourg & de Zeütz, tous les biens qui dépendent de la Maiſon Electorale dans le Viſland. Tous ces Princes ſont mariez & ont des enfans. La religion dominante dans les Eſtats de Saxe eſt la Lutherienne.

Eſtat de la Maiſon Electorale de Brandebourg.

De tous les Princes d'Allemagne il n'y en a point dont les Eſtats ſoient ſi vaſtes que ceux de cette Maiſon. Ils contiennent la Pruſſe Ducale, le Marquiſat de Brandebourg, les Duchez de Pomeranie & de Cleves, les Principautez de Magdebourg, d'Alberſtad, & de Minden; les Comtez de Ravenſperg & de la Mark.

La juſtice s'adminiſtre dans ces Eſtats ſelon la coûtume particuliere de chaque pays, dont les appellations ſont décidées en dernier reſſort par le Conſeil ſouverain de l'Electeur. Auparavant ſon malheureux engagement à la guerre, ſa Cour eſtoit grande & la plus magnifique d'Allemagne: mais preſentement on y voit vn changement bien different de ce qui paroiſſoit il y a trois ans. Ses revenus ordinaires & extraordinaires dans ce temps pouvoient monter à onze ou douze millions: mais preſentement on ne les peut plus fixer, puis qu'on voit vn

desorde, & vne ruine surprenante dans son pays. Ces malheurs s'augmentent au delà de l'imagination, par le sejour des Suedois, qui y vivent à discretion. Sa Noblesse est plus qu'épuisée par les grandes dépenses ausquelles elle semble obligée; & ce n'est plus presentement qu'il peut faire subsister vne armée de dix mille hommes dans ses terres sans comprendre ses garnisons. La religion pretenduë reformée est la dominante dans ses Estats.

La situation des differens Estats de ce Prince, qui sont éloignez les vns des autres, rompt souvent les mesures à ses ministres, & les oblige à faire ou à rompre plusieurs traitez, dont les consequence ont des suittes dangereuses. Cette conduite porte les Princes à traitter avec beaucoup de precautions avec l'Electeur de Brandebourg; & les differens interests qu'on le voit obligé à ménager avec ses voisins & avec les Princes étrangers, font que ce Prince ne se peut pas veritablement fier sur vne de toutes les alliances qu'il a tant de fois faite, rompuës & renou-

vellées. Cette raiſon avec beaucoup d'autres, qu'il eſt aisé de juger, pourroient bien contribuer à ſon accablement ; & ce ſera vn coup ou de la grande fortune ou de ſes grandes qualitez & de ſes Miniſtres, ſi on ne voit pas vne partie de ſes Eſtats enlevée par la violence de la guerre. On ſçait que c'eſt vne grande machine qui ſe trouve fort ébranlée par la confuſion, par la pauvreté, & par la conſternation.

Ce Prince eſt encore conſiderable, non ſeulement par les ports de mer qu'il a en Pruſſe & en Pomeranie : mais meſme par les places fortes & importantes qu'il a, dont les principales ſont Konisberg, Memel, & Pillau en Pruſſe ; Landsperg, Stargard, & Kolberg en Pomeranie ; Kuſtrain & Francfort ſur l'Oder ; Alberſtad en Haute Saxe, avec pluſieurs autres dans la Baſſe Saxe, dans la Veſtphalie, & le long du Rhin.

Genealogie de la Maiſon de Brãdebourg.

La Genealogie de cette Maiſon ne paroiſt pas bien fixe juſques en 1415. que

l'Empereur Sigiſmond inveſtit des Eſtats, & de l'Electorat de Brandebourg Frederic Burgrave de Nuremberg qui eut trois enfans, les deux premiers n'en eurent point, le troiſiéme qui eſtoit Albert, mourut en 1505. laiſſant

Iean-George qui fut marié deux fois, & laiſſa

Du premier lit.	*Du ſecond.*	
IOACHIN-FREDERIC, mort en 1619. laiſſa pour ſucceſſeur à ſes Eſtats de Pruſſe & de Brandebourg. SIGISMOND né en 1571. mort en 1627. laiſſant. GEORGE-GVILLAVME, mort en 1640. laiſſant. FREDERIC GUILLAVME Electeur d'apreſent, né en 1620.	CHRISTIAN DE KVLMBAK ou BAREYTH, né en 1651. mort en 1655. ARMAND-AVGVSTE, ſon fils, eſt mort devant luy, & a eu pour ſucceſſeur CHRISTIAN ERNEST DE BAREYTH, né en 1644. Ce Prince qui vit preſentement, à épouſé en premieres nopces vne Princeſſe de la Maiſon de Saxe, & en ſecondes vne de la Maiſon de Virtemberg.	IOACHIN-ERNEST d'Anſpak, mort en 1625. laiſſa ALBERT ſon fils, né en 1620. mort en 166.. laiſſant deux Princes, dont le premier s'appelle IEAN FREDERIC né en 1654.

Frederic-Guillaume Electeur de Brandebourg d'apreſent, eſt aſſeurément vn puiſſant Prince, & ſa puiſſance ſeroit infiniment p'us conſiderable ſi ſes Eſtats eſtoient un peu mieux ménagez.

Ce

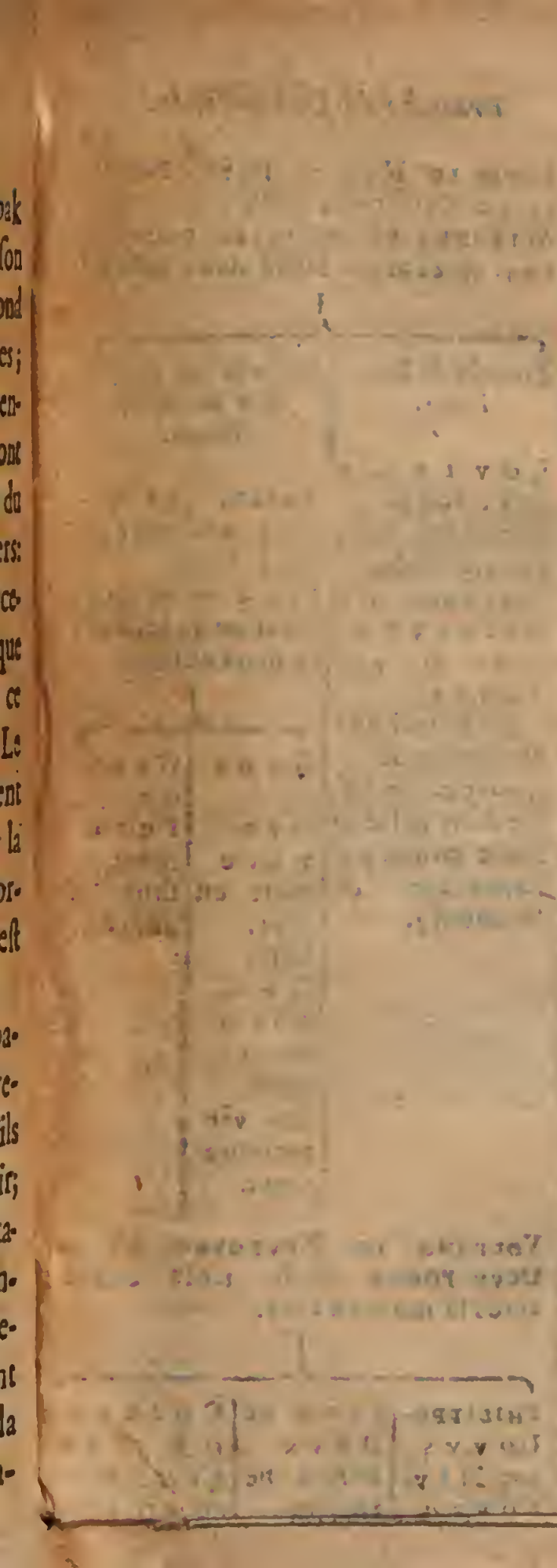
Ce Prince a l'humeur guerriere, & l'harmonie des tambours & des trompettes luy plaiſt. Son engagement à la guerre ne luy a pas eſté moins funeſte qu'à pluſieurs autres Princes d'Allemagne: Il a eu le déplaiſir de voir l'élite de ſes troupes & de ſes forces perir par de grandes & continuelles marches, par pluſieurs neceſſitez, & par la déroute generale de l'armée des Confederez. Son mécontentement s'eſt redoublé par la mort de ſon fils le Prince Electoral, & par les entrepriſes des Suedois qui ſont ſurvenuës en meſme temps. Il faut toute la reſolution & toutes les lumieres d'une grande ame pour reſiſter & pour vaincre toutes ces traverſes à la fois. Quelque puiſſant que puiſſe eſtre ce Prince il a beſoin de toutes les qualitez qui font vn homme accomply, lors qu'il ſe voit une grande guerre ſur les bras; ſes Eſtats épuiſez de forces & d'argent, & ſes ſujets également abbattus par la conſternation & par le deſeſpoir.

Ceux qui ont la principale direction des affaires dans cette Cour ſont le Baron de Suerin & le Secretaire d'Eſtat Meinders: l'vn & l'autre eſt éclairé &

capable de cet employ.

Les Princes de Bareyth & d'Anſpak ſont des cadets appanagez de la Maiſon de Brandebourg, & ſortis d'un ſecond lit: ils ſont deux Branches differentes; le pays du premier eſt aſſez limité, renfermé dans le cercle de Franconie, dont il ſe pretend directeur. La riviere du Mein prend ſa ſource dans ces quartiers: mais comme elle a dans ſes commencemens la forme d'un ruiſſau pluſtoſt que d'une riviere navigable: les Eſtats de ce Prince n'en ſont pas plus ſoulagez. Le peu de commerce qui eſt ordinairement ſuivy du peu de richeſſes, fait que la grandeur de ce Prince eſt peu proportionnée à celle de la Maiſon dont il eſt ſorty.

La puiſſances des Princes d'Anſpak paroiſt encore plus limitée. Ils ont des pretentions ſur la ville de Nuremberg, qu'ils ne ſont pas fort en eſtat de faire valoir; les vns & les autres ſõt obligez de s'attacher aux intereſts de l'Electeur de Brandebourg qui eſt leur chef & leur protecteur ordinaire. Le Prince de Bareyht eſt vn des Generaux nommez par la Diete pour cõmander l'armée de l'Em-



Branche Electorale.

EDERIC DE SPANHEIM & DE SIMEREN, en 1417. mort en 1480. laiſſa

EAN premier mort en 509. laiſſa

AN ſecond, né en 1486. ort en 1561. laiſſa

REDERIC III. mort en 562. laiſſa

Lovis qui embraſſa la Confeſſion d'Ausbourg, mort en 1583. laiſſa

FREDERIC IV. né en 1574. aprés avoir changé de Religion mourut en 1610. laiſſant

FREDERIC V. éleu & couroné Roy de Boheme en 1619. détrôné & dégradé de l'Electorat en 1620. mort en 1632. laiſſant trois enfans.

Branche de Deux-Ponts.

LOVIS LE NOIR DE DEVX-PONTS ET DE VELDENS, laiſſa ALEXANRE né en 1462. mort en 1514. aprés avoir laiſſé deux enfans.

I

Branche de Deux-Ponts.

LOVIS DE DEVX PONTS, né en 1503. mort en 1532. laiſſa VOLFANG DE NEVBOVRG & DE DEVX-PONTS.

La branche de Neubourg ſe trouve entre-laſſée dans celle de Deux-ponts, par l'appanage de Neubourg.

Branche de Luzelſtein ou petite Pierre.

ROBERT DE LVZELSTEIN mort en 1544. laiſſa IEAN né en 1544. mort en 1592. laiſſa deux enfans.

I

GEORGE GVSTAVE mort en 1634. laiſſa LEOPOLD né en 1626.

GEORGE IEAN mort ſans enfans.

it

e-

G ET DE

is enfans

ARLES

e BIR

NFELD

en 156

Suitte de la branche Electorale.

CHARLES-LOVIS Electeur d'aujourd'huy CHARLES Prince Electoral son fils aisné né en 1651. ELIZABETH, CHARLOTTE, Madame la Duchesse d'Orleans.

ROBERT qui est estably en Angleterre n'estant point marié ne fait point de branche.

EDOVARD mort, ayant laissé trois Princesses de la Duchesse de Mantouë, la premiere mariée à Monsieur le Duc d'Anguien la seconde au Duc d'Hanover, la troisiéme au Prince de Solme.

Suitte de la Branche de Neubo

PHILIPPES-LOVIS mort en 16 laissa deux enfans.

I

PHILIPPE-GVILLAVME Duc de Neubourg d'aujourd'huy né en 1615. éleve plusieurs enfans.

AVGVSTE L SVLTZBAK laissa

CHRISTIAN AVGVSTE DE SVLZBAK, qui éleve des enfans.

PHILIPPE DE SVLZBAK.

Suite des branches de Deux-Ponts & de Birkenfeld.

Branche de Deux-Ponts.

IEAN DE DEVX-PONTS mort en 1604. laissa trois enfans.

I

IEAN DE DEVX PONTS né en 1584. mort en 1612. laissa FREDERIC DE DEVX PONTS

FREDERIC CASIMIR DE LANDSPERG mort 1645 Fre Lov en I jour Duc De Le ch La &

IEAN CASIMIR de Suede épousa la fille de Charles IX. Roy de Suede,

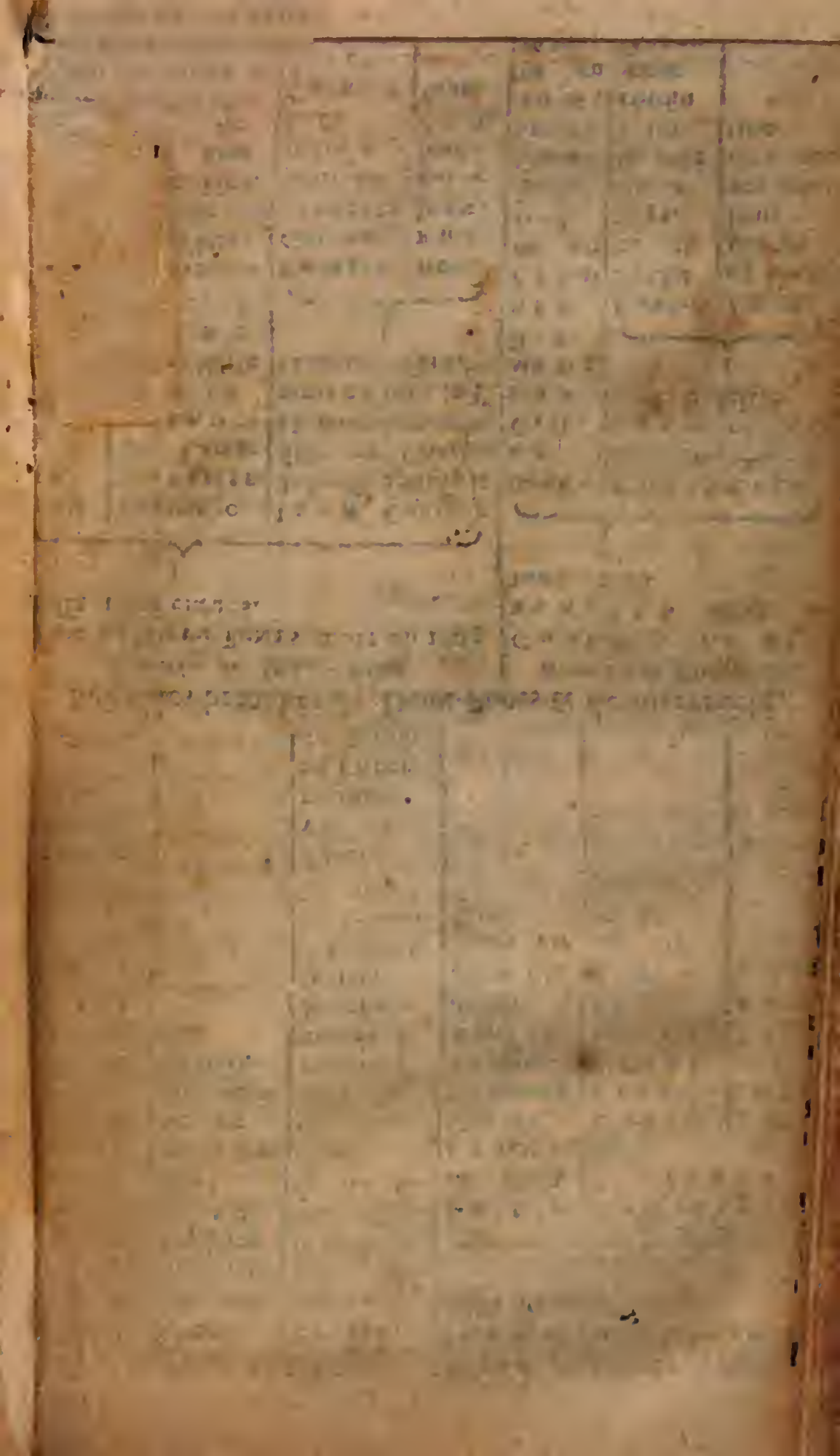
Branche de Birkenferd.

CHARLES DE BIRKENFELD mort en 1600. laissa

I

GEORGE GVIL-

CHRISTIAN DE BIRKENFELD né en ... à laissé



pire, mais quoy qu'il ait rendu tous les ſervices qu'on peut attendre de ſon merite & de ſa naiſſance : on ne voit pas neanmoins qu'il ait fait aucunes fonctions d'un employ qui luy a eſté accordé vniverſellement de tous les Eſtats. Ce doit eſtre vn ſenſible déplaiſir à ce Prince de ſe voir ſi manifeſtement méprisé aprés avoir fait tant d'efforts, & aprés avoir rendu des ſervices effectifs.

Eſtat preſent de la Maiſon Palatine.

Le Bas Palatinat ſe trouvant entierement ruiné par les malheurs de la guerre preſente, la Maiſon Palatine ſe voit fort affoiblie, & il ſemble que le ſiecle où nous ſommes luy ſoit fatal. Le Haut Palatinat en a eſté détaché par les precedentes guerres d'Allemagne, & ce détachement a eſté confirmé par les Traitez de Veſtphalie.

Les Eſtats de cette Maiſon ne ſont pas de grande étenduë, & conſiſtent ſeulement dans dix Bailliages, Heydelberg reſidence ordinaire de l'Electeur, Manheim, Frankendal, & Keiſerloutre

ſont les poſtes les plus importans du Bas Palatinat, dont les revenus bien ménagez & dans vn bon temps peuvent monter à onze cens mille livres, mais preſentement on n'en peut rien dire d'aſſeuré. Le pays eſt auſſi beau & auſſi bon qu'on le puiſſe ſouhaiter : le cours du Nekre & du Rhin en rendent la ſituation fort avantageuſe pour le commerce : les quartiers que l'Ecteur eſt obligé de donner à ſes troupes achevent de ruiner les lieux qui avoient évité le débris de la guerre.

Genealogie de la Maiſon Palatine.

La Genealogie de cette Maiſon eſt ancienne & grande, elle a des Princes établis preſque dans toutes les parties de l'Europe. Tous les Electeurs Palatins juſques à celuy d'aujourd'huy deſcendent d'Othon de Sothiren Comte de Vitelſpak. L'vne & l'autre branche, ſçavoir la Guillelmine & la Rodolphine; la premiere eſt la Bavaroiſe ; la ſeconde eſt la Palatine. Toutes les branches depuis Othon de Vitelſpak ſe terminent à Eſtienne, qui eſtant mort en 1444. laiſſa deux enfans ; ſçavoir.

* *Branche*

Charles-Louis Electeur Palatin d'aujourd'huy eſt vn Prince éclairé, & on doit pluſtoſt attribuer ſon engagement contre la France à vne ſurpriſe qu'au défaut de lumiere & de capacité. Il ſe paſſe chez luy peu d'affaires dont il n'ait la connoiſſance, & il ſe fait inſtruire juſques aux moindres circonſtances. Avant la guerre il tiroit tout ce qu'on pouvoit humainement de ſes Eſtats ſans pouſſer ſes ſujets à bout. Il juge des affaires par luy-meſme, & n'a point de Miniſtres. Sa Cour quoy que petite eſt bien reglée. Il eſtoit le premier Electeur ſeculier avant la guerre de Boheme; depuis le Traité de Munſter il eſt le dernier. Ce Prince eſt vn de ceux qui a le plus juſte ſujet de ſe plaindre de ſe voir abandonné, ou du moins mal ſecouru. Aprés ce qui eſt arriué à cet Electeur, c'eſt en vain que les autres Princes ſe flattent de tirer des grandes aſſiſtances des Confederez, puis qu'il paroiſt que l'Electeur Palatin ſe trouve ruiné, quoy que par ſon credit & par ſes intelligences il ait plus remué l'Empire luy ſeul que n'ont pû faire tous les autres Princes d'Allemagne.

Le Duc de Neubourg qui eſt ſorty de la Maiſon Palatine, eſt vn Prince ſage & éclairé. La ſituation avantageuſe de ſes Eſtats de Iuliers & de Berg le rend conſiderable ; mais les violences de la guerre, les excés, & les ravages des troupes des Confederez ſemblent avoir fait de ſes Eſtats vn objet de pitié & de deſolation. La conduite de ce Prince eſt tout-à-fait loüable, il s'attache toûjours à ſes veritables intereſts avec beaucoup de fermeté & d'honneur ; c'eſt vne des plus veritables raiſons de toutes les perſecutions qu'on luy fait ſouffrir. Ce Prince a pluſieurs enfans qu'il fait élever tres-noblement. Il ſemble que la fortune prenne plaiſir à traverſer ſes bonnes qualitez : il a fait de grandes dépenſes pour appuyer les juſtes pretentions qu'il avoit à la Couronne de Pologne, pour ſon fils aiſné, qui eſt vn digne ſucceſſeur du merite & de la grandeur du pere.

Eſtat des affaires du Roy de Suede en Allemagne.

Le Roy de Suede ſe trouve icy com-

me Prince de l'Empire, & non pas comme Prince ſorty de la Maiſon Palatine par la branche de deux-Ponts.

La Suede qui depuis ſi long-temps fait des effort inuitles pour arreſter le cours d'vne ſi malheureuſe guerre, eſt indignée avec juſte raiſon de voir ſes ſoins mépriſez, & ſa mediation impunément violée par vn attentat inoüy parmy les Chreſtiens. Le Roy de Suede qui eſt vn jeune Prince remply d'vne haute ardeur de ſuivre les traces de ſes anceſtres, témoigne avec juſtice de l'horreur pour vne conduite ſi extraordinaire, & on doit croire que s'il y a quelque choſe au monde capable d'armer l'indignation des Princes de foudres & de tonnerres, ce doit eſtre l'outrage qu'on a fait à ſon honneur dans l'aſſemblée de Cologne, ou il s'agiſſoit du deſtin des plus puiſſantes Monarchies, & du repos de toute la Chreſtienté. Il y va non moins du ſalut de ſes Eſtats que de ſa propre gloire, de ne ſouffrir pas plus long-temps l'audace & la violence triompher injurieuſement de ſa puiſſance & de ſa reputation. Si dans des occaſions

si delicates les moindres imprevoyances passent pour des crimes irremissibles, quelle peine pourra-t-on employer contre vne insulte également odieuse & manifeste ?

Les Suedois font voir que s'ils ont bien sceu conserver leurs Conquestes d'Allemage, ils sçavent encore mieux pratiquer les moyens de les étendre dans les conjonctures favorables, puis qu'ils sont sur le point d'attaquer l'Electeur de Brandebourg dans vn temps auquel toutes les forces de l'Allemagne sont dispersées & comme accablées par tant de confusions.

Le Roy de Suede comme souverain des Estats de Pomeranie, de Bremen, & de Verden a trois voix à la Diete Generale, & comme vn des Princes du Cercle de la basse Saxe il est fort puissant dans les Dietes particulieres de ce Cercle. Les guerres d'Allemagne ont ravi Bremen & Verden à l'Eglise. Le premier estoit vn Archevesché considerable qui a esté reduit par le Traité de Munster en Principauté seculiere. Le second a esté reduit de la mesme façon & par les mesmes raisons que le

premier ; l'vn & l'autre accordé aux Suedois pour les dédommagemens de la guerre qu'ils ont faite en Allemagne l'eſpace de vingt-ans.

Quoy que cette Couronne ne tire pas de grands revenus des Principautez de Bremen & de Verden, elle en fait neanmoins vn bon vſage ; elle y entretient ordinairement de bonnes troupes qu'elle a fort renforcées par les armemens conſiderables qu'elle fait tous les jours. Sa mediation qu'elle a bien ſceu faire valoir dans tous les differends des Princes d'Allemagne, a beaucoup contribué à l'établiſſement de ſes affaires. Bremen eſt vne belle villes ſituée ſur le Vezer. Le commerce n'y eſt pas mauvais, & les habitans n'en ſont pas pauvres ; les Suedois n'en ſont pas encore tout-à-fait les maiſtres, & cette Ville conſerve des privileges dont elle eſt redevable aux Princes de Lunebourg, qui obligerent le Conneſtable Vrangel à vn accommodement dans vn temps auquel elle ne ſe pouvoit plus défendre. Le Roy de Suede eſt plus abſolu dans Verden ; mais comme la ville & les dépendances n'en ſont pas

fort riches, il n'en tire pas de si grands avantages que de la principauté de Bremen.

Du costé de la mer Baltique les Suedois ont Visimar, qui est vne villes considerable, détachée des Estats de Meklebour ; la commodité de sont Port est tout-à-fait avantageuse à cette Couronne pour y faire des magazins, & pour transporter vne bonne partie du commerce de la mer Baltique. Elle a encore le fort de Varnemuel à l'embouchure du port de Rostok qui incómode beaucoup les Princes de Meklebourg à cause des imposts que payent toutes les choses qui entrent & sortent de leurs Estats. La protection de la ville de Stralsunde, beau Port sur la mer Baltique, est encore fort avantageuse à la Suede, qui a outre cela l'Isle de Rugent avec la meilleure partie de la Pomeranie. Stetin ville bien située à l'Embouchure de l'Odre en est la principale. Quelques soins que les Suedois prennent de porter le commerce dans les Villes de leur dépendance, neanmoins celles de Lubeck & de Dantzic qui sont les meilleurs Ports de la mer

Baltique, en conſervent toûjours la principale partie, à cauſe de la grande liberté qu'elles accordent à leurs negocians.

Eſtat de la Maiſon de Brunſvic, ou de Lunebourg.

Les Princes de cette Maiſon ont ſeance immediatement aprés les familles Electorales. Si on conſidere la ſituation du pays & la quantité des Villes & des places, les Eſtats de Lunebourg ſont aſſeurément puiſſans & tres-bien ſituez entre l'Elbe & le Veſer, arroſez de quelques autres rivieres navigables qui en facilitent le commerce avec les Provinces-Vnies qui enlevent beaucoup de ſel, de bois, & de beſtail de ces Eſtats, qui ſont abondans en paſturages & belles prairies, & gardez de pluſieurs Villes & places fortes, qui ſont divisées entre les Princes de cette Maiſon. Tous ces Princes dont les Eſtats vnis enſemble ſont conſiderables, & dont les revenus montent à prés de huit millions, ſe trouvent dans des conjonctures aſſez delicates à l'égard de leurs intereſts. Cette difference d'engagemens qui paroiſt dans leur con-

duite, pourroit bien exciter chez eux des revolutions auſquelles ils ne s'attendent pas. Les vn & les autres ne manquent pas d'eſprit, & ſont aſſez vnis dans ce qui regarde les intereſts communs de leur Maiſon ; & il eſt fâcheux que ces Princes qui ont ſubſiſté juſques à preſent avec beaucoup d'honneur & beaucoup d'éclat, ſe trouvent embaraſſez dans vne guerre qui a des ſuites ſi grandes & ſi perilleuſes. Ces Princes conſervoient leur indépandances au milieu de l'abondance & des richeſſes. Le Veſer & l'Elbe venans à eſtre fermez par la violence de la guerre qui menace la Baſſe Saxe, ces Prince ont lieu d'apprehender que tous ces avantages ne ſe convertiſſent bientoſt dans vne pauvreté & dans vne deſolation vniverſelle, & pareille à celle des Princes qu'ils ont prétendu ſecourir.

Les Principales forces de cette Maiſon ſont entre les mains du Duc de Brunſvic ou Volfenbutel, du Duc de Zell ou de Grubenhagen, du Duc d'Hannöver ou de Kalemberg. Le premier a augmēté ſes Eſtats par la priſe de Brunſvic, qui s'eſtoit ſouſtraite il y a envi-

ront cent ans de l'obeïſſance de ſes anceſtres. Sa reſidence ordinaire eſt Volfenbutel, fortifiée & ornée de ſon chaſteau, de ſon Arſenal & de ſa Bibliotheque : ſes place ſont Kalverdo, Giffhorn, Heelen, Heiſſem, Stauffembourg, Suppliagenberg, Bardorff, & Steinbruk.

La reſidence du ſecond eſt à Zell, belle ville, Lunebourg encore plus belle, eſt pareillement à luy. Son principal revenu conſiſte en ſalines. Ses autres places ſont Campen & Harbourg, ſur l'Elbe.

Le Duc d'Hannover ſon frere a épouſé vne Princeſſe de la Maiſon Palatine, ſœur de Madame la Ducheſſe d'Anguien. Ses places les plus conſiderables ſon, Hannover, Hamelein, Norſthein, Neuſtat. Tous ces Princes vnis enſemble peuvent mettre ſur pied & entretenir dix mille hommes aiſément.

Genealogie de la Maiſon de Brunsvik.

Cette Maiſon eſt ancienne & ſortie des Comtes Palatins & des Ducs de Baviere & de Saxe ; elle a deux branches

principales. Le Duc de Volfenbutel eſt chef de la premiere. Le Duc de Zell eſt chef de la ſeconde. La plus aſſeurée origine de cette Maiſon vient des Ducs de Saxe. Depuis Henry le Lion, mort en 1191. cette ſucceſſion s'eſt aſſez bien ſuivie juſques à Erneſt de Zell, qui introduiſit la Confeſſion d'Ausbourg dans ſes Eſtats, & mourut l'an 1549. laiſſant deux enfans.

HENRY mort en 1598. laiſſa AVGVSTE de Volfenbutel, né en 1579. mort en 1666. laiſſant trois enfãs.	GVILLAVME, mort en 1592. laiſſa. GEORGE, mort en 1641. laiſſant trois enfans.

RODOLPHE AVGVSTE, né en 1628. éleve 2. filles.	ANTOINE VLRIC, né en 1633. éleve 2. Princes & deux Princeſſes.	FERDINAND, né en 1636. a épouſé vne Princeſſe de Heſſe-Kaſſel.	GEORGE-GVILLAVME DE ZELL, né en 1624.	HENRY FREDERIC Duc d'Hannover, né en 1626. éleve vne fille.	ERNEST AVGVSTE, Eveſque d'Oſnabruk, éleve entr'autres enfans GEORGE Lovys né en 1660.

Rodolphe-Auguſte de Volfenbutel eſt le chef & a les principales forces de ſa branche. Ce Prince eſt vn de

ceux qui a bien voulu donner dans le piege du pretexte de la défenſe de l'Empire. Les malheureux évenemens de cet engagement luy donnent lieu de s'en repentir, puis qu'aprés avoir fait de grands efforts & de grandes dépenſes, il voit ſes troupes entierement ruinées, & ſon pays preſt à eſtre embraſé d'vne guerre qui le menace non moins que tout le reſte de l'Allemagne. Ce Prince eſt judicieux & éclairé. Son genie paroiſt fort tranquille. Il eſt de ceux que la Suede ne regarde pas de bon œil ; depuis que par ſes forces, & celles de ſa Maiſon, il a contribué à empeſcher la priſe de Bremen, qui ne pouvoit plus ſe défendre contre les forces de cette Couronne.

George Duc de Zell, eſt vn Prince doüé de tres-bonnes qualitez. Il eſt genereux, liberal, & intelligent. C'eſt vn tres-grand dommage de voir ce Prince embarraſsé dans le meſme engagement que celuy de Volfenbutel. Il a eſté luy-meſme le témoin oculaire & a reſſenty effectivement par la perte de ſes troupes, les funeſtes effets des deſſeins qu'on a contre la liberté

des Princes d'Allemagne, puis qu'aprés s'eſtre inutilement épuiſé par des efforts extraordinaires, il voit que par vne politique raffinée, & par vn enchaînement infiny de caballes & de deſordres, la guerre ſe prepare & s'allume évidemment dans le cœur de ſes Eſtants. Voilà enfin où tend ce ſpecieux pretexte de la défenſe de l'Empire, donc il a tant eſté rebattu avec beaucoup d'artifices.

Henry-Frederic Duc d'Hannover, porté par vn ſage attachement à ſes intereſts, s'eſt mieux défendu des ſurpriſes; & les apprehenſions mal fondées ne l'ont pas ébranſlé, puis que ce Prince s'eſt toûjours mis en eſtat de conſerver ſon indépendance par vne genereuſe neutralité, qu'il a heureuſement preferé à des menaces également vaines & injuſtes. Ce Prince eſt homme de bon ſens, ne manque ny d'eſprit ny de ſuffiſance. Ses Eſtats ſont bien gouvernez, & ſa Cour quoy que petite, eſt jolie & agreable par la regle qui s'y obſerve.

Erneſt-Auguſte Eveſque d'Oſnabruk, eſt Lutherien comme la pluſpart de ceux de ſa Maiſon. Il ſeroit difficile

le de trouver vn Prince en Allemagne remply de meilleures qualitez que luy ; il eſt liberal, civil, & toutes ſes actions tendent à la grandeur. Il eſt aſſez riche pour ſubſiſter honneſtement en Prince. Il n'eſt pas neanmoins aſſez puiſſant pour mettre des troupes conſiderables ſur pied. Le Traité de Munſter a rendu l'Eveſché d'Oſnabruk alternatif pour les Catholiques & pour les Lutheriens. La religion dominante dans les Eſtats de Lunebourg eſt la Lutherienne.

Quoy que les Eveſques & les autres Princes Eccleſiaſtiques precedent ordinairemnet les Seculiers dans les Dietes & dans les aſſemblées, on a neanmoins plus d'égard aux derniers, tant pour leur puiſſance qui eſt ordinairement plus conſiderable, que parce que la poſſeſſion de leurs Eſtats eſtant hereditaire, leur autorité eſt plus ſtable. La puiſſance des premiers qui ne viennent à la principauté que par la voye de l'élection de leurs Chapitres, n'eſt pas bien établie ; & meſme leur domination eſt peu reverée dans les lieux où la religion Catholique n'eſt pas la domi-

nante. La puiſſance & l'ancienneté de la Maiſon de Brunſvik, font que les Princes de cette famille ſuivent immediatement ceux qui ſont ſortis des branches Electorales, & precedent ſans conteſtation tous les autres. Aprés eux ſuivent cinq autres Maiſons qui n'ont jamais pû s'accorder touchant leur rang; & on n'a pas trouvé de meilleur temperament pour le bien de la paix, que de donner vne preſeance alternative aux Maiſon de Pomeranie, de Meklembourg, Heſſe, Baden, & Virtemberg.

L'Eſtat de Pomeranie eſtant paſſé à la Maiſon de Brandebourg, en vertu d'vn concordat de ſucceſſion mutuelle, fait l'an 1338. entre Louis Electeur de Brandebourg, & Barnim troiſiéme Duc de Pomeranie; la race de ce dernier eſtant venuë à manquer en 1464. les Ducs de Volgaſt s'en emparerent, & joüirent de cette vſurpation plus de cent ans. Dans le ſiecle paſſé la Maiſon de Brandebourg s'en eſtant aſſeurée, le poſſeda paiſiblement juſques à l'arrivée des Suedois en Allemagne, qui commencerent la guerre par cette Province, à cauſe de la ville de Stralſunde qui s'eſtoit

miſe ſous leur protection. Le Traité de Munſter ne ſe put conclure, qu'à condition que la Suede retiendroit vne partie de la Pomeranie avec la ville de Stetin, & ſuccederoit à l'autre en cas que les maſles de la Maiſon de Brandebourg vinſſent à manquer. Depuis ce temps le droit de ſeance & de ſuffrage appartemant à la Pomeranie, a eſté divisé entre le Roy de Suede & l'Electeur de Brandebourg.

Eſtat de la Maiſon de Meklembourg.

Ces Eſtats dans leurs commencemens ont couru diverſes fortunes. Leur ſituation les a expoſez les premiers aux irruption des Goths & des Vandales, qui de ce pays ſe ſont ſouvent répandus par toute l'Allemagne.

Meklembourg eſt vn beau Duché, ſitué entre la riviere d'Elbe & la Pomeranie. Son étenduë eſt conſiderable, & ſon circuit contient prés de quarante lieuës d'Allemagne. Ce pays a la commodité de la mer Baltique & de l'Elbe, pour debiter ſes denrées, & eſt abondant en bleds & en paſturages. Il

s'y fait de bonne bierre qui se transporte en plusieurs endroits du Nord : mais tous ces avantages souffrent vn peu par le voisinage des Suedois qui sont les maistres de quelques passages, & mettent des impost̃s considerables sur tout ce qui entre & sort des Estats de Meklembourg. Cet obstacle affoiblit le commerce & empesche l'argent d'y venir. Rostock est la principale ville de ce pays ; elles est ornée d'vn port commode à trois lieuës de la mer Baltique : mais le fort de Varnemuel que les Suedois gardent à l'emboucheure de la riviere incommode fort le commerce de cette ville.

Genealogie de la Maisõ de Meklẽbourg.

Cette Maison est ancienne & souvent alliée des Rois de Suede & de Danemark, & depuis Henry le Lion Gouverneur de Meklembourg & puis reconnu Prince de l'Empire, mort l'an 1329. cette succession s'est bien suivie jusques à Albert, qui introduisit la Confession d'Ausbourg dans ses Estats, mort en 1576. laissa

Iean mort en 1592. laissa

ADOLPHE-FREDERIC DE SVERIN, mort en 1658. laissa cinq enfans.

IEAN ALBERT DE GVTRAV, né en 1590. mort en 1636. laissa GVSTAVE ADOLPHE Duc de Gustrau né en 1633. vit presentement & éleve des enfans.

CHRISTIAN, né en 1628. étably en France, a épousé Madame de Chastillon.

CHARLES, né en 1626 mort sans enfans.

IEAN GEORGE, né en 1629.

GVSTAVE-ADOLPHE né en 1632.

FREDERIC né en 1638.

Christian de Süerin Duc de Meklembourg étably en France, est chef de sa branche : il possede en commun les Estats de sa Maison avec son cousin Gustave Adolphe Duc de Gustrau : ils ont chacun un peage sur l'Elbe. Le Duc Christian a Denitz forteresse & grand passage sur l'Elbe. Le Duc de Gustrau a Beyfembourg : les revenus des deux branches peuvent monter à cinq cens mille livres, mais les malheurs de la guerre qui menacent ce pays

pourroient bien les diminuer. Les Ducs de Süerin & de Guſtrau ſon reconnus en commun par la Nobleſſe de leurs Eſtats ; le Duc de Guſtrau a épouſé vne ſœur de la Reine de Suede, & s'attache avec aſſez de raiſon à cette Couronne qui eſt en eſtat de ſe faire reſpecter dans ces quartiers.

Eſtat preſent de la Maiſon de Heſſe.

Landgrave en Allemand veut dire Comte du pays. Les Eſtats de cette Maiſon ſont ſituez entre le Rhin & le Veſer. Le blé & le beſtail n'y manquent pas, il s'y trouvent encore quelques mines de cuivre & d'eſtain dont on tire de l'argent ; la terre y eſt bien cultivée, & les Eſtats en ſont d'vne étenduë aſſez conſiderable. Cette Maiſon eſt diviſée en deux branches l'aiſnée à le nom de Kaſſel, & la ſeconde celuy de Darmſtad : les principales places de la branche aiſnée ſont Kaſſel, reſidence ordinaire du chef de la Maiſon, Rigenheim place forte ſituée dans vn marais Marpurg ornée d'vn chaſteau & d'vne Vniverſité, & Rheinfeln. Le Land-

grave de Darmſtad reſide à Darmſtad, ville aſſez belle proche de Francfort : il a outre cela Ghieſen ſur la Lohn. La branche de Kaſſel s'eſt fort enrichie par le Traité de Munſter, par lequel elle a eu non ſeulement de bonnes ſommes d'argent, mais meſme elle a encore joint à ſon patrimoine l'Abbaye de Mirkfeld erigée en principauté, comme auſſi les Bailliages de Schaumbourg, Bukembourg, Saxenhagen, & Stathagen, qui ont eſté détachez des Principautez Eccleſiaſtiques de Minden & d'autres. Cette branche a de l'obligation à la France qui l'a ſecouruë plus d'vne fois. Les Princes de Darmſtad ne furent pas ſi heureux, quoy qu'ils ſe fuſſent engagez à la precedente guerre d'Allemagne par les meſmes motifs, & ils ont pû à grande peine conſerver les places qui leur appartenoient ſans aucune conteſtation. Il y a vn concordat de ſucceſſion mutuelle entre les Maiſons de Saxe, de Brandebourg, & de Heſſe en cas que les maſles viennent à manquer dans vne des trois. Le Landgrave de Kaſſel a beaucoup d'intereſt que la Religion Catholique ne

soit pas rétablie dans son premier estat, parce qu'il a vni beaucoup de bien d'Eglise à sa dépendance, il en a neanmoins obtenu la confirmation dans les Traittez de Passau & de Munster.

Genealogie de la Maison de Hesse.

Cette Maison est ancienne & pretend sortir de Charles-magne, du costé de Henry Infant de Brabant, & Landgrave de Hesse. La Maison de Hesse s'est assez bien maintenuë dans la conservation de ses Estats, & de sa succession depuis la mort de ce Prince arrivée en 1308. jusques à Philippe le Magnanime, qui fut vn des principaux fondemens de la religion Lutherienne en Allemagne, & qui fut fait prisonnier par Charles-Quint & remis en liberté, laissa en mourant deux enfans qui firent deux branches.

Branche

Branche de Caſſel.

GVILLAVME LE SAGE, fils de PHILIPPES le Magnanime né en 1532. mort en 1592. laiſſa MAVRICE qui ſe fit Calviniſte, mort en 1632. laiſſa

Du premier lit

I

GVILLAVME le Conſtant, mort en 1637. laiſſant GVILLAVME né en 1629. mort en 1663. a laiſſé 3. enfãs de la ſœur de l'Electeur de Brandebourg. GVILLAVME mort à Paris en 1670.

CHARLES né en 1654.

Du ſecond ERNEST né en 1623. qui s'eſt rendu Catholique en 1652. a deux enfans qui ſont mariez, GVILLAVME né en 1648. CHARLES. PHILIPPES, l'vn & l'autre ſous la regence de leur mere.

Branche d'Armſtad.

GEORGE Landgrave de Darmſtad, mort en 1596. laiſſa deux enfans.

I

LOVIS LE FIDELLE introduiſit le droit d'aineſſe dans ſa branche, mourut en 1626. laiſſant deux enfans.

FREDERIC DE HOMBOVRG, mort en 1638. laiſſa trois enfans.

I

GEORGE Landgrave de Darmſtad laiſſa LOVIS né en 1630. qui vit preſentement, & éleve des enfans de deux mariages.

FREDERIC né en 1616. Cardinal & Eveſque de Breſlau.

I

GVILLAVME CHRISTOPHLE de Ringenhem né en 1626. éleve des enfans.

GEORGE-CHRISTIAN né en 1629. & FREDERIC né en 1633.

Charles Landgrave de Hesse-Cassel est dans sa vingt-vniéme année. Ce Prince gouverne ses Estats par les conseils de sa mere, qui est sœur de l'Electeur de Brandebourg. Les Landgraves de Cassel & de Darmstad ont eu eu autrefois des differends qui ne sont pas encore bien appaisez, pour la ville & pour le territoire de Marpurg. Les Estats des deux branches ont beaucoup souffert, & souffrent encore beaucoup par les violences de la guerre. L'armée des Confederez a entierement ruiné ceux de Darmstad.

Estat present de la Maison de Baden.

Baden est vn Marquisat tout-à-fait soûmis à la disposition de ses Princes qui y mettent des impost sur leurs sujets, sans en demander le consentement de qui que ce soit, & sans aucune assemblée d'Estats ; ce qui est contre la coûtume ordinaire d'Allemagne, où on exige rarement des impost sans faire des Dietes ou des assemblées d'Estats.

Cette Maison est divisée en deux

branches principales. La premiere eſt de Baden, la ſeconde porte le nom de Dourlac; les vnes & les autres portent les noms de leur reſidence. Cette Maiſon n'a point d'autre fortereſſe que la petite ville de Stolhorren. Elle a eſté agitée de broüilleries & de meſintelligences comme toutes les autres d'Allemagne. Les Marquis de Dourlac étoient auparavant attachez à la France, mais ils s'en ſont retirez depuis quelques années.

Genealogie de la Maiſon de Baden.

Cette Maiſon tire ſon origine de Bertold Duc de Zeringe, dont les anceſtres avoient long temps fleury en Suiſſe; elle a eſté ſujette à beaucoup de changemens juſques à Chriſtophe qui mourut en 1515. & laiſſa deux enfans.

BERNARD Marquis de Baden mort en 1517. laiſſa deux enfans, dont l'aiſné Philibert fut tué à la bataille de Moncontour

CHRITOPHE le Cadet mort en 1577 laiſſa

EDOÜARD mort en 1600. laiſſa.

ERNEST Marquis de Dourlac mort en 1553. laiſſa

CHARLES mort en 1575. laiſſa

GEORGE-FREDERIC mort en 1638. laiſſa

FREDERIC né en 1594. mort en 1659. a laiſſé trois enfans.

Suitte de la Branche de Baden.

Deux enfans GVILLAVME né en 1593. eſt preſentemẽt Iuge de la Chambre Imperiale de Spire; il a eu quatre enfãs dont il luy en reſte encore deux.

HERMAN né en 1596. mort en 1654. ſans enfans mâles.

FERDINAND MAXIMILIEN né en 1625. mort à la chaſſe en 1667. a laiſſé LOVIS GVILLAVME né en 1655.

HERMAN né en 1628. preſentement Chanoine de Cologne.

HERMAN-CHARLES n'a point d'employ.

Suitte de la Branche de Dourlac.

FREDERIC né en 1616. Marquis de Dourlac, éleve deux Princeſſes.

CHARLEMAGNE né en 1631. mort en 1658. a laiſſé CHARLES-FREDERIC Chevalier de Malte.

GVSTAVE-ADOLPHE Abbé de Fulde & Cardinal.

Guillaume Marquis de Baden chef de ſa branche, eſt Iuge de la Chambre Imperiale de Spire. Ce Prince eſt intelligent, aſſez bien inſtruit dans les affaires de l'Empire, & s'eſt toûjours attaché à l'Empereur.

Frederic Marquis de Dourlac eſt chef de ſa branche. Ce Prince a l'ame guerriere, & s'eſt ſignalé en beaucoup d'occaſions. Il a eſté nommé par la Diete de Ratisbonne pour Generaliſſime de l'Empire : mais juſques à preſent il n'en fait aucune fonction. Le Cardinal de Baden ſon frere ne pretend rien moins que l'Electorat de Cologne avec l'Eveſché de liege. Son Abbaye de de Fulde le rend grand Seigneur en Allemagne. Les Eſtats de Baden ſont entierement ruinez par les deſordres de la guerre, & par les paſſages continuels de l'armée des confederez.

Eſtat preſent de la Maiſon de Virtemberg.

L'Empereur Maximilien erigea les Eſtats de Virtemberg en Duché la Diete de Vormes en 1495. ils furent déclarez fief de l'Empire. Depuis ce temps Rottling ville Imperiale dans la Suabe, ayant eſté priſe par le Duc de Virtemberg en 1522. tout le Cercle ſe ſouleva & chaſſa ce Prince de ſes Eſtats hereditaires, qui furent confiſquez

& remis entre les mains de Charles-Quint, qui les donna à ſon frere Ferdinand, alors Archiduc d'Autriche. Philippes Landgrave de Heſſe ayant mis vne armée ſur pied obligea Ferdinand à la reſtitution du païs de Virtemberg. Ces Eſtats ſont aſſez bien ſituez, & fertiles en beaucoup de choſes: mais particulierement en bons vins le long du Nekre, qui fut rendu navigeable l'an 1598. par les ſoins de Frederic Duc de Virtemberg: cet expedient a beaucoup ſoulagé le commerce. Stugard petite ville aſſez jolie, eſt la reſidence ordinaire du Prince. Tubingue eſt vne Vniverſité celebre où pluſieurs Gentilshommes ſont entretenus en toutes ſortes d'exercices aux dépens de l'Egliſe, à qui on a oſté beaucoup de bien dans ces quartiers. Le Domaine & les revenus du Duc de Virtemberg ſont conſiderables, & approchent de deux millions de livres.

Genealogie de la Maiſon de Virtemberg.

La Maiſon de Virtemberg eſt diviſée en trois branches, qui tirent leur nom du lieu où les Princes ſont établis.

Frederic de Virtemberg mort en 1608. laissa trois enfans.

Branche de Stugard.	*Branche de Montbeliard.*		*Branche Iuliene ou de Silesie.*
IEAN FREDERIC mort en 1628. laissant EBERARD Duc de Virtemberg, mort en 1674. a laissé. GVILLAVME. LOVIS.	LOVIS FREDERIC de Montbeliard, mort en 1635. laissant LEOPOLD FREDERIC né en 1624	Et GEORGE né en 1628.	IVLE FRIDERIC, mort en 1635. laissa SILVIVS NIMROT Duc d'Oocls en Silesie, mort en 1654.

Guillaume-Louis est presentement Souverain des Estats de Virtemberg, ce jeune Prince suivant l'exemple de son pere, ne témoigne pas se vouloir embarrasser dans les desordres de la guerre presente, quoy que ses Estats commencent à en souffrir depuis la déroute de l'armée des Confederez en Alsace.

Estats des Maisons de Saxe Laumbourg, d'Holstein & d'Anhalt.

La Maison de Saxe Laumbourg a esté autrefois vne des plus puissantes d'Allemagne. L'Electorat & les Estats de Saxe luy appartenoient avant que Sigismond l'en eust dépoüillée pour en investir le Landgrave de Thuringe, dont

les descendans joüissent presentement de l'Electorat de Saxe, ses revenus & ses Estat sont également limitez. Iules François Duc de Saxe Laumbourg est aujourd'huy le chef de cette Maison. Ce Prince a épousé vne Princesse de la Maison de Sulzbak. Vne partie de son pays est située le long de l'Elbe.

La Maison d'Holstein est divisée en trois branches principale. Le Roy de Dannemark est chef de la premiere, & protecteur ordinaire des Princes de la Maison d'Holstein. La seconde branche est celle de Sunderbourg, qui a pour chef Christian Adolphe. La troisiéme est celle de Gottorff, qui a pour chef Christian Albert.

Les Prince d'Holstein sont puissans, non seulement par la consideration du Roy de Dannemark qui en est le chef, mais mesme par la richesse de leurs Estats. Ce n'est pas qu'il ne se trouve des Princes de cette Maison que la fortune limitée oblige de chercher de l'employ chez les Princes étrangers: mais on ne doit pas estre surpris que dans vn si grand nombre de Princes on en voye de pauvres, par-

ce que les Estats & les richesses ne sont pas également divisées. Le seul Duc de Gottorff est le plus riche de tous les autres Princes de sa Maison, si on en excepte le Roy de Dannemark. La maison de Dannemark est sortie des Comtes d'Oldenburg ; & les Princes d'Holstein sont sortis de celle de Dannemark.

Branche Royale de Dannemark.

FREDERIC premier Roy de Dannemark, mort en 1533. laissant deux enfans.

CHRISTIAN troisiéme Roy de Dannemark, mort en 1534. laissa deux enfans.

I

FREDERIC second mort en 1588. laissa CHRISTIAN IV. mort en 1648 laissa FREDERIC III. mort en 1671. laissa. CHRISTIAN V. aujourd'huy Roy de Dannemark.

Brãche de Sunderbourg.

IEAN Duc d'Holstein Sũderbourg mort en 1622. laissa 4. enfans qui font 4. brãches differentes. La premiere est de Sunderbourg. La II. est celle de Hocbourg. La III. celle de Gluksbourg. La IV. celle de Ploëm.

Branche de Gottorf.

Et

ADOLPHE, heritier de Norvege, Duc de Gottorff, mort en 1586. laissant

IEAN ADOLPHE, mort en 1639. laissant deux enfans.

I

FREDERIC DE GOTTORF, mort en 1659. laissant deux enfans.

I

CHRISTIAN ALBELT né en 1641. à present vivant.

Et AVGVSTE Frederic né en 1646. aussi vivãt.

IEAN d'OTIN mort en 1657 laissãt IEAN AUGUSTE né en 1647

Les revenus du Duc de Gottorff paſſent cinq cens mille écus. Les autres Princes ſont mediocrement riches. Le paſſage du Sond fait la meilleure partie du revenu du Roy de Dannemarck. Les places les plus conſiderables de cette Maiſon ſont Glukſtad, Krempel, Izchoke, Rensbourg & Touningen. Le Roy de Dannemarck a des pretentions ſur la ville de Hambourg.

Eſtat preſent des Princes Eccleſiaſtiques de l'Empire.

Le zele de la Religion ou pluſtoſt la couſtume de n'admettre aux dignitez Eccleſiaſtiques que des gens de naiſſance, ayant élevé la puiſſance de l'Egliſe en Allemagne juſques à vne grandeur ſurprenante, on vit bien-toſt le luxe, le faſte & l'ignorance ſucceder aux richeſſes. Cette diſpoſition parut ſi favorable à Luther, qu'il ne douta plus de pouvoir aiſément ébranler les fondemens de l'autorité Eccleſiaſtique en meſme temps que les Miniſtres de Rome ménageoient peu les treſors ſpirituels pour en accumuler de temporels. On vit bien-toſt l'ignorãce des Preſtres

confoduë par l'éloquence des nouveaux Prophetes, qui eſtant animez par des ſuccés ſi peu attendus firent revolter en peu de temps la pluſpart des peuples d'Allemagne contre le Tribunal de ſaint Pierre.

Pendant toutes ces agitations la Confeſſion d'Ausbourg traça les projets de la diverſité de Religion qui ſubſiſte encore aujourd'hny dans l'Empire. Les factions s'eſtant formées l'Allemagne ſe vit bien-toſt affligée par vne cruelle guerre; les Eccleſiaſtiques qui eſtoient l'objet de l'avidité & de la vengeance des Proteſtans, virent incontinent leurs Eſtats remplis de deſolation. Charles-Quint meſme qui avoit regardé ces mouvemens comme vne occaſion avantageuſe pour l'affermiſſement de ſon autorité, ſe vit obligé de ſacrifier les intereſts & l'honneur de l'Egliſe au Traité de Paſſau. Les Eccleſiaſtiques pendant la paix ne negligerent rien pour remonter à leur premiere grandeur, mais la guerre de Boheme rouvrit les playes qui n'eſtoient pas encore bien fermées, & la ligue des Proteſtans avec la Suede mit l'Egliſe & la

Maiſon d'Autriche à deux doigts de la perte, & la Religion & l'Eſtat ſe trouverent entierement boulverſez. Les Proteſtans qui s'enrichiſſoient à la faveur de la guerre ne vouloient pas conſentir à la paix. Enfin pour conclure les Traitez de Veſtphalie on fuſt obligé de leur abandonner la meilleure partie de leurs vſurpations.

Les Princes Eccleſiaſtiques ſont ou Archeveſques, ou Eveſques, ou Abbez. Les Archeveſchez de Bremen & de Magdebourg ayant eſté convertis en principautez ſeculieres ne doivent plus eſtre comptez, non plus que ceux de Cambray & de Beſançon qui ſont détachez du corps de l'Empire: il ne reſte plus d'Archeveſché que celuy de Salzbourg, qui outre le droit de ſeance aux Eſtats eſt Legat né du ſaint Siege en Allemagne. Ce Prince eſt à la teſte de tous les Eccleſiaſtique qui dirige alternativement avec l'Archiduc d'Autriche Les Archiducs d'Autriche à cauſe des grandes prerogative de leur Maiſon, ayant prétendu preceder tous les Princes ſeculier dans l'aſſemblée des Eſtats, virent tout le corps des Prin-

ces ſoulevé contre eux, & ne trouverent point de place plus honnorable que celle que leur accorderent les Princes Eccleſiaſtiques. L'Archeveſque de Salzbourg y conſentit à condition que la preſeance ſeroit alternative pour luy & pour les Archiducs. Ces conteſtations de preſeance & de ſuffrages ſont tres frequentes dans l'aſſemblée des Eſtats. Cet inconvenient fait perdre beaucoup de temps & empeſche ſouvent la deciſion des affaires quelques precautions & quelque regle qu'on y puiſſe apporter. Les jalouſies des Princes Proteſtans qui ne peuvent ſouffrir de ſimples Gentils hommes montez à la qualité de Princes par la voye de l'Election faſſent comparaiſon avec eux, eſt vn obſtacle à la puiſſance des Princes Eccleſiaſtiques qui perdent tous les jours l'eſperance de rentrer dans la poſſeſſion des biens qui leur ont eſté uſurpez. Cette conduite produit vne grande meſintelligence dans le Colege des Princes, & fait que les moindres mouvemens y ſont ſuſpects. Les Eveſques ne peuvent oublier le démembrement effectif de leurs Eſtats que

les precedentes guerres d'Allemagne ont autorisé. Cette reflexion leur fait tenter toutes sortes de moyens, pour revenir contre ces sortes d'vsurpations, mais les Protestans qui se trouvent notablement interessez dans ces projets, rompent toutes les mesures des Ecclesiastiques, & font insensiblement avorter tous leurs desseins.

Il n'y a presentement plus d'autre Archevesque en Allemagne que celuy de Salzbourg: les montagnes qui entourent presque tout le pays de ce Prince luy servent de rempart pour le mettre à couvert des malheurs de la guerre. La meilleure partie de ses revenus qui consiste en Salines est assez considerable, quoy que le peu de commerce qui se trouvent dans ses Estat, rende l'argent rare.

Il y avoit autrefois trente Eveschez qui donnoient la qualité de Princes & seance dans l'assemblée des Estats, mais plusieurs ont esté convertis en principautez seculieres, d'autres ont esté démembrez ou ont perdu leur droit de suffrage. Voicy a peu prés ceux qui restent avec leurs privileges. BAM-

BERG, VIRZBOVRG, VORMES, SPIRE, EICHSTED, AVSBOVRG, CONSTANCE, HILDESHEIM, PADERBORN, MVNSTER, OSNABRVK, PASSAV, FRISSINGEN, LIEGE, TRENTE, BRIEN, BASLE, STRASBOVRG.

Tous ces Eveſques ſont Princes Eccleſiaſtiques ; & ont les meſmes privileges & les meſmes fonctions que les autres : peuvent faire la guerre, & des alliances. Si leur qualité eſt égale, leur puiſſance eſt bien differente. Les vns ont de grandes Villes, de fortes places & des Eſtats conſiderables : les autres n'ont que le titre de Princes. Entres les Eveſques, ceux de Bamberg, de Virzbourg, & de Munſter, ſont ſans doute les plus puiſſans.

L'Eveſque de Bamberg precede tous les autres, & ſes privileges ſont tres-conſiderables. Il dépend immediatement du Pape, & ne reconnoiſt point de Metropolitain : ſes ſujets ne peuvent appeller de ſa juſtice : ſa reſidence eſt à Bamberg : ſes places les plus conſiderables ſont Fronac, & Yortheim, peu éloignées de Bamberg, il eſt directeur

du Cercle de Franconie dans les affaires qui regardent l'Egliſe, il y a peu de commerce dans ſes Eſtats.

Le Baron de Rosbak eſt aujourd'huy Eveſque de Virzbourg & Duc de Franconie, qualité attachée à cet Eveſché. Cet Eſtat eſt tres-bien ſitué dans le cœur de l'Allemagne, & dans vn pays tout-à fait fertile: il a ſouffert & ſouffre ancore beaucoup tous les jours par la continuation de la guerre. Les troupes des confederez y commettent pluſieurs deſordres, & ſi elles continuent elles pourront en faire d'vn pays fort peuplé & fort abondant, vne ſolitude entierement ſterile.

L'Eveſque de Munſter d'aujourd'huy eſt de la Maiſon de Gallen. Ce Prince eſt actif, entreprenant, & a de la reſolution: il ſe fait également craindre de ſes ennemis & reſpecter de ſes ſujets; il gouverne ſes Eſtats avec beaucoup d'autorité. La proximité de ſon pays & de celuy des Hollandois produit ſouvent des ſujets de querelle entre ce Prince & les eſtats Generaux. On ne peut rien dire d'aſſuré de ſes revenus, qu'il augmente aiſément dans les neceſſitez. L'Eveſché

veſché de Munſter ſe reſſentira encore d'icy à long-temps des ravage de la guerre.

L'Eveſché de Liege qui appartient à l'Electeur de Cologne eſt encore conſiderable, mais il ſe trouve preſentement plus qu'accablé par les quartiers qu'y prennent les troupes des Confederez, & par les grand ravages qu'elles y commettent. Oſnabruk eſt vn Eveſché ſitué dans la Baſſe Saxe poſſedé alternativement par vn Catholique & par vn Lutherien; les revenus en ſont ſuffiſans pour entretenir vn Prince. Les biens & les forces des autres Eveſques ſont ſi limitées qu'il ne leur reſte que dequoy entretenir vn Prince honneſtement.

Le Grand Maiſtre de l'Ordre Teutonique, & le Grand Prieur de Malte, ont encore le rang & la ſeance de Prince. L'Ordre Teutonique eſtoit autrefois conſiderable en Allemagne, avant que la maiſon de Brandebourg ſe fuſt emparée de la Pruſſe qui appartenoit à cet Ordre, qui n'a fait que déchoir depuis vne perte ſi conſiderable: il a neanmoins encore conſervé quelques Com-

manderies éparſes par l'Allemagne. Celuy de Malthe a auſſi eſté preſque ſujet aux meſmes revolutions, & l'vn & l'autre ne conſerve plus que les reſtes de ſes richeſſes & de ſa grandeur paſſée.

L'Abbé de Fulde eſt à la teſte des Abbez Princes : il eſt Archichancelier de l'Imperatrice,& conteſte la preſeance aux Electeurs meſmes. Le Cardinal de Baden poſſede aujourd'huy cette dignité. Cette Abbaye demeure toûjours la plus riche & la plus puiſſante de l'Europe, quoy qu'elle ait beaucoup ſouffert par les guerres precedentes & par les deſordres preſens de l'Allemagne : elle eſt tres conſiderable par ſes grands revenus & par ſes beaux privileges.

Les autres Abbayes qui eſtoient moins riches originairement que celle de Fulde, ont ſuccombé plus facilement ſous les violences de la guerre, & à grand'peine reſte-t-il à leurs Abbez dequoy entretenir la qualité de Princes, qui n'ont ny places fortes, ny Villes conſiderables ſous leur dépendance; tout l'avantage qu'ils en peuvent tirer ſe reduit à quelques privileges qui leur donnent le rang & la ſeance dans l'aſſemblée des

Estats. Les Abbayes de Murbak, Luders, Stablo, Corvei, & Prum avec les Prevostez d Elvangg, & de Berehtesgaden sont de cette nature. Comme elles sont entre les mains des Electeurs Ecclesiastiques ou des Evesques, elles se conservent bien mieux: tous les autres Prelats n'ont voix qu'en corps, & assistent à la Diete sur deux bancs, qui sont celuy de Suabe & celuy du Rhin. Les Abbesses joüissent aussi de cet honneur.

Il y a deux Tribunaux destinez pour la decision des procés qui surviennent entre les particuliers de l'Empire : il n'y a que les sujets des Electeurs de Saxe & de Brandebourg qui en soient exemts, parce que ces deux Princes ont leur Conseil souverain qui decide en dernier ressort toutes les affaires de leur dépendance. Les sujets des autres Princes sont obligez d'avoir recours à la Cour Imperiale de Spire ou au Conseil Aulique de Vienne. La Maison d'Autriche qui se voit depuis si long-temps en possession de l'Empire, a établi avec beaucoup de raison le Conseil Aulique a Vienne, afin de grossir sa Cour, & d'affoiblir l'autorité de la Chambre Im-

periale de Spire. Il eſt libre à tous les ſujets de l'Empire de plaider dans l'vne de ces deux Cours ſouveraines. Pluſieurs ne peuvent ſouffrir les grandes longueurs de la Chambre de Spire où la procés ſemblent eſtre immortels ; les autres apprehendent les corruptions du Conſeil Aulique. Le Prince de Bade eſt chef de la premiere ; le Comte Schuatzembourg eſt Preſident de la ſeconde. Les malheurs de la guerre ont preſque également ſuſpendu le cours des affaires dans ces deux Tribunaux. La Cour de Spire ne conſerve plus qu'vne ombre de la Majeſté qui la faiſoit autrefois reſpecter par toute l'Allemagne.

Eſtat preſent des villes Imperiales.

Depuis que les Villes Anſeatiques ſont décheuës des privileges & des avãtages qu'elles ont long-temps conſervez toute les Villes libres d'Allemagne ſont ou pretendent eſtre Imperiales. Ville Imperiale chez les Allemands, eſt vne Ville qui joüit de la liberté, & meſme en quelque façon de la ſouveraineté

sous la protection de l'Empire. L'inclination naturelle de la liberté a enseigné deux moyens aux Villes de secoüer le joug de leurs Princes, lors qu'elles les ont vû épuisez par les desordres de la guerre ou du mauvais gournement: Elles ont bien sceu profiter de leur necessité, puis qu'avec des sommes modiques elles ont racheté leur liberté. Les Empereurs ont introduit le second moyen en donnant des privileges aux Villes principales des Princes qu'ils reconnoissoient opposez à leur grandeur ou à leurs desseins; & la confirmation de ces privileges dans l'assemblée des Estats affranchissoit legitimement les Villes de la domination de leurs Princes, qui n'osoient plus rien entreprendre contre ces nouvelles Republiques sans s'attirer l'indignation de tout l'Empire.

La grande liberté que les Villes Imperiales ont toûjours accordée à tous leurs habitans, a esté vne puissante amorce pour y attirer toutes sortes de negocians, & pour soustraire les plus riches sujets de l'obeïssance de leurs Princes. Les Villes on tiré de grands

avantages de cette conduite, elles ont établi vn beau commerce qui a esté suivy des richesses & de l'abondance, & elles se sont mises ensensiblement en estat de conserver leur indépendance contre la jalousie des Princes leurs voisins : mais tous ces biens que la paix & le bon gouvernement avoient produits, se trouvent aneantis par les desordres de la guerre, puis que ces pauvres Villes éprouvent tous les jours des attentats essentiels contre leur liberté, & voyent leurs plus riches Bourgeois reduits à la mendicité sans esperance de remede.

Quoy que la liberté de toutes les Villes Imperiales semble égale, il y a neanmoins bien de la difference dans leur puissance & dans leur gouvernement : & il y en a plusieurs qui ne conservent vn espece d'independance que sous la protection des plus puissantes. Les députez des Villes ont ordinairement seance à la Diete sur deux bancs ; le premier est celuy du Rhin, & le second celuy de Suabe. Les principales Villes du banc du Rhin sont Strasbourg, Francfort, Cologne, Ham-

bourg, & Lubek. Strasbourg eſt vne belle grande Ville ſituée dans l'Alſace. Le gouvernement y eſt preſque également meſlé de l'Ariſtocratique & du Democratique, & la populace intervient dans toutes les reſolution de conſequence par le miniſtere de ſes Magiſtrats particuliers. Cette diſpoſition expoſe cette Ville à de cruelles & de frequentes ſeditions, & on y voit ſouvent les emportemens du menu peuple triompher de l'authorité des Magiſtrats. Il eſt difficile de remedier à ces deſordres, à moins de changer la forme du gouvernement, ce qui ſeroit difficile, & peut-eſtre meſme impoſſible à executer ſans ruiner entierement vne ſi belle Ville. Les fortifications en ſont aſſez bonnes, il y a neanmoins quelques endroits qu'il faut ſouvent reparer.

Cette Ville connoiſt preſentement le prejudice qu'elle s'eſt fait en introduiſant l'armée des Confederez en Alſace : elle ſe voit extrêmement abattuë, & ceux qui l'ont veuë il y a vn an ne la reconnoiſſent plus preſentement. Son commerce de vin,

d'eau de vie, & de blé eſt abſolument interrompu, & les terre de ſa dépendance ne ſçauroient eſtre remiſes de long-temps. L'Eveſque de Strabourg a des pretentions ſur cette Ville, & n'eſt pas hors d'eſperance de les faire valoir vn jour, quelques perſecutions & quelques violences qu'on luy faſſe preſentement.

Francfort eſt encore vne ville importante, la diſpoſition du gouvernement y eſt plus tranquille qu'à Strasbourg, & les eſprits n'y ſont pas ſi remuans. Elle eſt celebre pour eſtre lieu ordinaire de l'élection de l'Empereur, & ſes foires la rendent recommandable par toute l'Europe, ſa ſituation eſt tres-avantageuſe, & elle a le moyen de tirer du blé & du vin en abondance du Palatinat & de la Franconie: les privileges de cette ville ſemblent eſtre mieux établis que ceux de toutes les autres, puis qu'elle n'eſt ſujette aux pretentions d'aucun Prince: les paſſages continuels des troupes l'incommodent beaucoup, & elle ſouffre preſque également des malheurs de la guerre.

Cologne

Cologne eſt vne des plus grandes Villes d'Allemagne, ſituée ſur le Rhin. Elle precede les autres Villes Imperiales, & pretend avoir toûjours conſervé ſa liberté ſans interruption depuis plus de deux cens ans. Les malheurs de la guerre cauſent continuellemẽt beaucoup de deſordres dans ſon gouvernement & dans ſon commerce, & ſouvent tous les Magiſtrats ne s'accordent pas bien enſemble. L'importance de cette Ville fait qu'il s'y forme inceſſamment des cabales : cette conduite donne tous les jours de nouvelles atteintes à ſa liberté, & fait qu'on ne doit plus s'eſtonner ſi on y viole le droit des gens, & ſi on y rompt tous les projets de la paix. Les Hollandois ſe ſont long-temps ſervis de cette Ville comme d'vn magazin pour leur commerce du Rhin. Cette raiſõ les a portez à la défendre dans toutes les occaſions contre les pretentions de l'Electeur de ce nom. Les exceſſives contributions qu'on exige tous les jours de cette Ville l'ont enfin entierement épuiſée : La guerre autoriſe toutes ces violences, & ceux qui ſe trouvent les armes à la main

en Allemagne, veulent profiter du temps qui leur donne moyen de piller impunément tout le monde sous de vains pretextes.

Quoy que la Ville d'Hambourg soit la plus puissante, & qu'elle se soit élevée par l'abaissement d'Amsterdam, en portant son commerce dans tous les lieux où la guerre en défendoit l'vsage aux Estats Generaux, elle a neanmoins lieu de craindre que ses richesses dans l'agitation presente de l'Empire n'excitent contre elle les armes de ses voisins, qui regardent avec beaucoup de jalousie le cours de ses prosperitez. Quoy qu'elle ait de bonnes fortifications & beaucoup d'argent, neanmoins les grand armemens qu'on voit dans son voisinage l'obligent à se tenir sur ses gardes. Le Roy de Dannemark a de grandes pretentions sur cette Ville, & s'il vient à fermer l'Elbe, comme il ne luy est pas impossible, il ne luy sera pas difficile d'en venir à bout. Les Estats Generaux regarderont de bon cœur la ruine d'vne Ville dont la puissance leur donne de la jalousie, & le Roy de Suede attaquant l'Electeur de Brandebourg

avec avantage, la Ville d'Hambourg se pourroit bien trouver sans protecteur. Le genie des Hambourgeois est cõmunément assez grossier, propre au commerce où ils s'adonnent entierement ; le peuple est ennemy mortel des Estats Monarchiques ; & de toutes les Villes d'Allemagne, il n'y en a point qui témoigne plus de resolution pour conserver sa liberté que celle d'Hambourg.

Lubek est vne belle Ville située le long de la mer Baltique avec vn bon Port. Cette Ville perd insensiblement beaucoup de sa puissance & de ses richesses, & le grand commerce que font ceux d'Hambourg luy fait vn grand tort. L'établissement des Suedois dans la Pomeranie, nuit encore tout-à-fait à ceux de Lubek, parce que cette Couronne transporte tout le commerce dans son Port de Visмar. Les Lubekois sont assez bien entendus dans le trafic, & leur gouvernement n'est pas mal reglé, mais la situation de Visмar & d'Hambourg les ruinera à la fin.

Les principales Villes du banc de Suabe, sont Ratisbonne, Nuremberg, Vlm, & Ausbourg, les autres n'ont que

le titre de Villes Imperiales.

L'avantage d'eſtre le lieu de l'aſſemblée des Eſtats donne la preſeance à Ratisbonne. Cette Ville a peu de forces & peu de richeſſes, & ſa ſituation ſur le Danube la rend commode pour la Diete: L'Electeur de Baviere y a de grandes pretentions, qu'il ne fera pas aisément valoir tant que l'aſſemblée y ſubſiſtera, & c'eſt apparemment la plus grande force que Ratisbonne puiſſe oppoſer à la puiſſance de cet Electeur.

Nuremberg eſt vne grande & ancienne Ville, ſituée ſur les frõtieres du Haut Palatinat & de la Franconie; le gouvernement y eſt tres-bien reglé & a du rapport avec celuy de Veniſe: ſon territoire s'étend vn peu plus loin que celuy des autres Villes, mais n'ayant point de riviere navigable, & par conſequent point de commerce, elle eſt peu riche, & elle le ſeroit encore moins ſans le débit de quelques manufactures qu'elle envoye en differens endroits de l'Europe. Les Senateurs de Nuremberg ne sõt pas les moins éclairez d'Allemagne. L'Electeur de Baviere avec les Princes de Bareyth & d'Anſpak ont des preten-

tions sur cette Ville. Les deux derniers prennent encore presentement la qualité de Burgraves de Nurembourg, & soûtiennent qu'elle s'est soustraite de l'obeïssance de leurs ancestres quelque temps aprés qu'ils furent appellez aux Estats de Brandebourg. Ces raisons font que cette Ville a souvent des démélez avec ces Princes, qui ne peuvent oublier vn démembrement si considerable pour leur Maison.

Les villes d'Vlm & d'Ausbourg sont mediocrement riches, leur territoire est tout-à-fait limité, & elles ont assez de peine à s'entretenir du commerce qu'elles font de leurs manufactures. Il seroit à souhaiter pour toutes ces Villes que les troupes des Confederez, qui avoient publié par tout l'Empire qu'elles viendroient prendre des quartiers jusques dans le milieu de la France, eussent tenu leur parole: elles ne souffriroient pas presentement tant de desordres & tant de ravages, & on ne verroit pas la plus grande partie de la Suabe & du pays de Virtemberg remplie de desolation.

Personne ne peut disconvenir que

tous les membres de l'Empire n'ayent juſte ſujet de ſe plaindre de voir vn ſi puiſſant Eſtat accablé par les ſuites d'vne guerre à laquelle il n'avoit aucun intereſt ; & on aura de la peine à concevoir dans les ſiecles à venir comment il s'eſt pû faire que l'Allemagne aprés avoir reſiſté aux violences d'vne guerre civile & étrangere de 30. ans, ſe trouve aujourd'huy ruinée en moins de deux ans par des mouvemens également vains & injuſtes. Il n'eſt pas neanmoins difficile d'en découvrir la raiſon. Dans le temps des precedentes guerres les Princes s'attachoient à leurs veritables intereſts, & s'vniſſoient étroitement avec leurs Alliez : aujourd'huy ils agiſſent contre l'vn & l'autre, ils ſe ſeparent & s'engagent même contre leurs protecteurs. Avec les forces & les aſſiſtances effectives de la France ils reparoient leurs pertes : aujourd'huy ils ſont abandonnez ou inutilement ſecourus, & n'ont point d'autre reſſource que les promeſſes ſans effets d'Eſpagne, ou l'impuiſſance des Eſtats Generaux ; & ils repouſſoint enfin par la force ouverte les injuſtes entrepri-

ſes, & avoient en teſte leur veritable ennemy declaré. Aujourd'huy ils convertiſſent leurs armes contre eux-meſmes, & ſont effectivement attaquez par leur ennemy ſous le pretexte de la défenſe de la liberté de l'Empire.

L'Empereur eſt vn Prince trop ſage & trop éclairé pour ne pas profiter heureuſement d'vne conjoncture ſi favorable à la grandeur de ſa Maiſon, & il juge bien qu'aprés avoir affermy ſa puiſſance dans les Eſtats de Boheme & d'Hongrie, il ne luy ſera pas difficile de ſe faire le Souverain de l'Allemagne. Les Couronnes de Boheme & d'Hongrie, dans leur origine ne ſont pas plus hereditaires à la Maiſon d'Autriche que celle de l'Empire. Si les maximes d'Eſtat ont permis à la Cour de Vienne l'établiſſement de ſa ſouveraineté dans les deux premieres: on peut croire que la bien-ſeance le permettra aiſément, dans la derniere, puis que tout y ſemble ſi bien diſposé. La conduite des Princes fait voir qu'ils veulent reconnoiſtre vn Souverain, & que ſans s'arreſter à leur indépendance & à leurs privileges, ils ne croyent

point de meilleur protecteur que la Maiſon d'Autriche. Il n'eſt plus neceſſaire à l'Empereur d'épuiſer ſes Eſtats d'hommes & d'argent, pour mettre des armées conſiderables ſur pied pour le ſervice des Eſpagnols, il ſuffit qu'il ordonne par toute l'Allemagne qu'on en tire l'élite, & qu'on les faſſe agir pour la défenſe des Pays-Bas. Les membres de l'Empire n'auroient pas lieu de ſe plaindre ſi on faiſoit ſubſiſter en Flandre les troupes qui y ſont employées pour le ſecours des Eſpagnols, mais malheureuſement on les fait revenir à la fin de la Campagne dans les Eſtat de Iuliers, de Liege, & de Cologne, & on oblige les Villes Imperiales & les autres membres à de groſſes contributions. Il ſeroit difficile aux Miniſtres de Vienne de preſcrire des loix plus abſoluës dans les Provinces hereditaires, & les Princes auroient de la peine à imaginer des marques plus eſſentielles d'vne entiere dépendance. Tout le monde voit enfin où aboutit la défenſe de la liberté de l'Empire.

Il y a plus d'vn ſiecle que les Polo-

nois se sont bien apperceus des desseins de la Maison d'Autriche. Le peu de disposition qu'ils ont témoigné de tout-temps à élire pour leurs Rois des Princes de cette Maison, le fait assez connoistre. Henry III. Roy de France & de Pologne, aprés la mort de son frere Charles IX. ayant preferé vne Couronne hereditaire à vne élective, l'Empereur Maximilien II. aussi-tost aprés son départ fit tous ses efforts pour se faire élire Roy de Pologne, & ayant eu quelques voix mit vne puissante armée sur pied pour disputer ce Sceptre à Estienne Battori, que les Polonois avoient êlu : Mais le grand armement & les precautions de Maximilien furent également inutiles. Maximilien Archiduc d'Autriche, fils de l'Empereur du mesme nom, tenta le mesme dessein contre Sigismond; mais ce Prince fut tout-à-fait malheureux, puis que non seulement il perdit la bataille, mais mesme fut fait prisonier. Le temps n'a pû effacer toutes ces entrepriſes de la memoire des Polonois. L'exemple de la Pologne pour l'exclusion des Princes de la Maison d'Autriche, fait con-

noiſtre à toute l'Europe le prejudice que ſe font les Princes de l'Empire, en ſe ruinant malheureuſement pour les ſeuls intereſts de l'Empereur. Ce leur doit eſtre vne grande ſatisfaction de ſe voir embarquez dans vne guerre où ils perdent tout, & où ils ont plus de ſujet d'apprehender la proſperité de leur allié & de leur amy que de leur ennemy. La ſeule memoire des frayeurs qu'ont eu leurs anceſtres de la grandeur de Charles-Quint, & de Ferdinand II. ſeroit capable de les perſuader, ſi l'affermiſſement de l'autorité de Leopold ne leur faiſoit connoiſtre cette verité par vne ſenſible experience, dans le meſme temps qu'elle leur oſte la reconnoiſſance des obligations eſſentielles qu'ils ont à Henry II. Louis XIII. & Louis XIV.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE' dans l'armée d'Allemagne commandée par le Vicomte de Turenne, depuis le commencement de 1674. jusqu'en 1675.

LE Duc de Lorraine incontinent aprés la rupture entre la France & l'Espagne, auoit consideré la Franche-Comté comme vn lieu tres-commode pour porter la guerre par differens endroits jusque dans cœur du Royaume: & s'estoit flaté qu'en ménageant les Suisses par ses Emissaires & ceux de la Maison d'Autriche, il luy seroit facile de les intereſſer dans son restablissement. Ce fut dans cette veuë qu'il envoya devant le Prince de Vaudemond avec des promesses tres-precises de le suivre au plûtost avec vne armée considerable. La specieuse

apparence de ce projet concourant en meſme temps avec d'autres conſiderations particulieres, porta inſenſiblement l'Eſpagne à éluder la mediation des Suiſſes, qui eſtant juſtement indignez de ce mépris, conſentirent à la conqueſte de la Franche Comté.

Les affaire eſtoient dans cet eſtat lors que le Vicomte de Turenne partit de Paris au commencement d'Avril pour ſe rendre ſur la frontiere d'Allemagne. Le Duc de Lorraine qui ſe trouvoit alors aux environs de Francfort avec cinq ou ſix mille hommes, eſtant averty de tous ces mouvemens ne pût plus differer ſa marche ſans perdre la creance qu'il penſoit s'eſtre acquiſe auprés des Princes intereſſez. Cette raiſon le porta à preſſentir l'eſprit du Duc de Virtemberg, pour obtenir le paſſage par les Eſtats de ce Prince: mais ſoit par l'averſió des troupes Lorraines, dont les deſordres eſtoient tombez dans l'execration publique; ſoit que le Duc de Virtemberg apprehendaſt effectivement de s'attirer l'indignation du Roy, le Duc Charles fut obligé de tenter vne autre voye, & de

passer par les Estats de Baden. Aprés plusieurs fatigues & quelque diminution de ses troupes qui desertoient à toutes les occasions, il arriva enfin auprés de Basle.

Rheinfeld petite ville au dessus située sur le Rhin, appartenant à l'Empereur, avoit esté long-temps auparavant considerée comme le principal fondement de tous les projets des Confederez. Ce fut en ce lieu où le Duc de Lorraine employa beaucoup de temps à faire des feintes dans l'esperance de surprendre le Vicomte de Turenne ; tantost il témoignoit vouloir demeurer dans son poste & attendre le Comte de Caprara, qu'il croyoit en chemin à dessein de le venir joindre ; tantost il se presentoit à la teste de ses troupes pour passer avec hauteur ; les armées de France n'estant pas encore tout-à-fait assemblées, on n'employa pas trois mille hommes auprés de Basle pour empescher le passage aux ennemis.

Les Lorrains qui vivoient avec peu de discipline, épuiserent bien-tost les environs de Rheinfeld, & leur excés irriterent les Suisses qui voyant peu d'ar-

gent dans leur camp, mirét toutes leurs munitions à couvert. La diſette augmentant tous les jours, le Duc de Lorraine ſe vit peu de temps aprés obligé de retourner ſur ſes pas, ou d'attaquer le Vicomte de Turenne; le premier party luy ſembla le plus ſeur, quoy qu'il jugeaſt bien qu'vne bataille luy eſtoit abſolument neceſſaire pour le ſecours de ſon fils qui eſtoit enfermé dans Beſançon, & pour ſe décharger luy-meſme de la haine des Eſpagnols, qui n'oublieroient jamais la perte d'vne ſi belle Province, causée principalement par la creance qu'ils avoient euë à ſes promeſſes. Il y euſt eu lieu d'eſtre ſurpris qu'vne ſi grande & ſi perilleuſe marche ſe fuſt terminée ſans quelque entrepriſe conſiderable, ſi l'on n'euſt pas eſté perſuadé que les Lorrains étoient bien plus connus par leurs pilleries que par leur valeur.

Les vivres manquãt à Rheinfeld avec l'eſperance de paſſer le Rhin, le Duc de Lorraine jugea à propos de ſe retirer du coſté de Strasbourg. L'avis qu'il receut en meſme temps de l'approche des troupes de l'Empereur commandées par

le Comte Caprara, qu'on asseuroit party du Palatinat à dessein de le venir joindre, le détermina tout-à-fait, ne doutant plus que son armée grossie par vn secours si considerable, ne fust en estat de tout entreprendre. Les Lorrains s'estant joints aux Imperiaux auprés de Strasbourg, leurs Generaux demanderent le passage aux Bourgmestres de ceste ville. Le Duc de Lorraine & Caprara y furent en personne, & n'épargnerent ny promesses ny artifices pour obtenir ce qu'ils demandoient. Cette conduite leur ayant esté inutile, ils en vinrent aux menaces; & le Comte Caprara faisant sonner haut le nom & les armes de l'Empereur, s'imagina répandre de la terreur dans cette Ville. Les Magistrats répondirent à ces emportemens avec beaucoup de respect pour l'Empereur; s'excusant sur les conjonctures presentes, & sur la desolation inévitable à laquelle ils s'exposoient en irritant le Roy dont l'armée estoit à leurs portes. Le Duc de Lorraine outré d'vn refus si facheux à la teste d'vne puissante armée, & pour surcroist de son déplaisir à la veuë de ses

ennemis, voulut obliger Caprara à forcer la redoute au delà du Rhin : mais ce General outre les ordres precis de l'Empereur de ménager ſes troupes, prevoyant la confuſion & l'impoſſibilité de cette entrepriſe, s'en excuſa, témoignant de n'oſer rien entreprendre ſans en donner auparavant avis à la Cour de Vienne.

Iuſques-là les Princes intereſſez avoient regardé le Duc de Lorraine comme vn des principaux mobiles du party : mais s'appercevant que le paſſage du Rhin & le ſecours de la Franche-Comté qu'il avoit fait ſi faciles, eſtoient ſans eſperance, leur creance ſe convertit auſſi-toſt dans vne défiance generale. L'Empereur meſme redoubla ſes ordres au Comte Caprara de ménager ſes troupes plus que jamais, & de ne s'attacher directement qu'aux conſeils & aux avis de l'Electeur Palatin.

Peu de temps aprés le Duc de Lorraine s'apperceut de la diminution de ſon credit, ſon déplaiſir ſe trouva augmenté par le refus du paſſage de Strasbourg, & ce Prince s'en vangea manifeſtement ſur quelques villa-

ges

ges de la dépendance de cette Ville, Les Imperiaux imitant l'exemple des Lorrains, les ravages & les excés des Cõfederez allerent juſques à brûler les arbres fruitiers. Il y avoit lieu de croire que des hoſtilitez ſi extraordinaires ſervitoient à deſabuſer les habitans de Strasbourg des malheureux engagemens où on les vouloit attirer.

Les ennemis voyant toutes leurs meſures rompuës & le territoire de Strasbourg entierement ruiné, jugerent à propos de ſe retirer du coſté du Palatinat, où les troupes de l'Empire devoient s'aſſembler : ils reprirent leur route par les Eſtats de Baden. Cette Maiſon qui eſt preſentement tout-à-fait dévoüée à l'Empereur & à l'Empire, avoit fait des plaintes à la Diete des pilleries des Lorrains dãs leur marche pour la délivrance prétenduë de la Franche-Comté. Cette conſideration bien-loin de les retenir à leur retour; les aigrit extremement; ou du moins leur ſervit de pretexte pour y commettre plus de deſordres & de ravages dans dix jours, que n'auroit pû faire vne armée de quatre mille hommes qui auroit voulu vivre

avec ordre pendant ſix mois. Vne conduite ſi injuſte attira ſur l'armée des Confederez les imprecations de toute l'Allemagne,& irrita tout-à-fait la Maiſon de Baden.

Le Vicompte de Turenne qui obſervoit de prés toutes les démarches des ennemis, ſe trouvoit entre Saverne & Haguenau. Lors qu'il fut averty de leur retraite du coſté du Palatinat, il jugea bien que l'eſtat auquel ils eſtoient luy feroit naiſtre quelque occaſion de les combattre avec avantage. Ce fut pour ce ſujet qu'aprés avoir proposé ſon deſſein à tous les Officiers generaux, il donna auſſi-toſt l'odre de faire le pont de Philisbourg. Le temps qu'il falut employer à le dreſſer fut ſi bien ménagé, que les troupes furent aux environs dans le temps qu'il fut achevé. Le Vicomte de Turenne afin d'oſter la connoiſſance de ſes deſſeins aux ennemis, avoit fait coure le bruit quelques jours auparavant,qu'il vouloit faire vne reveuë generale de ſon armée auprés d'Haguenau. Ce projet parut d'autant plus vray ſemblable, que laiſſant les gros équipages à Hochsfeld, il y eut

peu de monde qui ne creuſt que ſa marche eſtoit de tres-peu de jours. Cependant les troupes eſtant arrivées le 12. Iuin auprés d'Haguenau défilerent avec beaucoup de diligence, & inſenſiblement ſe trouverent auprés de Philisbourg : où ayant paſsé le Rhin, le Vicomte de Turenne groſſit ſon armée de quatre bataillons des regimens du Pleſſy, Douglas, la Ferté, & d'vn autre composé de differentes compagnies. Cette infanterie qui eſtoit fraiſche, ſe mit peu de temps aprés en marche auec toute la cavalerie, avec deſſein de couper les ennemis avant qu'ils euſſent paſsé le Nekre à Hailbron ou à Vimpſen. Cette precaution eſtoit neceſſaire, parce que le Duc de Lorraine & Caprara eſtant avertis qu'on travailloit au pont de Philisbourg, ſoupçonnerent que l'armée Françoiſe n'en eſtoit pas beaucoup éloignée : cette raiſon les fit prendre à droit afin d'eviter ſa rencontre au paſſage du Nekre.

L'armée du Roy composée de ſix mille chevaux & de trois mille hommes de pied, aprés ſix ou ſept heures de marche ſe trouva auprés d'Heydelberg, ſans

pouvoir rien apprendre d'asſeuré touchant l'eſtat des ennemis. Dans ce meſme temps quelques-vns des noſtres ſe trouuerent auprés d'vn chaſteau, où deux cens hommes des troupes de Saxe eſtoient en garniſon. Le Vicomte de Turenne le fit attaquer par les Comtes de Saintabre, de Maulevrié, & de la Mark. Cette action ſe paſſa avec tant de vigueur, que les aſſiegez aprés peu de reſiſtance furent obligez de ſe rendre à diſcretion. Tout le monde y fit tres bien, & entre les Officiers pluſieurs s'y firent remarquer. Le Marquis de la Ferté eſtant à la teſte de ſon Regiment, ſe preſenta des premiers pour rompre les portes. Le ſieur de la Villedieu qui commandoit l'infanterie de Philisbourg y fut bleſſé avec quelques autres Officiers. Le bruit de ce qui s'étoit paſſé à l'attaque du chaſteau y ayant attiré cent cinquante chevaux des troupes de Saxe qui eſtoient poſtez aux environs; le ſieur de Foucaut crut cõme il paroiſſoit vray-ſemblable, que ce fuſt l'avantgarde des ennemis. Cette raiſon l'obligea de faire doubler les rangs, & de faire marcher vers eux l'ar-

mée en bataille, mais le Comte d'Auvergne s'eſtant détaché à la teſte de quelques volontaires, les chargea fort à propos & reconnut que ce n'eſtoit qu'vn party qui s'eſtoit venu jetter dans nos premiers eſcadrons. Cette cavalerie qui ſe vit engagée avec la noſtre, ſe retira bien viſte & en confuſion, aprés avoir perdu quelques Officiers & quelques cavaliers.

Cependant le Vicomte de Turenne apprit que les ennemis marchoiét avec beaucoup de lenteur, & quoy qu'il n'euſt rien d'aſſeuré du lieu où ils eſtoient, il jugea neanmoins bien qu'ils pouvoient encore eſtre ſur les frontieres du Marquiſat de Baden. Le ſoupçon qu'il eut que les Confederez, bien informez de ſon deſſein, ne taſchaſſent d'éviter ſa rencontre en paſſant le Nekre à Hailbron ou à Vimpfen, l'obligea de détacher de ce coſté le Marquis Douglas avec quinze cens Mouſquetaires & cinq pieces de canon pour arreſter les ennemis, pendant que le reſte de noſtre armée s'avançoit.

Le Vicomte de Turenne ayant appris par ce détachement que les enne-

mis n'avoient pas encore passé le Nekre, fit marcher ses troupes en grande diligence afin de prevenir les Confederez qui témoignoient vouloir fuir l'occasion d'vne bataille. Cette raison l'empescha de forcer en passant le chasteau de Visiok où il y avoit deux cens hommes de garnison qui ne voulurent pas se rendre quoy qu'on les eust sommé, & qu'on leur eust mesme fait voir le canon, mais l'importance de joindre & de battre les ennemis fit qu'on ne s'y arresta pas, & qu'aprés avoir laissé le Marquis de Renty à la garde du Pont, necessaire pour la communication de Philisbourg, l'armée marcha le 16. Iuin du costé de Sintzen.

L'Electeur Palatin ayant eu avis du voisinage des deux armées, dépescha plusieurs Courriers la nuit du 16. au 17. de Iuin, pour donner avis aux Generaux de l'armée des Confederez de la marche, de l'estat & des desseins de l'armée Françoise, qu'on luy avoit asseuré monter à peine à cinq mille hommes, fort fatiguez de la longueur du chemin. Le Duc de Lorraine, & Caprara répondirent differemment à cet

avis : le premier consentoit volontiers à vne bataille,& le second n'en vouloit point s'il n'y estoit forcé.

L'Electeur Palatin prevoyant la ruine que souffriroient ses Estats du sejour de deux armées considerables,si les Imperiaux avec leurs chicanes ordinaires vouloient éviter l'occasion d'vn combat qu'il croyoit si avantageux,n'épargna ny ses soins ny son credit pour les déterminer à vne bataille ; ne doutant point de voir son pays bien-tost délivré par la défaite de l'armée Françoise qu'il s'estoit figurée si facile. Cependant l'armée ennemie qui se trouvoit pour lors aux environs de Sintzen apprit que le Vicomte de Turenne n'en estoit pas beaucoup éloigné. L'avis & les instances que l'Electeur Palatin venoit de faire aux Confederez concourant avec la difficulté des chemins par où ils estoient obligez de passer dans leur retraite, les firent resoudre contre leur premier dessein de tenter le hazard d'vne bataille. Le poste où ils se trouvoient sembloit contribuer à cette resolution : leur infanterie estoit dans la ville, & leur cavalerie au delà

ſur vne hauteur en bataille.

L'armée Françoiſe aprés vne marche de plus de trois heures ſe trouvant au matin 17. de Iuin auprés de Sintzen; le ſieur Mazel Capitaine au Regiment Colonel s'avança avec vingt-cinq ou trente Maiſtres. Il eut à peine marché deux cens pas qu'il apperçeut quelques eſcadrons des ennemis qui ſe mettoient en bataille derriere la Ville, il en donna auſſi-toſt avis au Vicomte de Turenne qui fit avancer l'infanterie, à la teſte de laquelle eſtoit le Chevalier du Pleſſy.

Pour mieux juger de cette action il faut remarquer que Sintzen eſt vne petite Ville ſituée dans l'extremité du Palatinat du coſté du Duché de Virtemberg. Le chemin de Viſlok à Sintzen conſiſte dans des prairies qui ſont bornées a droit de montagnes inacceſſibles, & a gauche de quelques ruiſſeaux mareſcageux qui rendent les chemins tres difficiles, meſme dans la plus grande ſeichereſſe de l'année. Ces ruiſſeaux aboutiſſant auprés de la Ville dans vn fond, y font vn eſpece de marais qui la met à couvert de ce coſté. Du coſté

de

de Vimpfen elle eſt commandée par vne hauteur, ſur le penchant de laquelle il y a quelques vignes garnies de hayes, & vn bon quart de lieuë au delà, vn bois de la longueur d'vne demie lieuë. I'oubliois à dire que le chemin qui va de la Ville ſur cette hauteur eſt vn peu creux, & ſi étroit qu'à peine quatre hommes y pourroient paſſer de front. Le reſte du terrain conſiſte dans des hayes & dans des vignes, dans leſquelles à grande peine les gens de pied peuvent marcher. La Ville n'a point d'autres fortifications qu'vne muraille, ſoûtenuë d'vne eſpece de fauſſe braye avec vn foſſé : les hayes & les buiſſons qui ſont aux environs en rendent l'approche aſſez facile.

L'armée Françoiſe qui venoit du coſté de Viſlok s'eſtant approchée de Sintzen, ne pouvoit preſque plus marcher en bataille, quelques ſoins que priſſent inceſſamment les Officiers Generaux de faire racommoder les chemins. Le Vicomte de Turenne ne voulant pas aller de front à la Ville, fit couler vne partie des troupes le long du ruiſſeau, & détacha en meſme temps

le sieur de Sezan à la teste de trois cens Mousquetaires du détachement du Marquis de Douglas, pour gagner les hayes & approcher de la Ville.

Les ennemis s'appercevant de la lenteur que la marche & la difficulté des chemins causoient dans nos troupes, sceurent bien profiter du temps que nos Generaux furent obligez d'employer : ils mirent leur cavalerie qui consistoit en trois mille chevaux des Cuirassiers de l'Empereur, douze cens cheuaux des troupes de Saxe, & six mille chevaux tant Lorrains qu'Allemands, sur la hauteur qui estoit par delà la Ville du costé de Vimpfen. Toute cette cavalerie rangée en bataille en bon ordre, avoit à la teste de l'aisle droite le Comte Caprara, & à l'aisle gauche le Duc de Lorraine. Leur infanterie qui consistoit en huit Compagnies du Regiment de Strein de cent cinquante hommes chacune, deux du Cercle de Franconie de deux cens hommes chacune, quatre cens Dragons, & quelque autre milice du pays, faisoit vn peu plus de deux mille hommes. Le Baron de Strein qui commandoit cette infan-

terie, l'avoit postée dans la Ville, mais ayant apperçeu de loin que les nostres couloient le long du ruisseau pour venir gagner les hayes, qui les pourroient mettre à couvert du feu de la Ville : il s'avisa d'y poster quatre de ses Compagnies avec quelques Dragons, & demeura dans la Ville avec le reste de ses troupes.

Le sieur de Sezan à la teste de trois cens Mousquetaires détachez, ayant avancé pour gagner les hayes ; essuya d'abord vn grand feu des ennemis qui y estoient postez, mais estant soûtenu par les douze cens autres que commandoit le Marquis de Douglas, & tous ensemble ayant fait vn plus grand feu, les ennemis se retirerent. Cette escarmouche fut chaude & dura quelque temps, mais le Chevalier du Plessy détachant incessamment des gens frais, les ennemis se retirerent peu de temps aprés dans la Ville. Les nostres ayant gagné les hayes, & s'estant approchez du fossé le combat recommença plus chaudement. Les ennemis étoient animez par l'avantage de leur poste, & par la presence de leur cava-

lerie qui estoit en bataille sur la hauteur. Les François ne respiroient que l'occasion de combattre & vouloient à quelque prix que ce fust forcer cette Ville, qui estoit le seul passage pour aller aux ennemis. Ce feu dura prés de trois heures avec beaucoup d'opiniastreté de ceux du dedans, qui estoient desesperez de se voir forcez dans ce poste à la veuë d'vne puissante armée. Pendant que les sieurs de Sezan & Douglas pressoient leurs attaques à deux portes differentes, & que les ennemis se défendoient avec fermeté; quelques-vns de nos Dragons rouges avec le Chevalier d'Hoquincourt à leur teste, découvrirent vne fausse porte qu'ils forcerent sans beaucoup de danger. Les ennemis se sentant surpris de ce costé, y accoururent aussi-tost, & arresterent mesme vn peu de temps nos Dragons, qui ayant percé quelques maisons les incommoderent beaucoup par leur feu. Iusques-là les ennemis avoient fait vne vigoureuse resistance, mais voyant les nostres dans la Ville: & plusieurs des leurs tuez, vne partie commença aussi-tost à abandonner la

Ville,& à se retirer en confusion vers leurs cavalerie ; l'autre partie se sauva dans les tours où elle se rendit à discretion. Cette attaque nous coûta du monde ; & presque tout ce qui fut tué d'infanterie ce jour-là, tant Officiers que soldats, perit dans cette action. Il y eut peu d'Officiers tués, au nombre desquels furent les sieurs de la Tribalde, des Reaux, & des Rouës, Capitaines dans Châpagne. Le Chevalier d'Hoquincourt avec ses Dragons y acquit beaucoup d'honneur estant entré des premiers.

La ville prise le Chevalier du Plessy détacha aussi-tost des mousquetaires des regimens de Champagne, du Plessy, & d'Hamilton pour s'emparer d'vne hauteur qui estoit entre la cavalerie des ennemis & la Ville, afin de favoriser le passage de nostre armée, qui ne pouvoit passer que par la Ville, à cause d'vn ruisseau & d'vn marais qui estoient à costé. Le Vicomte de Turenne accompagné des Officiers Generaux, monta sur cette éminence où estoient les mousquetaires détachez afin d'observer de plus prés l'estat & la posture des ennemis, qui venoient faire de

petites charges dans ce lieu : mais le grand feu de nostre infanterie les faisoit retirer bien visle. Nostre canon qui tiroit de delà l'eau avec le succés les incómodoit beaucoup, & faisoit que leurs charges estoient de peu de consequence. Quoy qu'ils fussent rebutez par le feu de nostre canon & de nostre infanterie, & qu'ils n'osassent se tenir sur l'extremité de la hauteur pour observer nos mouvemens, ils pouvoient neanmoins aisément voir toute nostre cavalerie du lieu où ils estoient en bataille, & discerner le nombre qu'on faisoit passer. Le Vicomte de Turenne qui d'vn costé ne vouloit pas perdre l'occasion de combatre, de l'autre estoit retenu par les difficultez & le peril du defilé de la Ville qu'il faloit passer à la veuë de l'armée ennemie, ayant assemblé les Officiers Generaux s'avisa auec eux qu'en postant l'infanterie le plus avant qu'on pourroit sur le penchant de la hauteur, la cavalerie pourroit passer avec moins de danger. Aussi-tost que cette resolution fut prise, le Chevalier du Plessy fit Passer les regimens du Plessy, de la Ferté, & d'Hamilton

ſur vn petit pont qu'il fit faire à coſté de la ville. Cet expedient ſoulagea beaucoup le paſſage des troupes, & ſervit à arreſter les petites charges que les ennemis venoient faire de temps en temps ſur les mouſquetaires cõmandez.

Pendant que noſtre infanterie poſtée dans des hayes & dans des vignes tenoit les ennemis en haleine, vne partie de noſtre cavalerie paſſa avec noſtre canon : mais comme pour aller de la Ville aux ennemis, il n'y avoit point d'autre paſſage qu'vn chemin creux & ſi étroit qu'à peine quatre hommes de front y pouvoient paſſer, on perdit beaucoup de temps dans ce défilé. Cependant les ennemis qui pouvoient aiſément obſerver tous nos mouvemens vinrent fondre ſur vne partie de noſtre cavalerie qui eſtoit paſſée : mais noſtre infanterie qui ſe trouvoit au front les arreſta par ſon feu & les obligea de ſe retirer.

Toute noſtre armée eſtant paſſée à la faveur de noſtre infanterie, il reſtoit encore vne autre difficulté, qui eſtoit l'incommodité du lieu où elle avoit à combattre, outre l'impoſſibilité de faire

lerie, dont ils avoient raiſon d'appre-hender le fracas, qui les fit haſter.

Aprés avoir eſſuyé quelques volées de noſtre canon ils vinrent fondre ſur noſtre cavalerie qui tâchoit de gagner la hauteur. Ils commencerent cette premiere charge avec ſuccés, & tombant ſur nos premiers eſcadrons les firent vn peu plier. Ils ſoûtinrent cette premiere furie quelque temps, mais elle ſe ralentit neanmoins peu à peu par la fermeté des noſtres qui ſe rallioient en bon ordre à cent pas au deſſus de leur ſeconde ligne. Dans cette premiere charge tous les eſcadrons & tous les étandarts eſtant meſlez, chacun ſe trouva animé par l'exemple des Officiers Generaux, qui eſtant tous à la teſte des eſcadrons chargeoient avec eux, ou les retenoient & reſervoient pour vne autre charge. La confuſion qui eſt comme inévitable dans ces occaſions, contribuant en meſme temps au carnage, les deux partis ſe trouverent tellement acharnez qu'on ne pouvoit preſque plus reconnoitre les étendarts; cela fit qu'il y en eut pluſieurs pris qui furent bien-toſt aprés repris. Dans

ce premier choc le Comte de Saintabre fut fort bleſſé & à grande peine retiré par les ſiens, & preſque dans le meſme temps furent tuez les ſieurs de Beauvesé & de Coulanges, Brigadiers.

Comme les ennemis ne donnerent preſque pas le temps à noſtre artillerie de tirer, & que dans le temps de leur premiere charge il ſe trouva encore quelques-vnes de nos pieces attellées, les chevaux effrayez emmenerent au milieu des troupes les pieces attellées. Cet accident qui n'avoit pû eſtre prevû ny empeſché par les Officiers, ne cauſa neanmoins aucun deſordre, parce qu'ils paſſerent heureuſement à coſté des bataillons & des eſcadrons.

Les Chevaliers de Vendôme & de Boüillon ſe meſlerent l'épée à la main à la teſte du ſecond eſcadron, dans le temps que les ennemis chargeoient bruſquement. La charge recommença plus chaudement; le Chevalier du Pleſſy fit avancer dans ce temps quelques pelotons d'infanterie qui contribuerent beaucoup par leur feu à rallentir l'ardeur des ennemis qui ſentant la fermeté des noſtres commencerent

insensiblement à mollir. Ce fut dans cet intervalle que nostre cavalerie les serrant de plus prés, les auroit aisément rompus ou du moins poursuivis jusques à leur seconde ligne, si le front de leur cavalerie, qui estoit fort étendu, n'eust arresté la poursuite des nostres, qui en voulant s'avancer estoient pris en flanc. Ce fut pour ce sujet que le regiment Colonel qui avoit rompu quelques escadrons qui venoient à luy, fut presque renversé par d'autres troupes, & perdit deux étendarts avec quelques cavaliers.

Cette charge quoy que tres-forte dans le commencement ne produisit aucune épouvante dans nostre cavalerie, ce qui fut vn tres-grand bien, car vn seul escadron venant à fuïr, toute l'armée estoit dans vn danger évident, parce que la retraite ne pouvant se faire sans tomber sur nostre cavalerie, outre la confusion qu'elle y auroit mise, l'auroit encore empeschée de passer à cause de peu d'espace.

Le desavantage du lieu obligeant autant nos Officiers à prevenir la confusion qu'à soûtenir la charge des enne-

mis, fit que dans ce premier choc nous gagnasmes peu de terrain. Le Comte Caprara s'apperçeut de cela aussi-tost que la poussiere fut diminuée. Dans le temps que les deux partis se rallioient pour recommencer vne seconde charge, les ennemis qui s'estoient retirez avec beaucoup de vîtesse, se trouverent en bataille avant que nos escadrons fussent tout à fait remis. Leurs Generaux prevoyant l'avantage qu'ils auroient à charger nostre cavalerie avant qu'elle eust gagné plus de terrain, qui luy estoit si necessaire pour étendre ses aisles & pour éviter la confusion, revinrent vne seconde fois à la charge avec les cuirassiers de l'Empereur, & l'élite de leurs troupes. Nostre aisle gauche à la teste de laquelle le sieur de Foucaut faisoit tout ce qu'on en pouvoit attendre, plia vn peu; & les ennemis poursuivant vigoureusement se firent jour au travers de quelques-vns de nos escadrons. Dans cet instant il y eut danger que la frayeur se répandant dans nos troupes ne les empeschast de se rallier, si le sieur de Foucaut qui estoit pour lors à la teste

du regiment d'Armagnac, n'euſt pris les ennemis en flanc, ce qui rallentit beaucoup la furie de leur charge. Il eſt vray qu'il fut tres bien ſecondé par quelques pelotons d'infanterie, que le Chevalier du Pleſſy avoit meſlez fort à propos parmy nos eſcadrons : car leur feu ayant fait vn tres bon effet, & les ennemis ne s'y attendant point, ſe trouverent comme ſuſpendus au milieu de ce choc. Noſtre cavalerie profita heureuſement de ce relâche, & eut le temps de ſe rallier. Les ennemis qui avoient déja fait la plus grande partie de leurs décharges, voyant le ralliement des noſtres qui venoient fondre ſur eux l'épée à la main, commencerent inſenſiblement à lâcher pied en caracollant. Leurs mouvemens qui ſe faiſoient en bon ordre, & leurs eſcadrons qui marchoient toûjours ſerrez auſſi-bien dans leur retraite que dans leur charge, ſe conſeruerent quelque temps dans cet eſtat : mais eſtant à la fin rompus ils furent preſſez ſi vivement, que tombant tout d'vn coup juſques ſur leur ſeconde ligne, il s'y fit tant d'allarme & des confuſions, que pluſieurs de leurs

commencerent dés ce temps à fuïr à toute bride.

Quoy que la pouſſiere & leur ſituation oſtaſſent dans cet inſtant au Vicomte de Turenne la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit, parce qu'il y avoit vn petit penchant derriere leur ſeconde ligne qui favoriſoit extremement leur deſordre, il ſoupçonna neanmoins par le grand bruit de leurs trompettes, que leurs Generaux les rappelloient: mais l'avantage du terrain qu'il vouloit gagner luy paroiſſant preferable à toutes les conjectures qu'il pouvoit tirer de l'eſtat des ennemis, il s'attacha ſeulement à profiter de l'eſpace qu'il avoit gagné dans ce ſecond choc.

Les ennemis prevoyant qu'aprés la perte du terrain qu'ils venoient de faire, ils ne pouvoient plus eſperer la victoire dont ils s'eſtoient flatez auparavant, furent ſur le point de faire vne retraite generale pendant que la pouſſiere nous empeſchoit encore de connoiſtre leurs deſordres. La proximité du bois qu'ils avoient derriere eux, ſembloit y contribuer, ſi le Duc de Lorraine qui juſ-

ques-là avoit esté spectateur, n'eust demandé qu'on fist vne troisiéme tentative. On ne pût refuser cette satisfaction à vn Prince qui s'y trouvoit si interessé par la perte de ses Estats, & par la reputation de ses affaires. La disposition qu'il remarqua dans nos troupes qui s'avançoient vers luy, l'obligea de haster ce dernier effort en menant toute sa cavalerie à la charge.

Le Chevalier du Plessy qui se trouvoit pour lors à la teste de quelques-vns de nos escadrons, ayant découvert que la marche des ennemis venoit d'vn costé aboutir à quelques hayes qui estoient devant nostre cavalerie, y posta les Regimens de Champagne & d'Hamilton. Nostre aisle droite qui estoit opposée à la gauche des ennemis où estoient les Lorrains, ayant soûtenu leur charge sans beaucoup de perte, les chargea si vigoureusement qu'ils furent emportez jusques dans le bois qui estoit à plus d'vn quart d heure. Nostre aisle gauche qui estoit opposée à la droite des ennemis où estoient les Regimens des Cuirassiers de l'Empereur avec les troupes de Saxe, plia vn peu,

& meſme quelques-vns de nos eſcadrons ſe trouverent preſque rompus, mais eſtant vigoureuſement ſecourus par le feu de noſtre infanterie qui eſtoit poſtée dans des hayes noſtre cavalerie ſe trouua ralliée dans l'inſtant. Les ennemis ſoûtinrent encore quelque temps, mais enfin eſtant forcez par vn redoublement que firent les noſtres, ils commencerent à ſe retirer en aſſez bon ordre, qui dura neanmoins tres-peu de temps parce qu'ils ſe trouverent preſſez. Dés qu'on s'apperceut de leur deſordre, noſtre cavalerie ayant pour lors du terrain ſuffiſamment, on les ſuivit de fort prés juſques dans le bois, dont le défilé qui eſtoit de plus d'vne demie lieuë nous fit perdre beaucoup de temps, & les ordres exprés du Vicomte du Turenne de ne les pourſuivre qu'en bataille favoriſerent tout-à-fait leur fuite. Le bois paſſé on redoubla la pourſuite, & on en tua & fit beaucoup de priſonniers dans la plaine où on les ſuivit plus d'vne heure juſques à vn autre bois, auprés duquel l'armée campa pour marque entiere de la victoire.

Cette

Cette déroute se fit avec tant de frayeur des ennemis, que plusieurs ne se croyant pas en seureté aprés avoir passé le Nekre à Hailbron & à Vimpfen, firent plus de dix-huit lieuës la mesme nuit, & arriverent le lendemain à Francfort où la nouvelle se répandit en mesme temps. Le Duc de Lorraine & Caprara s'estant ralliez derriere vne colline, passerent le Nekre a Vimpfen où ils se ioignirent au Marquis de Bareyth avec son Regiment, & prirent tous ensemble le chemin d'Heydelberg pour rasseurer l'Esprit de l'Electeur Palatin, ou plustost pour achever de manger son pays. Les specieuses raisons qu'employa Caprara pour pallier l'affaire de Sintzen, ne servirent qu'à augmenter les déplaisirs de ce Prince, qui prévoyoit la desolation inévitable de son pays. Cette nouvelle s'estant répanduë dans Heydelberg, les plus riches Bourgeois songerent dés l'instant à trãsporter ce qu'ils avoient de meilleur à Francfort, & peu de temps aprés l'Electeur mesme avec toute la Maison Electorale se retira à Manheim. La nuit du combat les portes d'Heydel-

berg furent toûjours ouvertes pour y retirer les fuyars. Le Vicomte de Turenne dont l'armée estoit fort fatiguée par les grandes marches, & nouvellement encore par la journée de Sintzen, ne jugea pas à propos d'avancer plus loin.

Iamais les grandes & extraordinaires qualitez du Vicomte de Turenne ne parurent davantage. Il se trouvoit par tout & donnoit les ordes avec vne netteté d'esprit qui est si rare & si necessaire dans ces occasions. On ne pouvoit aller aux ennemis qu'en forçant vne Ville où estoit leur infanterie. La Ville forcée, le chemin pour aller à eux pouvoit a peine contenir quatre hommes de front, & l'espace qui estoit entre eux & la Ville n'excedant pas la portée du mousquet, il n'y avoit pas dequoy faire vne seconde ligne. Cette difficulté en faisoit naistre vne autre qui nous rendit la victoire sanglante, & dont les ennemis tirerent de grands avantages : c'est que le manquement de terrain empeschãt les escadrons qui estoient à la teste de faire place à ceux qui doubloient derriere ; le Vicomte

de Turenne fit fort à propos des defenſes à tous les cavaliers de tirer, & c'eſt en quoy on ne les peut trop loüer de s'eſtre toûjours tenus ſerrez, & d'avoir ſi bien ſouſtenu toutes les charges des ennemis dans vne maniere de combattre ſi deſavantageuſe. Pour ſurcroiſt de toutes ces difficultez, la confuſion y paroiſſoit comme inévitable, dans vn lieu ſi étroit pour faire combattre tant de monde, & les ennemis voyant que les noſtres n'oſoient tirer venoient faire leur décharge juſques ſur la teſte des chevaux, choiſiſſant ainſi ceux qu'ils vouloient tuer.

Les Lieutenans Generaux y acquirent autant de gloire qu'ils en pouvoient ſouhaiter. Le ſieur de Saintabre dans la chaleur de la premiere charge s'eſtant meſlé dans les eſcadrons ennemis l'épée à la main, ſe trouva malheureuſement bien-toſt hors de combat ayant eu la cuiſſe caſſée, dont il mourut peu de jours aprés à Philisbourg: ſon fils aiſné le ſieur de Rochefort fut tué dés le commencement du combat. Le ſieur de Foucaut ſe trouvoit par tout à la teſte des eſca-

drons, soit pour charger avec eux, soit pour le retenir pour vn autre charge. Tous les Marechaux de Camp s'y firent aussi remarquer. Le Comte de Maulevrier, tant à la teste de l'infanterie de Philisbourg à l'attaque du chasteau, qu'à la teste du premier escadron du regiment Colonel, fit tres-bien. Le Chevalier du Plessy qui commandoit l'infanterie contribua beaucoup à la victoire, Le Comte de la Mark qui estoit à la gauche fit tres-bien, le Comte de Roye estant à la droite receut plusieurs coups sur ses armes. Le Comte d'Auvergne passant de l'aisle gauche à la droitte pour la faire étendre, cõtribua beaucoup par ce moyen au ralliement des troupes. Les Chevaliers de Vendosme & de Bouillon se meslerent plusieurs fois dans les escadrons ennemis. Il seroit impossible de rapporter tous ceux qui se signalerent dans cette occasion; tous les Brigadiers, Mestres de Camp, & Colonels s'aquitterent parfaitement bien de leur devoir; toute la cavalerie generalement y acquit beaucoup d'honneur; l'infanterie eut l'avantage d'avoir beaucoup contribué à la

victoire, comme le Duc de Lorraine l'avoüa luy-meſme dans la lettre qu'il écrivit à l'Empereur. Cette victoire fut ſanglante, & nous y perdimes des gens de marque. Les plus conſiderables de ceux qui y furent tuez ou qui moururent de leurs bleſſures, furent les ſieurs de Saintabre, de Bauveze, de Coulanges, de Rochefort, & le Chevalier de Sillery: la pluſpart des Officiers Generaux y furent bleſſez ou receurent des coups ſur leurs armes.

Le Vicomte de Turene aprés avoir attendu les ennemis le lendemain de la bataille voyant qu'ils ne paroiſſoient point, reprit le chemin de Philisbourg où on conduiſit plus de cinq cens priſonniers: & afin de raffraiſchir ſon armée qui eſtoit beaucoup fatiguée par les grandes marches, repaſſa le Rhin pour aller camper aux environs de Neuſtad qui eſt vne petite ville du Palatinat au deça du Rhin à cinq heures de Philisbourg. Les habitans de cette Ville payerent cherement la foy qu'ils avoient ajoûtée au bruit que l'Electeur Palatin avoit fait courir au ſujet de la iournée de Sintzen: ſe voyant

abandonnez avant d'avoir rien peu sauver de ce qu'ils avoient, ils se rendirent à discretion à la premiere sommation. Cette Ville qui estoit vne espece de Magazin des lieux circonvoisins servit extrêmement au rafraischissement de l'armée du Roy, qui y sejourna quelque temps sans que l'Electeur Palatin osast rien entreprendre pour relever l'estat de ses affaires.

Le Vicomte de Turenne croyant qu'il y alloit de la reputation des armes du Roy de desabuser tous les Princes interessez des scrupules qui leur pouvoient rester sur l'avantage de la journée de Sintzen, resolut de passer le Rhin pour la seconde fois. Ce fut pour ce sujet qu'aprés estre party le troisiéme de Iuillet de son Camp de Lauken, il se trouva aprés deux jours de marche sur le bord du Nekre à Vibelingen à vne demie heure d'Heydelberg, & vne lieuë de Labebourg, où l'armée des Confederez estoit campée, & autant bien retranchée qu'on se le peut imaginer, estant couverte de Ladebourg & du Nekre, avec des pallissades en plusieurs endroits. Outre tous

ces avantages l'armée du Roy estoit obligée de passer le Nekre à sa veuë, ce qui rendoit le poste des ennemis bien plus considerable. Cette raison avoit obligé le Vicomte de Turenne en passant à Philisbourg d'y prendre de l'artillerie & des pontons.

La nouvelle impreveuë de l'arrivée de l'armée du Roy produisit des effets bien differens dans l'esprit des Confederez. L'Electeur Palatin prevoyoit que son pays restoit abandonné à la mercy de l'armée Françoise, & par consequent ruiné sans ressource, par la retraite des Ducs de Lorraine & de Bournonville, employa inutilement toutes sortes de promesses & d'artifices pour arrester ces Generaux, qui ne croyoient point de meilleur party pour eux qu'vne promte retraite; & ce fut en vain qu'il leur remonstra qu'ils ne pouvoient estre forcez au combat qu'avec tous les avantages imaginables; qu'à tout évenement ils se pourroient retirer avec plus d'honneur & plus de seureté sous le canon de Manheim.

Le Vicomte de Turenne faisant travailler incessamment au pont du Nekre,

détachoit de temps en temps des partis pour obſerver la contenance des ennemis ; qui ſe trouvant dans de continuelles alarmes, firent défiler peu de temps aprés tous les bagages. L'Electeur Palatin eſtant averty de ce mouvement, redoubla ſes inſtances, & voyant qu'elles eſtoient inutiles y meſla des plaintes & des menaces.

Les Generaux de l'armée des Confederez ne ſe ſentant nullement émeus par des conſiderations ſi apparentes, ſuivirent ſans aucune deliberation la nuit ſuivante leurs équipages avec toute la vîteſſe poſſible. La frayeur & la confuſion qui ſe rencontrent ordinairement dans les retraites precipitées; leur firent negliger beaucoup d'hommes & de chevaux fatiguez: on vit meſme ſur leur route beaucoup de cuiraſſes & toutes ſortes d'armes.

Le Vicomte de Turenne ayant eſté averty le lendemain cinquiéme de Iuin de la diligence avec laquelle les ennemis ſe retiroient, reſolut de les faire ſuivre par le Comte de Roye qu'il détacha dans l'inſtant avec trois eſcadrõs pour les arreſter par de legeres eſcarmouches.

mouches. Le Comte de Roye ayant joint vne partie de leur arrieregarde composée de sept à huit cens chevaux, détacha le sieur du Repere à la teste de deux cens Maistres, qui les chargea avec tant de vigueur que nonobstant la grande inégalité il les fit plier avec perte de plus de quarante des leurs, sans y perdre plus de douze des siens. Tous ceux qui se trouverent dans ce combat firent tres bien ; les Dragons qui survinrent s'y signalerent aussi.

Les ennemis ayant marché plus de dix heures de la sorte n'oserent faire halte en pleine campagne; ils se mirent en bataille au bout d'vn defilé qu'ils trouverent par delà Schuinxenberg. Iamais on ne vit des troupes mieux disposées à combatre, quelque diligence que fist nostre cavalerie, elle estoit toûjours suivie de l'infanterie qui la joignoit à tous les defilez.

Les ennemis qui avoient toûjours esté agitez de frayeur la sentirent aussitost redoubler par l'approche du Vicomte de Turenne. Ce fut pour ce sujet qu'ils continuerent la nuit du cinq au six avec la mesme diligence leur route

vers Francfort. Le Vicomte de Turenne n'avoit pas plus d'onze mille hommes pour attaquer les annemis. Avec ces troupes il les pourſuivit plus de neuf grandes lieuës le long de la Bergſtraſſe iuſques auprés de Darmſtat. Le lendemain ſixiéme ayant ſceu dés la pointe du iour qu'ils eſtoient à plus de ſept lieuës de luy proche du Mein, qui eſtant paſſé les mettoit en ſeureté; il ne iugea pas à propos de fatiguer davantage ſes troupes par vne pourſuite inutile : outre que les ayant honteuſement chaſſez du cœur du Palatinat, il ne croyoit pas remporter vne victoire plus complette contre vne armée qui n'avoit pas l'aſſeurance de luy tourner le viſage, & qui ne ſe défendoit que par la fuite. Pour cet effet il ſe contenta de détacher le ſieur de Montgeorge avec quatre cens chevaux, qui ſuivit ces troupes effrayées iuſques ſur le bord du Mein. Le Duc de Bournonville qui avoit publié quelques iours auparavant la défaite de l'armée Françoiſe ſi facile & ſi certaine, à peine fut arrivé à Heydelberg pour y commander l'armée des Confederez, qu'il fut obligé

de se retirer. Cette retraite ne diminua pas seulement sa reputation, elle luy attira encore les imprecations de l'Electeur de Mayence, de la Maison de Nassau, & de la ville de Francfort, dans les terres desquels l'armée des Confederez fit autant de ravages qu'auroient pû faire les Turcs.

Pendant toutes les plaintes & toutes les inquietudes de l'Electeur Palatin, l'armée Françoise dans quatre ou cinq campemés qui durerent prés d'vn mois, consuma toutes les moissons de son pays. Le Vicomte de Turenne ayant chassé l'armée des Confederez du Palatinat avec tant de hauteur, fit payer bien cherement à ce pays la peine de sa poursuite, & desabusa effectivement l'Electeur Palatin de la bonne opinion qu'il avoit conceuë de son party, en luy envoyant tous les iours des partis jusques aux portes de Manheim & d'Heydelberg. Pendant ce sejour on découvrit que les païsans des environs avoiét exterminé avec la derniere inhumanité plusieurs de nos soldats. Cette barbarie excita contre eux vne aversion étrange dans nos troupes, qui ne se

pouvant vanger ſur leur perſonne, à cauſe de la facilité qu'ils avoient de ſe retirer dans les bois & dans les montagnes, ſe vangerent ſur leurs biens par le feu que les Anglois mirent à quelques villages, où ils trouverent des corps morts. Le Vicomte de Turenne fit effectivement tout ce qui paroiſſoit poſſible pour empeſcher ces embraſemens, mais l'indignation des ſoldats contre les payſans prevenoit tous les ſoins de ce General.

L'Electeur Palatin n'en auroit pas eſté quitte pour la perte de ſes fourages, ſi la ſituation de Manheim euſt eſté telle qu'on euſt pû l'aſſieger. Pour en mieux iuger, il faut remarquer que Manheim eſt vne petite ville aſſez bien fortifiée ſur vne langue de terre au conflant du Rhin & du Nekre. La commodité du pont qu'elle a ſur le Nekre, fait que ſe communiquant par pluſieurs endroits, elle peut aiſément eſtre ſecouruë par terre & par eau. Toutes ces difficultez n'auroient pas empeſché le Vicomte de Turenne de l'aſſieger, ſi cette ſituation ne l'euſt pas obligé de diuiſer ſon armée en trois

parties. Du costé de Francfort il faloit au moins quinze mille hommes pour empecher l'armée des Confederez, qui grossissent tous les iours estoit en estat de secourir aisément cette place de ce costé. Au deça du Rhin il ne faloit pas moins de troupes à cause de Frankendal, & des autres lieux du Palatinat d'où elle pouvoit recevoir du secours. Du costé de Philisbourg il faloit encore vn corps d'armée pour empescher le secours qui pouvoit venir d'Heydelberg & de tous les lieux circonvoisins, pour entreprendre ce siege à la veuë d'vne puissante armée, ou plûtost de toute l'Allemagne. Le Vicomte de Turenne n'avoit au plus qu'onze mille hommes qui luy estoient necessaires pour demeurer maistre de la campagne.

Il y alloit trop de la reputation des armes du Roy, & de la conduite du Vicomte de Turenne, pour s'engager à vn siege qui auroit pû affoiblir ses troupes, pendant que celles des ennemis grossissoient tous les iours. On ne iugea pas à propos non plus d'attaquer Heydelberg, où il auroit falu laisser vne grosse garnison sans aucune vtilité pour

les affaires du Roy, Dans ce meſme temps le Vicomte de Turenne apprit que l'armée des Confederez ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin aux environs de Mayence, & que meſme pour cet effet ils ſollicitoiét fort l'Electeur de ce nom pour en obtenir le paſſage ſur ſon pont. Cette raiſon l'obligea aprés avoir épuiſé tous les fourages du Palatinat, de repaſſer le Rhin à Philisbourg afin de prevenir le deſſein des ennemis, qui ſe voyant renforcez par des ſecours conſiderables, publioient qu'ils alloient rétablir le Duc de Lorraine dans ſes Eſtats, & porter la guerre juſques dans le cœur de la France.

L'Electeur Palatin ne pouvant ſe conſoler du malheur d'avoir eſté vn des ſpectateurs de la ruine de ſon pays; tranſporté de colere voulut imputer au Vicomte de Turenne l'embraſement des villages que les Anglois avoient brûlé. Dans ce déplaiſir il ne pût s'empeſcher de donner des marques de foibleſſe, par la lettre qu'il écrivit à ce General, dont voicy la ſubſtance.

L'Ecteur Palatin ſe trouvoit ſurpris de cette maniere étrange de faire

la guerre parmy les Chreſtiens, parmy leſquels on ne brûle point, ſi ce n'eſt à toute extrêmité quand on refuſe de payer les contributions : qu'on n'en avoit point demandé à ceux qu'on avoit brûlez ; que c'eſtoit vne foible raiſon pour brûler que d'imputer aux payſans du Palatinat les cruautez exercées ſur les ſoldats François : qu'il faloit les rejetter plûtoſt ſur ceux de l'Eveſché de Spire qui avoient été bien aiſes de fournir ce pretexte de vengeance à l'armée Françoiſe ; qu'en tout cas on pouvoit luy en demander ſatisfaction, qu'il l'auroit donnée toute entiere : que c'eſtoit vne iniuſtice inoüie de ruiner vn nombre infiny de familles innocentes pour le crime de quelques particuliers ; que ne pouvant attribuer la conduite du Vicomte de Turenne à autre choſe qu'à vn chagrin particulier contre ſa perſonne : quoy qu'il ne fuſt pas en eſtat de luy en faire raiſon à la teſte d'vne armée pareille à celle de France, il eſtoit preſt de luy donner cette ſatisfaction dans vn combat particulier : que pour cet effet il luy donnoit le choix des armes, du lieu, & de la maniere du

combat : que ne doutant point que le Roy ne luy en donnaſt la permiſſion, il le prioit de ne ſe vouloir pas excuſer ſur ſa qualité de General, & de ne prendre pas ce défy pour vne rodomontade, mais ſeulement pour le deſir d'vne vengeance qu'i croyoit devoir ſi iuſtement à ſa patrie, & il concluoit enfin que le Palatinat qui avoit autrefois ſervy d'aſyle à ceux de la Maiſon de Boüillon dans leur diſgrace, & qui avoit eſté témoin des excés & des duretez du Vicomte de Turenne, le ſeroit auſſi de ſon repentir.

Le Vicomte de Turenne receut cette lettre avec beaucoup de froideur, & douta meſme pendant quelque temps s'il y feroit reſponſe, ſe croyant peu obligé de donner cette ſatisfaction à vn Prince, dans les actions & dans les paroles de qui il voyoit ſi manifeſtement les triſtes effets d'vn impuiſſant & vain reſſentiment ; il y répondit neanmoins ſi civilement, qu'on n'entendit point depuis ce temps l'Electeur Palatin en faire aucunes plaintes publiques.

Pendant le ſejour de l'armée Françoiſe au delà du Rhin, le ſieur de Ba-

radas commandant vn eſcadron du regiment de Beauvezé, deſtiné pour l'eſcorte d'vn convoy qui alloit à l'armée fut rencontré auprés de Neuſtad par ſix ou ſept cens chevaux des ennemis, il ſe défendit quelque temps, mais enfin eſtant accablé par le grand nombre il y perit avec ſon frere, & la meilleure partie de l'eſcorte, excepté quelques-vns qui ſe ſauverent. La perte de ce convoy n'empeſcha point l'armée de ſubſiſter aſſez commodément.

L'Electeur Palatin, auſſi-toſt aprés la retraite de l'armée des Confederez, prevoyant la ruine inévitable du Palatinat au delà du Rhin, employa le temps du ſejour de l'armée Françoiſe à coniurer tous les Princes de l'Empire de haſter le ſecours qu'ils luy avoient promis, eſperant que l'armée Allemande groſſie de tant de troupes, & de tant de Generaux, ne ſeroit pas ſeulement en eſtat de conſerver le Palatinat au delà du Rhin, mais encore de fondre juſques dans la Lorraine. Iuſques là les Princes de Lunebourg avoient témoigné peu d'empreſſement pour ſecourir l'Electeur Palatin, mais eſtant émeus

par le voiſinage du Vicomte de Turenne qu'ils croyoient peu éloigné de Francfort, & encore plus par les grandes promeſſes de l'Electeur Palatin, & par les artifices du Baron d'Iſſola, qui s'eſtant mis en teſte d'armer tout l'Empire contre la France, porta les Hollandois à promettre de l'argent à ces Princes pour les intereſſer dans cette guerre, de meſme qu'il en avoit vſé ſix mois auparavant pour y engager l'Electeur Palatin. Ce fut auſſi dans ce temps que fut conclu le Traité des Hollandois avec l'Electeur de Brandebourg, pour joindre ſes troupes à celles des Ducs de Volfenbutel, & de Zell. Celles de ces deux derniers ſe trouverent les premieres preſtes, avec quelques autres de Cologne & de Munſter, ſous le commandement du Marquis de Baden, & joignirent tous enſemble l'armée des Confederez auprés de Francfort.

Les environs de cette Ville eſtant épuiſez par le long ſejour de l'armée des Confederez, que la rareté de l'argent avoit obligé de commettre toutes ſortes de ravages; il auroit eſté trop honteux aux Ducs de Lorraine & de

Bournonville d'y demeurer plus long-temps ſans rien entreprendre : on ne parla plus entre eux dés cet inſtant que de tailler en pieces l'armée du Vicomte de Turenne, & d'aller fondre iuſques dans la Lorraine. On fit en même temps demander à l'Electeur de Mayence le paſſage ſur ſon pont. Quoy que ce Prince ait toûjours conſervé avec aſſez de bonne foy la Neutralité qu'il avoit promiſe, il n'oſa pas neanmoins les refuſer abſolument. Deux ou trois iours ſe paſſerent en negotiations ſecretes qui aboutirent à obtenir le paſſage pour les équipages ſeulement de l'armée des Confederez, qui y ayant meſlé vn grand nombre de cavaliers, il s'y trouva plus de ſix ou ſept mille chevaux, pendant que le reſte de leur armée paſſoit ſur vn pont de batteaux qu'ils avoient fait vn peu au deſſus. Le témoignage que le Reſident du Roy auprés de cet Electeur donna de ſa bonne foy, empeſcha qu'on ne luy imputaſt cet accident : d'ailleurs la maniere hautaine avec laquelle en vſerent les ennemis de ſa ville capitale, fit aſſez voir qu'il n'agiſſoit pas d'intelligence avec eux.

Le Vicomte de Turenne qui avoit nouvellement repassé le Rhin, se disposoit de prevenir les desseins des ennemis, & de consumer le reste du Palatinat au deça du Rhin, de mesme qu'il venoit de faire la partie qui est au delà, & il s'estoit déja mesme avancé jusques à Muspak auprés de Neustad, lors qu'il apprit que l'armée des Confederez augmentée de tant de troupes avoit passé le Rhin. Le poste où il se trouvoit estant peu avantageux pour attaquer vne armée si nombreuse, il vint camper auprés de Landau à vn petit village au delà appellé Veinen. Pendant le sejour qu'il y fit il se passa peu de choses considerables : il arriva dans ce temps que le sieur de Lambert ayant esté commandé avec deux cens chevaux & quelques bataillons pour escorter les Caissons qu'ō envoyoit à Philisbourg, pour aller querir du pain, donna à vne demie lieuë de cette ville dans vne embuscade des ennemis de dix huit cens chevaux. Comme la cavalerie avoit devancé l'infanterie de plus d'vne lieuë, elle n'en pût estre secouruë ; le Commandant se voyant entouré de tous costez prit le

party de passer sur le ventre de deux gros escadrons qui venoient le charger, mais y ayant trouvé de la resistance, il fut aussitost enveloppé par les autres. Les nostres se trouverent pour lors accablez, & il y en demeura prés de cent cinquante: le Commandant se retira neanmoins à Philisbourg avec cinquante chevaux au plus qui luy restoiét de son escorte. Nostre infanterie ayant appris la défaite de la cavalerie n'osa pas s'engager plus avant dans la campagne contre vn party si nombreux, mais elle s'en retourna sur ses pas en si bon ordre, que les ennemis n'oserent l'attaquer.

Pendant le sejour que l'armée du Roy fit tant au deça qu'au delà de Landau, les ennemis marcherent du costé de Vormes, puis insensiblement du costé de Spire avec beaucoup de lenteur; ce qui acheva de consumer le reste du Palatinat: ils se posterent à Dutenhoven, & l'extremité de leur camp avançoit presque jusques vis à vis de Philisbourg, d'où l'on pouvoit aisémét observer tous leurs mouvemens. La mesintelligence qui se trouva entre leurs

Generaux leur fit perdre beaucoup de temps. Le Duc Charles vouloit paſſer à la teſte de la cavalerie pendant que l'infanterie ſous le commandement du Duc de Bournonville tiendroit en halaine & feroit teſte au Vicomte de Turenne : il publioit hautement qu'auſſi-toſt qu'il paroiſtroit avec des troupes raiſonnables, toute la Lorraine ſe declaroit pour luy ; qu'il y avoit vn nombre infiny de partiſans qui ſous le nom d'élûs preparoient depuis long-temps les eſprits, & qu'ils avoient meſme déja des troupes ſous diverſes pretextes preſtes à agir ; que par ce moyen il luy ſeroit tres-facile de couper les vivres au Vicomte de Turenne qui n'en pouvoit tirer que de ce coſté ; que l'infanterie pouvoit tres-bien ſubſiſter dans le poſte où elle ſe trouvoit, au lieu que la cavalerie y periroit infailliblement par la diſette du fourage ; qu'il eſtoit difficile & meſme tres-perilleux de forcer l'armée Françoiſe dans le poſte avantageux où elle eſtoit ; que l'infanterie des Confederez ne devoit point craindre d'eſtre attaquée ayant vne bonne riuiere de-

vant ſoy, & Frankendal derriere, où elle pouvoit ſe retirer en toute ſeureté: ces raiſons, quoy que fort apparentes, ébranlerent peu les autres Generaux; ſoit que le Duc de Lorraine euſt effectivement beaucoup perdu de ſon credit, ſoit que l'Electeur Palatin & les autres ne vouluſſent pas abſolument conſentir à l'éloignement de la cavalerie. Cette conioncture aigrit au dernier point le Duc de Lorraine, qui fut quelques iours ſans aſſiſter au Conſeil de guerre, & meſme ſans vouloir voir les autres Generaux.

Cette meſintelligence produiſant des irreſolutions & meſme des ſoupçons dans l'eſprit des principaux des Confederez, pluſieurs iours ſe paſſerent ſans que leur armée puſt rien entreprendre. Leurs Generaux pour cacher ces deſordres faiſoient courir le bruit qu'ils n'eſtoient retenus que par l'attente des troupes de Brandebourg & d'autres Princes qu'ils aſſuroient eſtre en marche à deſſein de les venir joindre au pluſtoſt. Cependant afin de conſerver la bonne opinion qu'ils vouloient établir de leurs forces, ils en-

voyerent à diverſes fois vne partie de leur cavalerie aux environs de Veinden où l'armée Françoiſe eſtoit pour lors campée. Le Vicomte de Turenne crut vray-ſemblablement qu'ils avoient effectivement reſolu de l'attaquer. Ce fut pour ce ſujet qu'il donna ordre que toute l'armée fuſt preſte au premier coup de canon.

L'Electeur Palatin voyant avec vn tres-ſenſible déplaiſir le reſte de ſes Eſtats épuiſé & ruiné ſans reſſource par la ſubſiſtance d'vne armée ſi nombreuſe ſans en tirer aucun ſecours, & meſme ſans eſperance des ſuccés dont il s'eſtoit flaté, aprés avoir preveu la difficulté de paſſer en Lorraine, qui eſtoit le deſſein des Confederez tant vanté dans l'Empire; reſolut de ſe décharger de ce fardeau ſur quelques autres pays. Dans cette veuë il fit l'ouverture du paſſage du pont de Strasbourg. Le refus recent qu'avoient receu le Duc de Lorraine & Caprara, fit preſque d'abord rejetter ce Conſeil, & le premier le combatit meſme par des raiſons aſſez fortes, mais l'impoſſibilité de ſubſiſter plus long-temps aux environs de Spire, avec

avec la difficulté de forcer l'armée Françoise qui se renforçoit tous les iours, faisant approuver ce projet, le Comte d'Holac se chargea du succés, & fit haster cette resolution.

Ces mesures estant prises, la necessité de repasser le Rhin fit qu'on donna aussi-tost l'ordre pour faire venir en diligence le pont volãt qui estoit à Bonn, & on envoya en mesme temps à Vienne pour demander les ordres de l'Empereur sur ce dessein, & mesme pour l'obliger d'appuyer de son autorité la negotiatiou du Comte d'Holac; Ce Prince y consentit & en écrivit de sa propre main aux Magistrats de Strasbourg; qui y répondirent par de grandes marques de respect, s'excusant par les mesmes raisons dont ils s'estoient servis trois mois auparavant à l'égard du Duc de Lorraine & de Caprara.

Cependant le Comte de Maulevrier qui commandoit pour lors dans Philisbourg, voyant de ses feneſtres tous les mouvemens de l'armée des Confederez, & la proximité luy donnant moyen d'en recevoir des nouvelles de temps en temps, ne manquoit pas d'en aver-

tir le Vicomte de Turenne, qui eſtant aſſeuré que les ennemis avoient vn pont volant, les fit obſerver de plus prés, & donna ordre au ſieur de Montclar de faire inceſſamment de petits détachemens qui rodant iour & nuit au tour de leur champ luy en puſſent faire ſçavoir des nouvelles certaines. Les Generaux de l'armée des Confederez s'imaginant d'avoir entierement oſté au Vicomte de Turenne la connoiſſance de leurs deſſeins, reſolurent de faire paſſer la nuit auprés de Spire la meilleure partie de leur armée, leur arriere-garde paſſa le lendemain au matin. Le party que le ſieur de Montclar avoit détaché s'eſtant quelque-temps aprés avancé juſques dans leur champ, connut auſſi-toſt que toute l'armée eſtoit paſſée. Le Vicomte de Turenne en ayant eſté averty avoit également lieu de douter qu'ils neuſſent deſſein ſur Philisbourg auſſi bien que ſur le pont de Strasbourg, d'où il avoit receu avis quelques iours auparavant de la lettre que l'Empereur avoit écrite aux Magiſtrats de cette Ville.

Soit que le Vicomte de Turenne

cruſt effectivement que les ennemis vouluſſent entreprendre quelque choſe ſur Philisbourg ; ſoit que penetrant veritablement leurs deſſeins, en feignant de les ignorer, il voulut leur oſter la connoiſſance des ſiens. Il envoya auſſitoſt aprés cet avis receu l'ordre de travailler au pont de Philisbourg ; & afin de prevenir les juſtes ſoupçons qu'il avoit du coſté de Strasbourg, le ſieur de Machaut Intendant de l'armée partit en meſme-temps pour traiter au nom du Roy avec les Magiſtrats de cette Ville pour la ſeureté de leur pont.

L'armée des Confederez, dont les mouvemens ſe faiſoient avec beaucoup de lenteur, n'eſtoit pas à plus de trois lieuës de Philisbourg, lors que leurs Generaux apprirent l'ordre de travailler au pont de cette Ville, afin de perſuader entierement le Vicomte de Turenne de l'opinion dans laquelle ils croyoient qu'il eſtoit, ou de défendre Philisbourg ſur qui ils n'avoient aucun deſſein, ou de les pourſuivre ; ils marcherent encore plus lentement : mais, ils jugerent bien-toſt aprés leurs projets découverts par les contrefeintes

que fit en mſme temps le Vicomte de Turenne de tous coſtez.

Pendant que les Generaux des deux partis s'appliquoient ainſi à ſe tromper par des ruſes reciproques, le ſieur de Machaut & le Comte d'Holac negotioient à Strasbourg avec des manieres & avec des fins bien opposées. Pour mieux iuger de cecy il faut remarquer que la conduite & le gouvernement de ceux de cette Ville ſont bien differens des autres villes Imperiales ou libres d'Allemagne ; le genie du peuple eſt communément plus groſſier que celuy des autres Allemands, aimant peu les nations étrangeres, mais particulierement les François. Cette averſion étrange pourroit eſtre imputée aux maux des dernieres guerres d'Allemagne, dont la memoire au lieu de s'éteindre s'eſt renouvellée & meſme s'eſt inveterée par la communication & par le commerce. Ce n'eſt pas qu'on ne pût l'attribuer plûtoſt à vne manie dominante qui eſt aſſez commune à ceux de cette nation; ils ſont bruſques dans leur conduite, & ennemis mortels des Eſtats Monarchiques. Leur gouvernement

eſt preſque également meſlé de l'Ariſtocratique & du Democratique : c'eſt ce mélange qui cauſe ſouvent des ſeditions dans cette Ville, parce que le genie du menu peuple eſtant emporté, il contrequarre preſque toûjours les reſolutions des Magiſtrats, qui ſont la pluſpart gens bien ſenſez & aſſez bien inſtruits de leurs intereſts.

Sur ce pied le ſieur de Machaut iugeant bien du peu d'aſſeurance qu'il y avoit ſur la parole de ceux de cette Ville, aprés leur avoir repreſenté tous les avantages qu'ils avoient receu & qu'ils recevoient tous les iours de l'amitié du Roy, leur dit qu'ils ne pouvoient & qu'ils ne devoient ſoupçonner le voiſinage de ſes armes, qui y eſtoient indiſpenſablement attirées par l'approche de celles des Confederez, qui eſtant conſiderables & nombreuſes pourroient entreprendre ſur leur liberté, & faire vn champ de bataille de l'Alſace ; qu'ils eſtoient trop clair-voyans pour ne pas prevoir les dangereuſes ſuites de cette affaire: mais que peut-eſtre ils n'eſtoient pas aſſez forts pour ſoûtenir leur pont & leur liberté cõtre vne

armée si puissante ; que pour ce sujet il leur offroit les armes du Roy ; qu'il ne croyoit pas qu'ils pussent se méfier de la conduite de la France, au pouvoir de qui il avoit esté de prendre leur Ville & leur pont avec la facilité qu'ils sçavoient; que si neanmoins ils estoient retenus par quelque scrupule, il y consentoit fort volontiers, pourveu qu'ils donnassent donze ostages de leurs principaux bourgeois ; que l'interest de ne pas voir le Royaume ouvert de ce costé aux ennemis de la France rendoit cette demande tres-juste. Les Magistrats aprés avoir remercié le Roy, répondirent qu'ils croyoient que la qualité de ville Imperiale les mettoit à couvert des violences de l'armée des Confederez, qu'en tout évenement ils se tiendroient sur leurs gardes, qu'ils redoubleroient les troupes destinées à la défense de leur pont, & qu'ils y donneroient si bon ordre qu'ils ne doutoient point de le pouvoir défendre ; que s'ils se trouvoient pressez ils auroient recours à l'armée de France qui n'estoit pas éloignée ; que pour l'alternative qui leur estoit proposée, ou de confier

la garde de leur pont aux armes du Roy, ou de donner douze ôtages, c'étoit vne propoſition à laquelle ils ne pouvoient répondre ſans deliberation, l'affaire leur eſtant de la derniere conſequence.

Le Comte d'Holac qui eſtoit entré dans Strasbourg quelque temps auparavant le ſieur de Machaut, avoit déja preſſenty l'eſprit des Magiſtrats, ne doutant point de trouver dans le menu peuple toutes les diſpoſitions qu'il y ſouhaitoit. Les Magiſtrats luy ayant donné de belles paroles ſans neanmoins rien determiner; il avoit déja penſé faire éclater la populace à l'arrivée du ſieur de Machaut, ſi les Magiſtrats qui parurent toûjours aſſez moderez, n'euſſent prevenu cet accident. Comme il avoit apporté quelque argent avec luy, il en diſtribua quelque peu aux plus ſeditieux, qui commencerent dés cet inſtant à remplir le peuple de terreurs paniques, en y meſlant des ſuppoſitions groſſieres contre la France & contre les François. Lors que le bruit des demandes du ſieur de Machaut ſe fut répandu par la Ville, les Emiſſaires du

Comte d'Holac commencerent à ſe declarer ouvertement & ſous le nom de Zelateurs de la liberté publique, irriterent le peuple à tel point, qu'on n'entendoit plus par tout que des imprecations contre les François : chacun fremiſſant contre ce nom, pluſieurs inſultoient publiquement les Magiſtrats qui paroiſſoient les plus moderez.

Dans cette agitation pendant que les Magiſtrats ſont occupez d'vn coſté à moderer la fougue de la populace, & de l'autre à penſer aux moyens de ſe conſerver dans vne conjoncture ſi delicate, le ſieur de Machaut les preſſe ſur les demandes qu'il leur a faites ; les réponſes de quelques-vns qui n'avoient ny la fermeté ny les lumieres neceſſaires dans ces occaſions, eſtoient pleines d'irreſolutions; de conſentir que les troupes du Roy s'emparaſſent du pont, c'eſtoit vne reſolution qu'ils apprehendoient comme le dernier moment de leur liberté ; de donner douze oſtages, outre la difficulté de les trouver, parce que tout le monde voyant l'eſtat chancelant des affaires, peu de gens vouloient s'y fier : ils avoient

avoient encore peur d'irriter par ce moyen l'Empereur & l'Empire ; ils répondirent qu'il n'estoit plus dans leur pouvoir de confier la garde de leur pont aux troupes du Roy, & qu'ils ne pouvoient presentement donner plus de deux ostages; qu'on ne devoit point prendre cette réponse pour decisive, puis qu'à quelque prix que ce fust ils vouloient éviter l'indignation du Roy; que les soins qu'ils apporteroient à luy donner cette satisfaction feroient voir à toute l'Europe la sincerité de leur procedé.

Le Vicomte de Turenne se trouvoit campé à Veinden, lors qu'ils apprit les réponses irresoluës de la Ville de Strasbourg. Comme il avoit preveu que la presence des troupes seroit necessaire pour retenir les habitans de cette Ville, il avoit fait défiler quelques iours auparavant quelques Regimens d'infanterie de ce costé : mais ayant esté plus particulierement instruit du sieur de Machault, de la mauvaise intention de la populace ; il détacha aussi tost le Marquis de Vaubrun avec une partie de l'armée pour

marcher en diligence de ce coſté. Cette marche ſe fit avec tant de vîteſſe qu'au bout de deux iours le Marquis de Vaubrun ſe vit preſque ſous le canon de Strasbourg.

Le Comte d'Holac voyant de belles diſpoſitions dans les habitans, dépeſcha en meſme temps vers l'armée des Confederez, qui ſe trouvoit pour lors auprés de Raſtat dans le Marquiſat de Baden. Cette nouvelle fut receuë agreablement de leurs Generaux, & tous conclurent à haſter leur marche. Le Comte Caprara prit auſſi-toſt le devant avec quatre mille hommes, tant cavalerie que Dragons. La conſideration de l'armée Françoiſe qui défiloit inceſſamment vers Strasbourg, le fit marcher ſans relâche. Le Marquis de Vaubrun auparavant d'entrer dans les terres de cette Ville envoya reïterer aux Bourgmeſtres les propoſitions que le ſieur de Machault leur avoit faites quelques iours auparavant: mais n'en ayant receu aucune réponſe poſitive, il paſſa ce petit bras de Rhin qui enferme Strasbourg comme dans vne iſle, & s'avança du coſté du pont,

qui eſt éloigné d'vn quart de lieuë de la Ville.

On jugera plus aisément de cette action, en remarquant qu'vn peu au-deſſus de Strasbourg il ſort vn petit bras du Rhin, qui eſtant groſſi par pluſieurs petites rivieres ſortant de la haute Alſace, lave non ſeulement les murs de la Ville, mais meſme ſe répand au dedans par pluſieurs canaux, qui au deſſous venant à s'vnir tous enſemble, en font vne riviere navigable, qui ſe perdant dans le Rhin deux lieuës au delà fait vne aſſez belle iſle. Le Marquis de Vaubrun la paſſa facilement avec ſon détachement, aprés avoir mis en fuite quelques milices & quelques payſans, qui de pluſieurs villages circonvoiſins s'eſtant retirez dans cette iſle avec tout ce qu'ils avoient, firent mine de vouloir s'oppoſer au paſſage de nos troupes : mais on les vit diſparoiſtre auſſi-toſt qu'ils apperceurent quelques-vns de nos cavaliers qui entroient dans l'eau pour marcher à eux. Le butin qui ſe trouva dans cette iſle, qui eſtoit regardée comme l'aſyle de tous ces quartiers, ſervit beaucoup au

rafraischissement de nos soldats, qui étoient fort fatiguez par vne marche cõtinuelle de deux iours & de deux nuits.

Le Comte d'Holac qui à l'approche du Marquis de Vaubrun avoit soûlevé toute la populace de Strasbourg, se servit fort à propos de la terreur avec laquelle les payſans de l'isle se retiroient incessamment dans la Ville : il ne crut plus avoir besoin d'artifices ny d'argent, pour porter les choses à la derniere extremité ; ne doutant point que la consternation recente de ces pauvres gens qui se retiroient devant l'armée de France ne fist tout l'effet qu'il attendoit, il ne se trompa pas, & on vit aussi-tost toute la populace en fougue courir aux armes, forcer les portes de l'Arsenal pour en tirer des pieces d'artillerie, pour en garnir les remparts & mesme les principales ruës de la Ville, comme si les ennemis se fussent déja emparez de quelqu'vne de leurs portes. Les Magistrats que l'émotion du iour precedent avoit fort alarmez, se trouverent comme accablez par ce redoublement de furie, voyant d'vn costé que la revolte & la sedition

triomphoient injurieuſement de leur autorité; & de l'autre que l'armée Françoiſe aprés avoir paſſé le bras du Rhin marchoit directement au pont pour le forcer ; ils jugerent à propos de s'aſſembler pour concerter les remedes de conſerver leur liberté, qu'ils croyoient ſur le bord du precipice.

Le Comte d'Holac voyant vne conjoncture ſi favorable fit publier des l'inſtant par ſes Emiſſaires, qu'il faloit ſans deliberation remettre le pont entre les mains de l'Empereur, dont les troupes ſous le commandement du Comte Caprara venoient de paroiſtre de l'autre coſté du Rhin. Les Magiſtrats firent en vain tous leurs efforts pour remontrer à la populace la conſequẽce d'vne affaire où il s'agiſſoit de leur liberté. Quoy que le mot de liberté ſuſpẽdiſt vn peu les sẽtimens de ceux qui eſtoient les moins prevenus ; neanmoins les plus ſeditieux craignant que le moindre relâche dans cette agitation ne fiſt avorter tous leurs deſſeins, perſiſterent opiniaſtrement dans leurs demandes avec des menaces de brûler ou de maſſacrer ſur le champ tous ceux qui s'y oppoſeroient.

Les Magistrats prevoyant que toutes leurs remonstrances ne serviroient qu'à enflâmer davantage la rage de ces seditieux, consentirent à abandonner leur pont aux troupes de l'Empereur.

Pendant que la Ville de Strasbourg estoit agitée de tous ces troubles, le Marquis de Vaubrun ayant resolu de forcer la redoute d'en deçà du pont avoit fait preparer toutes les choses necessaires pour cette attaque. Il y a deux ans que ceux de Strasbourg ayant mieux reconnu l'importance de leur pont aprés l'embrasement d'vne ou de deux de leurs arches, y firent deux forts, l'vn au delà, l'autre au deçà du Rhin, pour le mettre à l'avenir à couvert de pareilles insultes ; & ils augmenterent ces fortifications de fossez fort larges, dans lesquels ils firent entrer l'eau du Rhin. Le Marquis de Vaubrun ayant fait faire quãtité de fascines pour remplir le fossé de la redoute au deçà du Rhin, envoya reconnoistre l'estat de ce fort, & détacha en mesme temps six Capitaines de chaque bataillon pour l'attaquer : mais ceux qui avoient esté destinez pour le reconnoistre ayant re-

marqué que l'attaque de ce fort estoit difficile, & que l'armée pendant cette attaque demeuroit exposée au feu du canon de Strasbourg, on s'apperceut encore que le fossé de la redoute avoit prés de cent pas de largeur, & plus de quinze pieds de profondeur. Ces obstacles estoient augmentez par vne palissade au milieu du fossé, dont les pieux ferrez par le bout sortoient de l'eau de la hauteur d'vn pied, & rendoient l'approche de la redoute presque impossible, outre la rapidité de l'eau qui passant dans le fossé entraînoit dans le lit du Rhin toutes les fascines qu'on y jettoit, & rompoit toutes les mesures de ceux qui estoient commandez.

Pendant que le Marquis de Vaubrun pensoit à vaincre toutes ces difficultez, le Vicomte de Turenne qui avoit esté averty le iour precedent de la disposition des affaires de Strasbourg arriva à l'armée : s'estant fait éclaircir de l'estat du fort, il resolut de ruiner le pont à coups de canon. La batterie estoit déja dressée pour le foudroyer, lors qu'il apprit que le Comte Caprara à la

teſte de quatre mille hommes des troupes de l'Empereur venoit de s'en emparer, & que le reſte de l'armée des Confederez n'eſtoit pas éloigné ; cet avis le fit changer de reſolution. Pendant que noſtre armée ſe diſpoſoit à repaſſer le bras du Rhin, les Deputez de la ville de Strasbourg arriverent, & dirent au Vicomte de Turenne qu'ils ne pouvoient plus obſerver la Neutralité avec la France, dont l'armée venoit d'entrer hoſtilement ſur leurs terres. Le ſieur de Friſchmann reſident du Roy dans cette Ville, fut congedié en meſme temps.

Le Vicomte de Turenne ſans s'arreſter aux diſcours des Deputez de Strasbourg, fit repaſſer ſon armée, & afin qu'il ne reſtaſt aucune marque des deſſeins qu'on avoit eu contre le pont de cette Ville, fit ietter dans l'eau toutes les faſcines qu'on avoit preparées. Ce fut dans ce paſſage où perit malheureuſement le ſieur de Guenegaud ; & quoy que la riviere dans cet endroit ne fuſt pas fort profonde, neanmoins ayant voulu retenir la bride de ſon cheval qui ſe renverſa ſur luy,

il tomba dans l'eau sans pouvoir s'en retirer.

Le Comte Caprara sur l'avis du Comte d'Holac, ayant marché sans relasche pour ne pas perdre l'occasion de se rendre maistre du pont de Strasbourg, fut obligé d'attendre pendant quatre ou cinq iours le reste de l'armée des Confederez qui marchoit à petites iournées par les Estats de Baden, afin de se restablir vn peu des grandes fatigues & des necessitez extraordinaires qu'elle venoit de souffrir dans le Palatinat. Tous les mouvemens de cette armée qui se faisoient avec beaucoup de lenteur & peu d'ordre, furent cause qu'elle employa presque trois iours à passer. La populace eut à peine veu ces troupes affamées commettre vn nombre infiny de desordres dans les terres de sa dépendance, & mesme jusques dans sa Ville, qu'elle commença à se repentir de ce qu'elle venoit de faire.

L'armée des Confederez ayant passé le pont de Strasbourg, les Generaux de l'Empereur voulurent aussi-tost estre instruits de la quantité de bled, de vin & de toutes les autres munitions de

guerre & de bouche qu'on en pouvoit tirer: Ainſi cette Ville qui croyoit quelques iours auparavant faire vn grand plaiſir aux François en leur vendant cherement ſes grains & ſes autres denrées, ſe vit en peu de temps obligée d'ouvrir ſes greniers & ſon arſenal aux Imperiaux, qui prenoient ſans argent & à diſcretion toutes les choſes dont ils avoient beſoin. Cette conduite étonna pluſieurs bourgeois, qui ne croyant plus ny leur liberté ny leurs biens en ſeureté à Strasbourg, ſe retirerent à Baſle & dans les autres lieux qu'ils jugerent devoir eſtre exempts des malheurs de la guerre.

Le Vicomte de Turenne aprés avoir repaſſé le bras du Rhin, ne iugea pas à propos de s'éloigner de Strasbourg, afin d'obſerver de prés la poſture des ennemis: ce fut pour ce ſujet qu'il s'alla poſtet à Lavantznau, vne lieuë & demie au deſſous de Strasbourg ſur le meſme bras du Rhin. Pendant ce ſejour le Vicomte de Turenne détachant de temps en temps de petits partis, eſtoit averty de tous les mouvemens de l'armée des Confederez. Les Imperiaux

prevoyant que les avantages qu'ils pourroient tirer de Strasbourg, ne pourroient pas suffire long-temps pour la subſtance d'vne armée ſi nombreuſe, reſolurent de s'étendre en Alſace, & meſme d'avancer juſques en Lorraine, comme ils avoient publié par toute l'Allemagne: mais parce qu'il faloit paſſer quelques rivieres à la veuë du Vicomte de Turenne, qui les obſervant de prés n'auroit pas manqué de les attaquer avec avantage; ils crûrent qu'en faiſant vne feinte de vouloir paſſer au deſſous de Strasbourg, leur armée pourroit paſſer au deſſus & marcher en ſeureté du coſté de Moiſeim. Cette reſolution fut executée le premier iour d'Octobre, & les Generaux des Confederez envoyerent dés le matin vne partie de leur cavalerie pour s'emparer d'vn gué qui eſtoit au deſſous de Strasbourg, témoignant par là vouloir venir attaquer l'armée Françoiſe pendant que toutes leurs troupes marchoient du coſté de Molſeim.

Le Vicomte de Turenne viſitant ce iour les poſtes le long de la riviere, apprit de quelques coureurs que les

ennemis estant de l'autre costé témoignoient chercher vn gué pour passer : cet avis l'obligea de les faire observer de plus prés, en détachant incessamment des partis de tous costez. Ayant enfin appris que leur armée passoit effectivement au dessus de Strasboug, il jugea bien par ce mouvement qu'ils n'avoient pas dessein de le venir attaquer.

Cette cõduite fit connoître au Vicomte de Turenne que les ennemis ne vouloient point de bataille s'ils n'y estoient forcez. Aprés vne meure deliberation il fut resolu de les poursuivre au plûtost, & de les combattre en quelque lieu où on les pût rencontrer. Cette resolution estoit fondée sur de tres-bonnes raisons ; quoy que l'armée des ennemis fust plus nombreuse de neuf à dix mille hommes que celle du Roy, il s'en faloit beaucoup que leur troupes fussent si bonnes ny si bien disciplinées, outre que dans les nostres on remarquoit vne certaine impatience d'en venir aux mains. Quand bien mesme la reputation des armes du Roy n'auroit pas obligé le Vicomte de Turenne

à prendre ce party, les avis assurez qu'il recevoit de temps en temps de l'approche des troupes de Brandebourg l'y auroient déterminé ; Il prevoyoit que l'armée des Confederez grossie d'vn renfort si considerable seroit bien plus difficile à combattre.

Cette resolution estoit de la derniere importance, pour le salut du royaume, & pour la gloire des armes du Roy: car le Vicomte de Turenne venant à estre battu, la France demeuroit entierement ouverte aux ennemis qui faisant la guerre à leur façon ordinaire, auroient porté le feu & la desolation par tout où ils auroient passé : d'vn autre costé les ennemis venant à estre entierement défaits, ils se voyoient obligez de repasser honteusement le Rhin, & les troupes des Confederez se trouvant dispersées seroient peries d'elles-mesmes. Ce projet fut conduit avec toute la prudence que requeroit l'importance de cette affaire.

Le Vicomte de Turenne voulant éviter la confusion & les longueurs qui se rencontrent ordinairement dans les défilez, fit faire en grande diligence

plusieurs ponts sur tous les ruisseaux par où l'armée estoit obligée de passer pour aller aux ennemis ; cet expedient fit qu'elle marcha toûjours en bataille, quoyque le païs fust coupé de plusieurs collines & de plusieurs ruisseaux. Cette precaution luy donna le moyen de joindre les ennemis qui estoient à plus de cinq lieuës devant luy dans vn pays bossu en plusieurs endroits.

L'armée estant decampée le Mercredy 3. d'Octobre à deux heures aprés minuit, l'avantgarde commença à marcher, & puis incontinent aprés toutes les troupes suivirent sur trois colonnes, toute la cavalerie s'avançoit sur la premiere qui estoit à gauche du costé de Strasbourg; l'infanterie marchoit sur la seconde qui estoit au milieu, & l'artillerie & le bagage défiloient sur la troisiéme qui estoit à la droite du costé de France. L'armée estant dispolée de la sorte, marcha toûjours à la hauteur de Strasbourg, dont elle fit presque tout le circuit. Depuis que l'armée commença à decamper de Lavantznau jusques à cinq heures du soir la pluye ne cessa point, & la terre qui estoit

grasse & forte s'estant détrempée rendit les chemins tres-difficiles, & augmenta beaucoup les fatigues de nos troupes.

L'armée estant arrivée sur les cinq heures du soir sur les hauteurs de Molsheim proche de Dakhein, le Vicomte de Turenne visita luy-même toutes les avenuës de ce lieu, & découvrit peu aprés le quartier des ennemis qui estoiét avantageusement postez dans Ensheim & dans d'autres villages circonvoisins. Quoy que la pluye continuelle & le iour qui commençoit à finir, empeschassent de discerner la disposition de leur camp, duquel alors on ne pouvoit approcher plus prés que d'vne grande lieuë, à cause de deux rivieres dont il estoit couvert, & qu'il faloit necessairement passer; le Vicomte de Turenne jugea neanmoins bien qu'en trouvant quelque pont ou quelque autre passage il les pourroit attaquer iusques dans leurs quartiers.

Pour juger mieux du détail de cette action, il faut remarquer qu'au dessus de Strasbourg il y a quantité de prairies, arrosées de plusieurs rivieres qui y font

plusieurs presque-isles en serpentant: cela se rencontre particulierement dans l'intervalle qui est entre Dakstein & Ensheim, qui sont separez par deux rivieres, la premiere venant de Molsheim, passe au long de Dakstein, & la seconde passe à Holltzen qui est à moitié chemin entre Ensheim & Dakstein. La distance de Dakstein à Ensheim peut estre d'vne heure & demie de chemin, par de plaines assez bien garnies d'arbres en plusieurs endroits. Les ennemis postez dans Ensheim, outre ces deux rivieres dont la premiere enflée par les pluyes precedentes estoit guayable en peu d'endroits, avoient encore beaucoup d'autres avantages. Non seulement le village où ils estoient estoit garny de la plus grande partie de leur artillerie, mais mesme ils avoient encore en beaucoup d'endroits des hayes, des ravines, & des rideaux derriere lesquels ils pouvoient estre à couvert, & vn peu plus avant à leur gauche vn bois d'vne grandeur assez considerable.

Le Vicomte de Turenne ayant remarqué cette disposition, fit avancer vne partie des Dragons pour s'emparer

du

du pont de Dakstein. Il ne leur fut pas difficile de se rendre maistres de ce village qui n'estoit défendu d'aucunes troupes: ayant poussé plus avant ils approcherent insensiblement de Holltzen dont ils s'asseurerent aussi. Ce poste estoit de telle importance que non seulement il asseuroit celuy de Dakstein, mais mesme favorisoit merveilleusement tous les mouvemens de l'armée du Roy, qui delà pouvoit aller aux ennemis en bataille.

Iusques-là l'armée des Confederez avoit témoigné demeurer dãs son camp avec beaucoup de tranquillité ; mais estant asseurez de l'approche de nos Dragons, qui n'estoient éloignez de leur quartier gueres plus d'vne demie lieuë, leurs Officiers Generaux assemblerent aussi-tost le Conseil de guerre. Cette resolution de l'armée Françoise qui les venoit attaquer jusques dans leurs postes, en surprit quelques-vns qui auroient fort volontiers consenty à vne retraite s'ils eussent cru la pouvoir faire avec seureté; mais n'ayant point d'autre party à prendre que celuy d'vne bataille qu'ils voyoient iné-

vitable, ils employerent toute la nuit du 3. au 4. à des retranchemens, & à d'autres precautions indignes des rodomontades qu'ils avoient faites quelques iours auparavant au ſujet de leur armée qu'ils avoient publiée ſi nombreuſe & ſi formidable.

Quoy que pendant toute cette nuit la plus grande partie de l'armée du Roy euſt couché ſous les armes, & meſme dans la bouë, elle ſe trouva neanmoins le lendemain Ieudy à la pointe du iour en bataille, & tous les Officiers Generaux ſe poſterent, le ſieur de Foucaut Lieutenant General prit la teſte de l'infanterie, le Comte de Lorge ſe mit à la teſte de l'aiſle gauche, le Marquis de Vaubrun commandoit la droite. Il n'y avoit pour lors que deux Mareſchaux de camp à l'armée, qui eſtoient les Comtes de Roye & d'Auvergne: le premier ſe mit à l'aiſle droite, & le ſecond à la gauche. L'armée eſtant dans cette diſpoſition marcha en bon ordre du coſté d'Ensheim. Les Generaux de l'armée des Confederez diſpoſerent auſſi à peu prés leurs troupes de la meſme façon, & comme ils avoient

beaucoup de terrain, ils firent vn grand front, en étendant leurs aisles. L'avantage du Village qui estoit défendu par leur artillerie, les hayes & les ravines dont ils estoient couverts en beaucoup d'endroits favorisoient tous leurs mouvemens. Leur aile droite se formoit sur vne hauteur, & leur gauche venoit directement aboutir au bois qu'ils avoient devant eux. Cette disposition faisoit qu'en s'étendant ils pouvoient attaquer & soûtenir ce mesme bois aisément. Le Duc de Bournonville commandoit le corps de bataille, le Comte Caprara l'aisle droite, & le Duc de Lorraine la gauche, Chauvet commandoit les troupes de Lunebourg.

Dans le temps que l'armée du Roy marchoit en bataille vers les ennemis, le Vicomte de Turenne s'avança pour observer leur ordre de plus prés. Ayant reconnu que non seulement ils estoient avantageusement postez, mais mesme qu'ils avoient mis beaucoup de troupes dans le bois, dont les avenuës estoient fermées par plusieurs grosses branches en travers; il fit avancer son canon qu'il divisa en trois batteries, dont la premie-

re qui étoit à nôtre droite fut employée à l'attaque du bois, les deux autres servirent differemment contre les ennemis, & contre le village où ils estoient comme retranchez.

Le Vicomte de Turenne prevoyant l'importance & la necessité de s'emparer du bois, qui non seulement obligeoit l'armée du Roy à vn mouvement desavantageux, parce qu'on ne le pouvoit pas attaquer de front, mais mesme donnoit moyen aux ennemis qui en estoient les maistres de prendre les nostres en flanc; fit avancer les Dragons du Roy & de Lystenay, commandez par le Chevalier de Boufflers. Nos Dragons ayant leurs deux Colonels à leur teste, commencerent la bataille par l'attaque du bois, & la pluspart d'entre eux sauta sur les branches qui estoient à l'entrée. Les ennemis qui furent d'abord surpris de se voir attaquez de la sorte, aprés avoir fait vne legere décharge, lascherent vn peu le pied: nos Dragons escarmouchant chaudement gagnerent en peu de temps beaucoup de terrain : il est vray que leurs Officiers qui combattoient à toutes les têtes

ne les animoient pas peu par leur exemple. Cette attaque qui fut tout-à-fait vigoureuſe continua prés d'vne demie heure avec ſuccés, mais la longueur du bois ayant donné le temps aux ennemis de reconnoiſtre leur deſordre, & le nombre de nos Dragons qu'on pouvoit aiſément diſcerner dans vn lieu ſi vaſte; le combat recommença fort rudement de part & d'autre.

Les ennemis qui avoient dans ce poſte dix ou douze pieces de canon, les ayant chargées à cartouches, rallentirent vn peu l'ardeur de nos Dragons. La batterie que le Vicomte de Turenne avoit deſtinée à l'attaque du bois répondant avec ſuccés à celle des ennemis, les Dragons conſerverent avec beaucoup de fermeté & d'action le terrain qu'ils avoient gagné. Les Generaux des Confederez voyant l'importance du bois, & que les trois bataillons qu'ils y avoient poſté eſtoient ſur le point d'en eſtre chaſſez, les firent ſoûtenir par des troupes fraiſches qu'ils détachoient inceſſamment.

Le Vicomte de Turenne qui ſe trouvoit par tout, prevoyant que les Dra-

gons, dont il y en avoit déja plusieurs hors de combat, ne pourroient pas aisément forcer vn poste de cette consequence, & défendu avec tant d'opiniâtreté, & les fit soûtenir par quatre cens Mousquetaires qui avoient esté destinez pour former des pelotons dans les intervalles des escadrons de la premiere ligne.

Aussi-tost que les Dragons se sentirent secondez, ils recommencerent l'escarmouche plus chaudement, quoy que les ennemis y répondissent avec quelque succés du feu de leur mousquetterie & de leur canon. Les deux partis se trouverent bien-tost acharnez par la continuation du combat qui dura quelque temps, sans qu'on pût remarquer aucun avantage d'vn costé ou d'autre. Les ennemis regardoient la défense du bois comme le salut de leur armée, & comme vn lieu d'où ils esperoient mettre le desordre dans celle du Roy, en la prenant en flanc comme il estoit facile de ce poste, mais le Vicomte de Turenne qui en avoit remarqué toutes les suites, rompit toutes leurs mesures.

Les ennemis voyant qu'ils ne pouvoient preſque plus tirer aucun avantage du bois dont les noſtres eſtoient preſque les maiſtres, y firent entrer deux bataillons frais par deux endroits differens : le grand nombre de troupes qu'ils y avoient leur donna moyen de combattre preſque de tous les coſtez; les Dragons & les Mouſquetaires détachez faiſant face à toutes les attaques, conſerverent toûjours leur terrain, mais les ennemis redoublant leurs efforts pour les repouſſer, ils auroient eſté obligez de mollir, ſi le Vicomte de Turenne n'euſt deſtaché quelques bataillons du corps de reſerve & de la ſeconde ligne, ſous le commandement des ſieurs de Pyſieux & de Reveillon Brigadiers.

Le bois ſe trouvant pour lors comme remply par le grand nombre des combattans ; le combat s'y continua avec beaucoup de carnage & d'opiniâtreté de part & d'autre ; le feu continuel du canon y fit pendant quelque temps vn grand fracas, mais les deux partis s'eſtant approchez, on commença à ſe ſervir indifferemment de

toutes ſortes d'armes. Ce fut dans ce temps où il ſe paſſa quantité d'actions perſonnelles. La ſituation du bois contribuoit à tous ces combats particuliers, l'vn & l'autre party ne pouvant pas toûjours combattre ſur vne ligne égale à cauſe de la quantité d'arbres & de buiſſons: la confuſion qui y eſtoit comme inévitable augmentoit la rage des combattans.

La pluſpart de nos Officiers eſtant indignez de voir ce combat durer ſi long-temps, apres avoir raſſemblé le mieux qu'ils purent tous les ſoldats, que l'incommodité du lieu avoit obligez de combattre ſeparément en beaucoup d'endroits, les animerent ſi vivement par leurs exemples & par leurs paroles à faire de nouveaux efforts; mais d'vne maniere plus ſerrée & plus reglée, qu'on n'en vit point qui ne chargeaſt dans cette repriſe avec ſuccés, puis que les ennemis dés ce moment commencerent à mollir, & ſe trouverent bien-toſt rompus en pluſieurs endroits. Ceux qui ſe retiroient en bon ordre ne tarderent gueres à eſtre forcez, & ainſi ne pouvant plus ſoûtenir

soûtenir la charge des nostres, tous ou se trouverent tuez ou dans vne si grande confusion, qu'ils furent obligez d'abandonner le bois sans pouvoir sauver vne seule des pieces de canon qu'ils y avoient postées. On fit peu de prisonniers dans cette action, chacun des deux partis ne s'attachant qu'à chasser ses ennemis de ce poste.

Le Duc de Lorraine qui estoit à la teste de l'aile gauche des ennemis, voyant que les troupes du Roy aprés avoir défait & poussé celles des Confederez, s'estoient emperées du bois & du canon qu'il y avoit mis, resolut de faire de nouveaux efforts pour reprendre l'vn & l'autre. Ce fut pour ce sujet qu'il marcha avec toute la cavalerie, & toute l'infanterie de sa gauche; & afin d'obliger l'armée du Roy à des mouvemens desavantageux, il s'étendit beaucoup dans sa marche. Cette conduite luy donna moyen d'éviter une partie du feu de nostre infanterie, & d'attaquer le bois par differens endroits sur le derriere à nostre égard. Quoy que les nostres soûtinssent cette attaque avec beaucoup de fermeté, neanmoins estant

fatiguez par l'opiniastreté des combats precedens, ils couroient risque d'estre accablez par le grand nombre d'ennemis qui venoient fondre sur eux par differens endroits. Cette raison obligea le Vicomte de Turenne de changer la disposition de sa premiere ligne, qui jusques-là estoit demeurée à la portée du mousquet, & sous le feu du canon sans rien entreprendre.

Le Marquis de Vaubrun qui se trouvoit à la teste de cette premiere ligne, mena à la charge du costé du bois quelques bataillons des regimens d'Anjou, de Turenne, de Brandeville, & d'Hamilton, soûtenus par douze escadrons. Comme ces troupes & celles qui estoient commandées par le Duc de Lorraine n'avoient point encore combattu, on se mesla de part & d'autre avec beaucoup de resolution. Cette furie dura quelque temps, avec vn carnage presque inégal de part & d'autre; les ennemis estoient enragez de se voir chassez de leur poste & d'avoir perdu leur canon, & les François qui venoient de s'en rendre maistres, secondez par ce nouveau renfort, le défendoient avec

bien de la vigueur. Lors que l'infanterie des ennemis rebutée par le courage des noſtres commença à mollir, l'ardeur de leur cavalerie venant à ſe ralentir en meſme temps, on les pouſſa : ils ſe retirerent en aſſez bon ordre, mais nôtre cavalerie les ſerrant de plus prés ils ſe trouverent bien-toſt rompus & meſme pouſſez au delà de leurs premiers poſtes. Nos Dragons dans leur deſordre s'emparerent de quelques rideaux qu'ils occupoient, & le Vicomte de Turenne fit avancer en meſme temps le canon pour les forcer meſme juſques dans le village où ils ſe retrancherent auſſi-toſt aprés la déroute de leur aile gauche.

Pendant que l'attaque du bois occupoit toutes les troupes de nôtre droite, & la plus grande partie de la gauche des ennemis, les Generaux qui ſe trouvoient à la teſte de leur droite ſe ſervant de l'avantage du terrain qu'ils avoient, reſolurent de venir charger nôtre gauche qui eſtoit ſeparée de nôtre droite par vn intervalle aſſez grand. Le Duc de Bournonville & le Comte Caprara s'avancerent en même temps

avec deux corps considerables, & s'étant approchez commencerent leurs charges par deux endroits differens. Le premier à la teste de plus de deux mille cinq cens chevaux avec quelque infanterie vint fondre sur huit bataillons qui avoient à leur teste le sieur de Foucaut ; mais nostre infanterie à leur approche ayant fait vn grand feu avec beaucoup d'ordre & de succés, ils se retirerent avec perte de plusieurs des leurs. Le second à la teste des Cuirassiers de l'Empereur, chargea nostre cavalerie de telle sorte, qu'il rompit les escadrons de nostre premiere ligne, & donna iusques dans le corps de reserve qui estoit entre les deux lignes, qui fut presque entierement défait. L'avantage des ennemis causa pendant quelque temps beaucoup de desordre dans nostre cavalerie, dont quelques escadrons dans leur déroute se renverserent sur quelques bataillons, où ils penserent mettre beaucoup de confusion : mais la fermeté extraordinaire des Officiers qui ne quitterent iamais leurs estendarts, donna insensiblement le temps à la pluspart de leurs cavaliers

de se rallier. Les ennemis s'en estant aussi tost apperceus, redoublerent leurs efforts pour augmenter la confusion, en augmentant le carnage. Il y eut fort à craindre dans cet instãt que la frayeur ne se répandist par toute l'armée, si les Comtes de Lorge & d'Auvergne ne fussent survenus; le premier s'estant mis à la teste de quelques escadrons qui venoient de se rallier; & le second à la teste du regiment de Monmouth. Dans cette reprise les François & les Anglois firent des efforts extraordinaires, & repousserent bien-tost les ennemis qui croyoient déja avoir remporté la victoire. Le combat estant devenu égal, deux escadrons Anglois sous la conduite du Comte d'Auvergne chargerent les Cuirassiers avec tant de vigueur qu'ils les firent plier; quoy que cette charge fust tres forte, & que la maniere avec laquelle les Anglois poussoient les ennemis fut surprenante, ils ne les purent pas neanmoins rompre, bien qu'ils en tuassent beaucoup: mais le Comte de Lorge se trouvant avec vn nombre considerable de Cavaliers qui se rallioient incessamment à cent pas au

dessus de la seconde ligne, les pressa de si prés, que quoyque ils se retirassent en bon ordre, il les rompit & les poussa au delà du village. Dans ce desordre les Cuirassiers ne se défendirent plus, & il en demeura une bonne partie sur la place.

Le Duc de Bournonville voyant les Cuirassiers chargez se retirer avec tant de confusion, détacha un gros de cavalerie pour arrester la nostre; mais les Dragons de la Reine sous le commandement du Chevalier d'Hoquincourt, s'estant opposez à ce dessein, les ennemis ne purent ou n'oserent l'executer, & se contenterent de faire une grande décharge de leur artillerie, qui estant rangée le long du village, la plusparr chargée à cartouches fit du fracas dans nos escadrons qui retournoient de la charge aprés avoir poussé les Cuirassiers. Ce projet ne fit pas tout l'effet qu'ils esperoient, & il y eut seulement quelques chevaux & peu de cavaliers tuez sans aucun desordre dans la cavalerie, qui ayant gagné beaucoup de terrain se remit en bataille en bon ordre.

Quoyque pendant toutes ces execu-

tions le iour se fust beaucoup avancé, & que la pluye continuelle dans vne terre grasse & forte rendist les mouvemens de l'armée fort lens, le Vicomte de Turenne ne donna neanmoins aucun relâche aux ennemis ; & ayant fait avancer son artillerie les canona de fort prés ; l'avantage des rideaux, des hayes & des ravines desquelles ils estoient couverts en beaucoup d'endroits, les preserva ce iour-là d'vne entiere défaite, & la pluye continuelle combattit pour eux. La nuit estant survenuë, le Vicomte de Turenne ne put profiter de leur desordre.

Les Generaux des Confederez mesme pendant le combat ne purent arrester la fuite de beaucoup des leurs, mais si-tost que la nuit fut venuë, & que le combat fut finy, ils furent obligez eux-mesmes de se retirer avec beaucoup de precipitation, laissant dans le village où ils estoient vn corps de cavalerie pour favoriser leur retraite. Cela se iugeoit aisément par une partie de leurs blessez & par la perte de deux pieces de canon qu'ils laisserent sur le champ de bataille sans compter grand nombre de cuiras-

ſes & de toutes ſortes d'armes qu'on y trouva le lendemain.

Tous nos Officiers generalement acquirent beaucoup de gloire dans cette occaſion, puiſque la meilleure partie du ſuccés de cette iournée eſt duë à leur fermeté & à leur reſolution. Le Vicomte de Turenne agiſſant avec ſa prudence & ſon intrepidité ordinaire ſe trouvoit par tout, & viſitant ſans relâche les principaux poſtes, faiſoit ſoûtenir ceux qui eſtoient preſſez, par des détachemés faits à propos. Les Lieutenans Generaux qui eſtoient les ſieurs de Foucaut, de Lorge, & de Vaubrun s'y ſignalerent, ſoit en combattant, ſoit en commandant. Les deux Mareſchaux de camp qui eſtoient les Comtes de Roye & d'Auvergne y firent encore tres-bien; le premier en chargeant à la teſte de l'aiſle droite à l'attaque & à la défenſe du bois; le ſecond fut bleſſé en chargeant vigoureuſement les Cuiraſſiers à la teſte des eſcadrons Anglois. Tous les Colonels & tous les autres Officiers generalement ne pouvoient mieux faire, la cavalerie quoy que tres-fatiguée y fit bien ſon devoir; ſon deſordre dans la

charge de Cuiraſſiers ne fut pas tant l'effet de l'épouvante que l'abbatement où eſtoient les chevaux qui ne pouvoient preſque plus ſe tenir ; l'infanterie pendant la plus grande chaleur du combat ſe conſerva toûjours en bon ordre, & excepté ceux qui eſtoient bleſſez ou qui rapportoient leurs amis, on n'en vit aucun ſe retirer. C'eſt vne choſe qui paroîtra incroyable à ceux qui ne l'auront pas veuë, quand ils entendront ou liront que l'armée du Roy depuis le Mardy au ſoir iuſques au Vendredy au matin n'eut pas vn quart d'heure de relâche, ſoit en marchant, ſoit en combattant, & pour ſurcroit de toutes ces fatigues vne pluye continuelle.

Le champ de bataille eſtant demeuré à l'armée Françoiſe avec plus de vingt drapeaux ou eſtendarts, & dix pieces effectives de canon ; on ne put pas avoir des marques plus eſſentielles de la victoire, quoy qu'elle fuſt ſanglante pour nous, puis que nous y perdiſmes pluſieurs Officiers de conſequence qui demeurerent ou dans le combat, ou moururent de leurs bleſſures. Les principaux furent les ſieurs de Lyſtenay, de Cor-

nas, de Brandevilie, de Claire, de Saldagne, de ſaint Chaumont ; le dernier eſtoit ſeulement Capitaine des chevaux legers, tous les autres eſtoient Colonels auſſi bien que le ſieur Sitleton Anglois qui fut tué dans la charge des cuiraſſiers : outre ceux-là pluſieurs autres Officiers y perirent. Les ennemis y perdirent effectivement plus de deux mille cinq cens hommes, qui furent comptez ſur le champ de bataille, outre plus de cent cinquante chariots de leurs bleſſez qu'ils envoyerent devant à Strasbourg, dont il en mourut la plus grande partie faute de Chirurgiens. On voyoit les effets de la miſere & de la confuſion dans leur retraite : pluſieurs bleſſez qui ne pouvoient ſuivre l'armée periſſoiẽt ſans aucune miſericorde de faim & de mal. Le Vicomte de Turenne eut vn cheval bleſſé ſous luy, avec pluſieurs de ſes gens tuez ou bleſſez à ſes coſtez.

Si-toſt que la nuit fut venuë les Generaux de l'armée des Confederez s'apperceurent que leur commandement eſtoit inutile pour arreſter des troupes effrayées qui ſe débandoient inceſſamment. Ce deſordre les obligea de ſui-

vre avec le peu de gens qui leur reſtoient, ceux qui s'eſtoient retirez vers Strasbourg. Cette conduite contribua beaucoup à raſſeurer l'eſprit des Allemands, & à empeſcher les François de profiter davantage de leur déroute. Cette retraite remplie de confuſion & d'alarmes cauſa une conſternation incroyable dans l'eſprit de ceux de Straſbourg, qui reſolurent de chercher la protection du Roy.

Le Vicomte de Turenne prevoyant qu'outre la neceſſité des fourrages, l'impoſſibilité de forcer une armée ſi nombreuſe dans un poſte ſi avantageux ne ſervoit qu'à augmenter la fatigue de ſes troupes qui ſe trouvoient ſans relâche ſous les armes depuis plus de trois jours, reſolut de ſe tenir entre Saverne & Strasbourg, afin de prevenir plus commodément tous les deſſeins des ennemis, qui furent obligez de demeurer campez prés de dix iours dans le même lieu, ſans que l'incommodité du fourrage dont ils ſouffroient extremement, les pût porter à faire le moindre mouvement pour s'étendre dans l'Alſace; & on peut dire que pendant tout ce temps

ils se trouverent comme assiegez.

L'armée des Confederez se trouvant grossie de prés de vingt-mille hommes de troupes fraisches sous le commandement de l'Electeur de Brandebourg, on entendit pour lors sonner dans le camp des ennemis les rodomontades qui avoient esté tãt publiées dans l'Empire, & on n'y parla plus que des hautes entrepriſes proportionnées à la reputation d'vne armée si formidable. Cependant le Vicomte de Turenne se postant toûjours avantageusement, & observant de prés tous les mouvemens des Confederez rompoit aisément toutes leurs mesures.

Les ennemis estant outrez de ne pouvoir rien entreprendre avec des forces si nombreuses, se rẽsolurent de faire plusieurs feintes, afin d'attirer l'armée du Roy dans quelque démarche desavantageuse; mais cette conduite leur fut inutile, & ils feignirent en vain de vouloir assieger Saverne ou Haguenau, aussi bien que d'attaquer le Vicomte de Turenne dans son camp: enfin tous leurs efforts aboutirent à la prise du chasteau de Vasselheim, où le Chevalier de

Ronſiere commandoit avec cent hommes, le plus gros canon des ennemis ayant tonné deux iours contre vne place ſans fortifications, le Commandant François en ſortit avec vne compoſition honneſte, aprés avoir épuiſé toutes ſes munitions.

L'Electeur de Brandebourg voyant les environs de Strasbourg conſumez par le ſejour de deux armées ſi conſiderables, & les eſperances des grands ſuccés dont il s'eſtoit flaté entierement évanouïes, ſe trouva obligé de s'étendre du coſté de la Haute Alſace, afin de prevenir les plaintes preſſantes que la neceſſité avoit cauſées dans ſes troupes. Ce mouvement obligea le Vicomte de Turenne à faire arreſter dans la Lorraine les ſecours qui luy venoient de France. Le païs par où il eſtoit obligé de paſſer pour aller aux ennemis eſtant tout-à-fait ruiné, il ne les pouvoit attaquer qu'en faiſant vn grand circuit pour paſſer dans la Haute Alſace par les montagnes de Vauge. La ſaiſon, la longueur, & les difficultez des chemins rendoient cette entrepriſe fort penible: elle fut neanmoins executée fort ſage-

ment, aprés avoir pourveu à la seureté des villes d'Haguenau & de Saverne.

Les Generaux des Confederez ne pûrent concevoir d'abord que l'armée du Roy s'engageaſt dans vn deſſein qui leur paroiſſoit impoſſible; & ils crûrent qu'ils pouvoient joüir paiſiblement de l'abondance qu'ils avoient trouvée aux environs de Colmar & de Scleſtad. Pendant ce temps la deſunion ſe forma entre leurs Chefs: l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Zell ſe diſtinguoient par des moyens qui ne plaiſoient pas aux autres Generaux. Tous les Princes qui ſe trouvoient dans l'armée des Confederez s'attachoient à l'Electeur. La pluſpart des Officiers conſideroit les autres Generaux. Cette conduite cauſa inſenſiblement des factions, qui éclaterent par la ſuite dans des diviſions manifeſtes.

Pendant que les Generaux de l'armée de l'Empire continuoient dans leur deſunion, le Duc de Lorraine qui avoit envoyé quelques troupes du coſté de Remiremont & d'Eſpinal, apprit par les fuïards, que l'armée du Roy s'eſtoit avancée iuſques dans ces quartiers. Cet

avis l'obligea de faire vn détachement de cavalerie, de Dragons, & d'infanterie, pour embaraſſer & pour défendre les avenuës & les détroits des montagnes : mais ces precautions furent inutiles, & le Vicomte de Turenne paſſa ſans trouver d'autres obſtacles que ceux de la nature & de la ſaiſon. La prevoyance de ce General fut telle, que quoy que l'armée ne pût marcher que dans des corps ſeparez & éloignez dans leur logement, il n'y avoit neanmoins aucune ſurpriſe à craindre, les ſoldats ſurmonterent heureuſement toutes les fatigues qu'on peut s'imaginer dans des paſſages ſi faſcheux. Les Generaux des Confederez ne pouvant plus douter de l'approche de l'armée Françoiſe, ſe retirerent derriere la riviere d'Ill, dans le deſſein d'en défendre le paſſage ; ils firent pour cet effet pluſieurs détachemens pour garder quelques guez, pendant que le reſte de leurs troupes s'aſſembloit vn peu ad delà de Colmar. Le Vicomte de Turenne eſtant arrivé le 29. Decembre dans les plaines de Beffort, il fut auſſi-toſt inſtruit de la diſpoſition des ennemis, & détacha peu

de temps aprés quelques eſcadrons de la gendarmerie ſous le commandement du Marquis de la Trouſſe, avec les regimens de Cateux, de Boncourt, d'Orleans, & de Sainthou. Le Marquis d'Harcourt à la teſte d'vn eſcadron eſtant allé reconnoiſtre vn gué auprés de Mulhauſen, avertit le Vicomte de Turenne d'vn mouvement des ennemis qui faiſoient défiler leur bagage. Ce General s'approcha luy-meſme de la riviere, & vit en meſme temps ſix eſcadrons qui s'avançoient pour en défendre le paſſage aux noſtres. Le Marquis de Montauban ayant trouvé vn gué paſſa de l'autre coſté à la teſte du regiment d'Orleans qui eſtoit foible, & diviſé en trois petites troupes. Les Allemands ayant affaire à vn nombre ſi inégal, pouſſerent preſque juſques dans l'eau ceux qui venoient de paſſer: mais s'eſtant auſſi-toſt ralliez par l'exemple de leur Commandant qui ſe jetta au milieu des ennemis, ils ſoûtinrent leur charge avec beaucoup de fermeté.

Pendant que le Marquis de Montauban avec ſi peu de forces ſoûtenoit le détachement

détachement des Confederez, le Marquis de la Trouſſe & le Cavalier de Sourdis à la teſte de leurs brigades ayant trouvé des guez dans deux endroits differens, paſſerent la riviere; & chargerent les ennemis ſi bruſquement, que les ayant rompus, ils les defirent entierement, & paſſerent ſur le ventre de cinq eſcadrons qui s'avançoient pour ſoûtenir les ſix premiers. Les Generaux de l'armée des Confederez ayant le gros de leur armée à couvert derriere vne colline, détachoient inceſſamment des troupes fraiſches pour occuper la place de celles qui eſtoient battuës; & ainſi le combat s'engageoit inſenſiblement de part & d'autre, & les détachemens qui ſe faiſoient des deux coſtez faiſoient pancher l'avantage tantoſt du coſté des François, tantoſt de celuy des Allemands. Les ennemis ſecondez par des détachemens continuels ſoûtinrent pendant quelque temps la charges des noſtres avec ſuccés, & attaquant par differens endroits quelques-vns de nos eſcadrons, les firent vn peu plier.

La pluſpart de nos Officiers Gene-

raux ayant passé avec de nouvelles troupes rallierent les escadrons qui se trouverent rompus, & chargerent les ennemis d'une maniere si surprenante, qu'ils les renverserent iusques sur leur seconde ligne. Les Allemands n'ayant plus le moyen de se reconnoistre ne firent plus de resistance, & leurs Officiers firent en vain plusieurs efforts pour les rallier. Le Vicomte de Turenne que l'opiniastreté des Imperiaux avoit tenu en suspens, ayant vû que le combat duroit plus long-temps qu'il n'avoit crû, & que la quantité des combattans en rendoit la decision importante, passa la riviere avec quelques escadrons qu'il avoit retenus prés de sa personne : mais les Confederez estoient déja en déroute, & ne songeoient plus qu'à mettre le reste de leurs troupes à couvert à la faveur des defiles qu'ils avoient derriere eux.

La plusparr des troupes de Lorraine & de Munster furent défaites dans cette occasion avec quelques-uns de l'Empereur. La gendarmerie Françoise acquit beaucoup d'honneur dans cette action, & toute la cavalerie qui s'y

trouva fit tres-bien son devoir : on y fit des prisonniers, entre lesquels il se trouva des Officiers.

Les generaux des Confederez voyant le desordre generalement dans toutes les troupes, apres avoir ramassé ce qui leur en restoit, se retirerent avec beaucoup de precipitation du costé de Colmar, & s'estant tous réunis ensemble y sejournerent un peu, témoignant vouloir attendre l'armée du Roy qui s'avançoit vers eux. La déroute arrivée auprés de Mulhausen contribua beaucoup à augmenter la division parmy les ennemis; & les uns imputant aux autres le malheur de cette action, on remarqua entre leurs Generaux des aigreurs pleines de mépris & d'indignation.

Cependant le Vicomte de Turenne ayant absolument resolu de faire repasser le Rhin aux Imperiaux, continuoit sa marche vers le lieu où il avoit appris qu'ils estoient. En passant auprés de Ruffax il sceut qu'il y avoit quatre ou cinq cens hommes des troupes du Brandebourg : il fit sommer cette place, & fit mesme approcher le

canon témoignant vouloir la forcer : mais ayant sceu en mesme temps que le gros de l'armée ennemie n'estoit pas éloigné,& que ceux de la garnison s'opiniastroient,il fit marcher l'armée vers Colmar, se contentant de laisser autour de cette place la brigade de Lançon. Le Chavalier d'Humiere prit aussi le chasteau d'Altkirik où il y avoit cent cinquante hommes chosis : celuy de Brumstat où estoient huit cens hommes du regiment de Porcia, fut pris presque en mesme temps. Toutes ces expeditions se firent pendant la marche de l'armée du Roy, depuis Mulhausen jusques à Colmar. Les Generaux des Confederez qui se trouvoient postez entre Colmar & Turkem ayant appris par quelques-vns de leurs partis, que le Vicomte de Turenne s'avançoit incessamment pour les combattre, resolurent de l'attendre sur vne langue de terre en triangle, qui est entourée d'eau de tous costez ; & ayant abandonné Colmar laisserent quelques troupes dãs Turkem : mais le Commandant qui y avoit esté posté se trouvant effrayé par l'approche de l'armée du Roy, l'aban-

donna peu de temps auparavant l'arrivée de l'avangarde Françoise. La situation avantageuse de Turkem, qui est bastie en forme de cul de sac au pied des montagnes, avec l'avantage de son canal qui luy donne la communication avec Colmar, estoit d'vne tres-grande consequence pour l'vn des deux partis, & les Imperiaux par les grands efforts qu'ils firent témoignerent que ce poste leur estoit d'importance; puis qu'ils renvoyerent incontinent aprés vn corps considerable de cavalerie & d'infanterie pour le regagner.

Les ennemis en approchant de la Ville forcerent vn moulin situé tout proche sur le mesme canal. Il ne leur fut pas difficile de s'emparer de ce poste qui n'estoit gardé que par trente mousquetaires qui estoient passez du costé des ennemis. Le combat commença par cette attaque, & le regiment de la Marine qui se trouva quelque temps seul, soûtint avec beaucoup de fermeté le grand feu des Confederez. Pendant que le regiment de la Marine tenoit en haleine les principales forces des ennemis, le Vicomte de Turenne crût qu'en

bordant le canal de mousquetaires, & en faisant un grand front, on pourroit rallentir le feu des Imperiaux, & les obliger à s'éloigner du bord. Ce projet réussit effectivement, mais les ennemis ayant fait venir une partie de leur canon qu'ils chargerent à cartouches, le feu de leur artillerie fit un grand fracas dans nos troupes: neanmoins les bataillons des gardes, de Navarre, la Reine, d'Orleans, Anjou, Bandeville, des Anglois, ayant essuyé ce feu avec une intrepidité extraordinaire, plusieurs de leurs Officiers entrant dans l'eau se mettoient en devoir de passer le canal, pendant que leurs soldats tiroient & obligeoient par leur feu continuel les ennemis à s'éloigner du bord. La difficulté des chemins qui retarda l'arrivée de nostre canon fut un grand bonheur pour les Confederez, qui se retirerent aussi-tost que la nuit commença.

Le Vicomte de Turenne ayant trouvé des guez en differens endroits, avoit resolu de les attaquer le lendemain à la pointe du jour par plusieurs costez: mais leur retraite precipitée

luy en osta le moyen, & se contenta seulement de les faire suivre par le sieur de Monchar, avec les brigades d'Humieres & de Lambert, qui rencontra leur arrie-garde auprés de saint Hyppolite. L'Electeur de Brandebourg commandant l'arriere-garde dans la retraite qu'il fit en bon ordre; le détachement commandé par le sieur de Montclar ne put pas entreprendre grande chose contre les ennemis, dont le gros de l'armée se retiroit avec beaucoup de confusion. Les troupes de l'Empereur prirent l'avant-garde dans la retraite.

Le Vicomte de Turenne apres la déroute des Confederez s'empara aisément de Colmar, où il se rencontra plusieurs Officiers malades, qui furent tous faits prisonniers avec beaucoup d'autres soldats. L'escarmouche de Turkem fut sanglante, & il y perit du monde de part & d'autre. Les ennemis y perdirent beaucoup d'Officiers, & de leurs meilleures troupes. Le sieur de Foucaut Lieutenant General, & le Marquis de Mouſſy brigadier y furent tuez.

Il est aisé de croire que tous ceux qui se rencontrerent dans ces deux

actions s'acquiterent parfaitement bien de leur devoir ; & les efforts extraordinaires que firent les troupes du Roy contre vne armée si nombreuse, sont des témoignages convaincans qu'on ne pouvoit pas mieux faire : Enfin l'importance de cette entrepriſe fut la plus glorieuſe choſe qui pouvoit arriver à la France.

Tous les Chefs de l'armée des Confederez ne pouvant revenir d'vne déroute ſi ſurprenante, firent des manifeſtes & des libelles les vns contre les autres : mais toute cette conduite bien loin de ſoulager les maux de l'Allemagne, les rend irremediables.

FIN.

A01 M.73.1.2

25 Da/186

20